

Brigade Mondaine [291] – Ebats sur grand écran

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

ÉBATS
SUR
GRAND
ÉCRAN

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

ÉBATS SUR GRAND ÉCRAN

BRIGADE MONDAINE N°291

Chapitre Premier



13 heures 30. Il faisait beau en ces premiers jours de printemps.

La moto filait bon train rue de Rivoli. Un vieil engin, acheté d'occase, tout cabossé, les chromes bouffés aux mites, les pneus croulant sous le nombre de kilomètres, un bolide qui n'avait plus fière allure.

Sur le siège, les cheveux blonds décolorés dépassant du casque rouge, Antoine. À peine 20 piges. Un visage d'ange sur lequel les filles pouvaient se pâmer, tout autant que certains garçons. Un type androgyne qui plaisait. Antoine ne le savait que trop et en jouait sans économie.

Sa course de dingue – pourquoi se priver d'appuyer sur l'accélérateur, de doubler à gauche, à droite – s'accompagnait d'un tintamarre de klaxons d'automobilistes excédés.

Il s'en foutait. Mieux, même ! Il cherchait l'accrochage, bénin, mais un bon pain qui mette l'engin hors d'état de rouler. Une bonne occasion de pousser Sergio à lui en offrir une autre. Une tout argent, comme il l'avait repérée sur un site Internet. Ça en jetterait. À cheval sur un truc pareil, il se sentirait déjà aux portes de la célébrité. Car, c'était bien après elle qu'il courait. Être tout en haut de l'affiche, il en crevait d'envie. Bon Dieu ! il y arriverait !

Son virage brutal à droite déchaîna un crissement de pneus sur un coup de frein brutal, et la corne de brume d'un klaxon ordurier. Antoine fit un rapide bras d'honneur au taxi dont il venait de couper la route et s'engouffra dans la rue des Archives le long du BHV. Puis ce fut la rue Ste Croix de la Bretonnerie, sur la droite.

Il poussa la bécane sur le trottoir, pile devant le numéro 10, la mit en équilibre sur sa béquille, ôta son casque qu'il plaça dans le porte-bagages. Antoine fourragea de la main sa tignasse décolorée pour lui donner un aspect savamment ébouriffé. Le blouson de cuir moulait sa fine silhouette. Et le jean mettait exagérément en valeur ses attributs, tant ceux de devant que de derrière.

Un garçon qui passait lui lança un coup d'œil aguicheur. Trop tard, mon minet ! J'ai déjà rendez-vous.

Il composa rapidement le code d'accès et s'engouffra dans le vestibule, puis monta quatre à quatre les escaliers jusqu'au dernier étage. Sergio y possédait un adorable baisaudrome. Quatre anciennes chambres de bonne mansardées, décorées par un designer de ses amis, meublées ultra moderne, tout blanc. Le type même d'appart qui pousse au farniente, à la rêverie, à la baise.

Et c'est bien ce qu'Antoine venait chercher ici : le septième ciel. Car en matière de baise, Sergio, c'était LE champion. D'ailleurs, il avait bâti sa fortune et sa célébrité sur ce concept : l'homme qui ne débande jamais. Personne ne pouvait rivaliser avec lui.

Ce n'était pas qu'Antoine préférât les garçons, mais faut s'donner les moyens de réussir. Et sa réussite de petit minet, telle qu'il la prévoyait, passait par le lit de Sergio, qui, lui aussi, marchait à voile et à vapeur.

Antoine posa un index délicat sur la sonnette. Quelques pas nonchalants derrière la porte et celle-ci s'ouvrit. Sergio la main sur le battant, en robe de chambre japonaise, lui souriait. Il avait attaché sa longue chevelure brune en catogan. L'anneau d'or à l'oreille brillait dans la pénombre.

— Salut, fit-il, la mine gourmande.

Tout en parlant, de son autre main, il ouvrit le pan de sa japonaiserie. Antoine posa les yeux sur l'engin, prêt à l'emploi.

— Je vois que je suis attendu, fit-il en entrant.

La porte claqua et Sergio se plaqua violemment contre son dos. Sa main se posa sur le jean, agrippa le sexe encore mou d'Antoine et se crispa méchamment dessus.

Antoine réprima une grimace de douleur.

— Pressé à ce que je vois, murmura-t-il dans un sourire forcé.

Antoine aimait la jouissance, mais pas particulièrement SM.

— Et comment, mon p'tit vieux ! J'ai des envies avec toi, tu peux pas

imaginer.

Oh si ! Antoine imaginait très bien. Sergio était un brutal. C'est ce qui l'excitait. Soumettre le partenaire, lui faire crier grâce. Et le petit Antoine était prêt à tout supporter, porté par son rêve : entrer dans le monde du cinoche ; se faire un nom aussi grand que celui de Sergio, vedette incontestée du porno.

Sergio tout en malaxant son sexe, le poussait vers le salon et le tapis hautes mèches. Antoine savait ce qu'il avait à faire : déboutonner rapidement son jean.

Quand ils s'écroulèrent sur le tapis, l'un sur le dos de l'autre, Antoine avait les fesses à l'air et la défroque « soleil levant » avait volé à l'autre bout de la pièce.

Sergio, des deux mains, écarta les mappemondes rosées, libérant l'objet de tous ses désirs, un orifice brun qui, déjà, palpitait.

Il mouilla son index, humidifia l'intimité d'Antoine et, à genoux au-dessus de lui, il pointa son sexe et l'embrocha vivement.

Antoine eut un sursaut, accompagné d'un grognement que Sergio pouvait prendre pour un soupir de plaisir. Il ferma les yeux en se répétant : songe à ton nom en belles lettres noires, énormes, sur l'écran.

Les deux mains crispées sur les fesses, Sergio ne ménageait pas sa peine. Il y allait de bon cœur, chaque coup de boutoir lui arrachant un râle de satisfaction. Il prit rapidement son pied dans un grand cri libérateur, auquel répondit celui d'Antoine.

Sergio se laissa retomber à ses côtés, haletant, en sueur. Il donna une légère claque sur le postérieur de son partenaire.

— Alors, heureux ? demanda-t-il, non sans quelque forfanterie.

— Tu oses le demander, bredouilla Antoine, en caressant le sexe au repos de son amant.

Il savait bien ce que Sergio désirait maintenant. Il se redressa, se mit à genoux et pivota, son visage au-dessus du sexe. Il plongea, la bouche grande ouverte et avala ce qui, pour l'instant, se rapprochait plus du concombre de mer que d'un pieu conquérant.

Mais deux ou trois va-et-vient suffirent à renverser la vapeur. Le sexe de Sergio emplît bientôt sa bouche de toute sa longueur et sa grosseur. Sa langue s'enroulait avec dextérité autour du membre, lui arrachant des soubresauts.

La vedette de porno eut bientôt un rôle continu de plaisir. Ses deux mains agrippèrent la tignasse décolorée d'Antoine, le plaquant sur son ventre, le sexe au fond de la gorge. Antoine avait resserré ses lèvres, comme une gaine autour du pieu. Sergio souleva ses reins en des mouvements de plus en plus rapides et enfin, son cri annonça la délivrance.

Antoine sentit la semence couler au fond de sa gorge. Il avala, puis attendit que le sexe ramollisse pour se désolidariser de son amant.

— Hum... c'est bon, hein ? fit Sergio. Je suis certain que ma semence a un goût tout à fait particulier. Qu'est-ce que tu en dis ?

— On dirait du caramel.

Sergio eut un léger rire satisfait. Sa main flatta d'une caresse la poitrine imberbe d'Antoine.

— Tu as une bouche divine, mon p'tit chou, articula-t-il dans un bâillement.

Ils restèrent quelques secondes en silence. Antoine brûlait de poser la question qui le démangeait. Mais prudence, il fallait attendre, ne pas braquer la vedette.

Sergio se redressa.

— Allez, ramasse tes fringues. J'ai un tournage. Faut que j'y aille.

— Déjà... plaïda Antoine, larmoyant.

— Tu ne vas pas me faire le coup du grand amour, non ?

Le jeune garçon récupéra son slip et fila vers la salle de bains pour y faire une rapide toilette.

— Dis, tu as demandé pour moi ? osa-t-il enfin en enfilant son jean.

Sergio eut un sourire méprisant.

— Dis donc, petite lavette, on dirait que tu ne viens ici que pour ça.

Antoine se récria vivement. Pas besoin de cours pour la comédie du plaisir et de l'amour. Il savait parfaitement son rôle.

Il leva un index et l'agita en direction de son amant en tortillant du cul.

— Hé ! On dirait que tu doutes de tes capacités.

Sergio éclata d'un rire forcé. Antoine le frappait dans le gras de son ego. Il se rapprocha, la main tendue vers le sexe d'Antoine.

— Sacrée petite frappe, murmura-t-il avant de lui mordre les lèvres. Dommage... j'ai pas le temps de te prouver le contraire.

Antoine passa un bout de langue pointu sur ses lèvres tuméfiées.

— J'adore te faire enrager.

Il enfila son blouson et réattaqua.

— Alors, je le vois quand ce producteur ?

— Tu rêves de prendre ma place, hein, salope ! La compétition m'excite, tu sais ça ? Viens demain sur le tournage. C'est à St Nom la Bretèche. Tu verras, c'est fléché dans le village. Et on verra qui est le meilleur.

— Toi, évidemment ! s'écria Antoine qui voyait déjà ses efforts récompensés. À quelle heure ?

— Dans la matinée. On commence de bonne heure. Il faut que je me lève à 6 heures.

Il lui donna une claque sur les fesses et le poussa vers la porte.

— À demain, mon chou, lâcha-t-il en refermant le battant.

Il ramassa sa robe japonaise, s'y enveloppa et passa dans la kitchenette pour avaler un grand verre d'eau. Il sourit. Maintenant, au tour de la belle Moun. Une petite Marocaine, à la beauté sensuelle. Il fallait savoir varier les plaisirs. Après le cul, le con...

Il alla dans la salle de bains, se rafraîchit, s'aspergea d'un parfum de chez Dior. Le coup de sonnette le surprit le peigne à la main. Rapidement, il noua le catogan. À l'heure, la petite ! La hâte de goûter à son truc.

Eh bien, je vais te gâter, ma cocotte, se dit-il en allant ouvrir. Mais son sourire se figea. Au lieu et place de la belle et aguichante Moun, il se trouvait face à un moustachu frisé qui lui découvrait une rangée de dents jaunes dans un grand sourire.

— Ouais... C'est pourquoi ? marmonna-t-il, peu amène.

— EDF, m'sieur ! claironna l'autre.

— J'ai rien demandé.

— Vous p't'être. Mais nous, on d'mande. Vérification des compteurs, en vue de les changer.

Sergio eut un coup d'œil explicite vers sa montre.

— Excusez-moi, mais ce n'est vraiment pas le moment. J'allais...

— Vous en faites pas, répondit le bonhomme en forçant doucement le passage. Y en a pour trois secondes.

Sergio soupira, sentit que le type serait tenace et le laissa passer.

— Oui... mais faites vite.

— Promis !

L'homme le toisa.

— Vous pouvez vous habiller pendant que je vérifie. Où ils sont, ces compteurs ?

— Il y en a un dans la kitchenette et l'autre dans la salle de bains, répondit Sergio à contrecœur.

Il referma la porte et regarda le type dans sa combinaison bleue EDF se diriger vers la minuscule cuisine. Lui-même regagna la salle de bains.

Ce ne fut pas long, en effet. Une minute plus tard, alors qu'il avait enfilé un pantalon, le grand miroir lui renvoya l'image de l'employé au seuil de la pièce. Sergio tourna son torse nu vers lui.

— Vous voulez le second ?

— Non ! C'est toi que je veux, répliqua le type d'un ton sec et dur.

Sergio se raidit. Son cœur eut un bond désordonné qui lui déchira la poitrine. Il avait à faire à un dingue !

Malgré la bouffée de panique, il joua le seul jeu qu'il connaissait : celui de

la séduction.

— Moi, mon coco ? Je te comprends, mais... t'es pas tout à fait mon type.

L'autre ricana.

— Bouffon ! Si je t'enculais, tu crierais grâce.

— Écoutez... reprit Sergio, les deux mains crispées sur le lavabo dans son dos.

Mais l'autre ne lui laissa guère le temps d'un discours. Le poing était parti à la rencontre du menton de la vedette. L'impact émit un bruit sec, celui de quelques os qui se fracassent. Sergio tenta bien de se retenir au lavabo. En vain ! Il partit à la renverse, et s'affaissa, assis sur le carrelage.

Sonné, il tenta de récupérer sa respiration coupée par la violence du coup. Un feu atroce lui brûlait la poitrine.

— Qu'est-ce qui vous prend ? articula-t-il péniblement en grimaçant de douleur. Ma parole, vous m'avez cassé la mâchoire.

— Si tu savais ce que je pourrais te faire d'autre, pauvre con ! Allez ! Arrête de jacasser.

Sergio se remit sur pieds et brusquement s'élança sur son agresseur. Mais l'autre était plus rompu que lui à la bagarre. Il s'écarta vivement et Sergio alla cogner le mur en face. Le faux EDF l'empoigna par sa longue chevelure et tira la tête en arrière. Sergio hurla en tentant de résister.

Le visage du type se trouvait tout contre le sien.

— Reste tranquille, murmura-t-il à son oreille. Tu vas pas ameuter tout l'immeuble. Tu vas voir, ça ne sera pas grand-chose.

Pour toute réponse, Sergio ouvrit grand la bouche et poussa un hurlement continu.

— Et merde ! Quel con, jeta le mec.

Il lui asséna un coup sur la nuque, du tranchant de la main, en le retenant de l'autre. Sergio devint soudain tout mou. Le type le lâcha doucement pour le coucher sur le carrelage.

Il s'immobilisa quelques secondes, à l'écoute des bruits ambiants. Bien... Rien d'anormal. Notre époque individualiste et « je me fous des autres » avait parfois du bon. Personne ne réagissait au hurlement de ce crétin. Allez vous étonner après ça qu'on assassine si facilement.

Rassuré, il fouilla ses poches, en tira une petite sacoche en simili cuir et la posa sur la tablette, à côté des pots de crème et autre mousse à raser. Il l'ouvrit, en sortit une seringue, une petite fiole au bouchon de caoutchouc. Il piqua l'aiguille dedans et en aspira le liquide.

Puis il s'agenouilla près de Sergio, toujours sans connaissance, tâta son pouls. Bon... toujours bien vivant la légende porno ! Il lui étendit le bras au maximum, tâta la veine à la saignée du coude et y planta l'aiguille. Il pressa la

seringue, surveillant le niveau du liquide qui doucement disparaissait. Enfin, il la retira d'un geste sec, se redressa et rangea son matériel dans la sacoche qu'il empocha.

— Gros dodo, marmonna-t-il, en enjambant Sergio.

Avec la dose qu'il lui avait mise, il était parti pour la nuit. Ça lui laissait largement le temps de faire ce qu'il avait prévu.

Il sortit de la salle de bains. Un coup de sonnette vrilla le silence de l'appartement. L'homme s'immobilisa. Aux aguets, il sondait le silence. Nouveau coup de sonnette.

Il avança prudemment dans le salon, sur l'épais tapis qui étouffait ses pas. Bon, alors... il va partir le connard qui s'acharne.

Mais non ! Il remettait ça. Et brusquement, il lui vint une hypothèse. Peut-être que la vedette avait un rendez-vous.

Il approcha de la porte d'entrée et avec mille précautions souleva le cache du judas. Le charmant visage contrarié d'une jeune femme brune s'encadrait dans le viseur.

Il ouvrit. Moun lui sourit.

— Salut !

Elle le toisa de la tête aux pieds, la mine gourmande.

— C'est un coquin ce Sergio. Il ne m'a pas dit qu'on faisait ça à trois.

Son sourire s'accentua.

— Ça va être sympa. On va s'éclater, lança-t-elle en faisant mine d'entrer. Mais le frisé tenait fermement la porte.

— Comment, il ne vous a pas avertie ? s'étonna-t-il, le plus ingénument du monde. Sergio n'est pas là.

— Oh non ! On avait rendez-vous.

— Rassurez-vous. Il ne vous a pas oubliée. Comment le pourrait-il...

Ceci avec un sourire enjôleur.

Elle secoua sa longue chevelure brune.

— Oui... je sais... c'est toujours ce qu'on me dit. Mais... il exagère... Il avait promis, fit-elle avec une petite moue boudeuse.

— Vous n'allez pas pleurer... Vous savez, avec les tournages, il ne fait pas toujours ce qu'il veut...

Elle haussa les épaules dans un mouvement fataliste.

— Eh oui ! C'est une vedette.

Le frisé se pencha vers elle.

— C'est pour ça que vous l'aimez...

Elle eut un petit rire idiot.

— Le rendez-vous n'est pas annulé, vous savez, continua-t-il en confiance. Il m'a dit que vous le retrouviez au « Troubadour ». Rue des Tournelles.

— Oui, je connais. Il va falloir que je marche tout ça...

— Je vous appelle un taxi.

Il tira un mobile de sa poche et composa rapidement un numéro.

— Oui... pour le 10, rue Ste Croix de la Bretonnerie... Oui... merci.

Il referma son portable et regarda Moun.

— Dans 5 minutes, en bas. Une Mercedes noire.

— Merci monsieur...

— Je vous en prie... Vite, filez. Ne le faites pas attendre.

Elle ne se le fit pas dire deux fois. Il la regarda dégringoler les escaliers avec vivacité, et referma la porte en poussant un soupir de contentement. La petite conne ! Elle avait bien failli tout faire foirer.

Jamel avait dit l'après-midi, sans préciser l'heure. Ils prenaient toujours du retard. Mais tout de même, s'il voulait aller au bout de son plan, il ne fallait pas traîner.

Il attendit encore quelques secondes, puis ouvrit à nouveau, et referma délicatement avant de s'aventurer avec précaution dans l'escalier. Par bonheur, il ne rencontra personne.

Dans le hall, il ôta rapidement sa combinaison bleue, la perruque noire frisée et les moustaches, les logea dans la combinaison, qu'il roula sous son bras, avant d'appuyer sur le bouton d'ouverture de la porte.

La rue lui parut un havre protecteur. Un coup d'œil à sa montre. Maintenant, il fallait s'activer. Cette nana avait bousculé son timing. Heureusement, il avait prévu large.

Sur le trottoir, un scooter, flambant neuf. Il tira la clé de la poche de son blouson de cuir, se coiffa du casque qu'il prit dans le coffre fermé derrière, y jeta la combinaison, et s'installa sur le siège. Quelques minutes plus tard, il tournait le coin de la rue Ste Croix de la Bretonnerie.

Chapitre II



Sur la pelouse derrière la grande maison bourgeoise dans cette banlieue huppée de la région parisienne, les techniciens s'affairaient. La caméra attendait plantée sur son pied. Par chance il faisait beau. Une belle journée de printemps. Pas de projecteurs, mais des pare-soleil dirigés vers l'astre brillant et qui renverraient sa lumière sur les acteurs.

Aurélie, la script et Guy, le réalisateur, penchés sur le scénario, discutaient à l'ombre d'un platane. Côté route, les voitures étaient rangées et un gars de l'équipe décourageait les curieux.

Le propriétaire louait sa villa un prix élevé. D'autant plus élevé qu'il s'agissait d'y tourner un film classé X. Mais attention ! Il fallait sauver les apparences dans le village. Personne ne devait savoir quelle était la nature du tournage.

Dans la vaste maison, Daniel, le régisseur, le mobile collé à l'oreille, tournait comme un ours en cage dans le salon. Excellent exercice pour faire fondre sa masse grasseuse.

— Sergio... Mais qu'est-ce que tu fous ? C'est la troisième fois que je t'appelle. On t'attend... et le producteur commence à piaffer. Il dit qu'il ne t'attendra plus longtemps. Et quoi que tu en penses, tu n'es pas irremplaçable, mon p'tit vieux. Mais réponds, bon Dieu !

Il raccrocha rageusement. Qu'est-ce qu'il foutait ce branleur ! Il aurait dû être ici depuis plus d'une heure.

Sergio Magui, la grande vedette des films classés X, celui que les réalisateurs spécialisés dans ce type de production s'arrachaient, avait l'habitude de faire enrager n'importe quel producteur. Retards... caprices... exigences... la panoplie complète de la star.

Seulement, aujourd'hui, vraiment, il charriait ! Être la plus grosse bite du circuit lui donnait-il tous les droits ?

Il fila vers une des portes fenêtres ouvertes et se cogna contre un des vieux meubles qu'ils avaient remisés dans un coin de la pièce pour agrémenter le décor de meubles plus actuels.

— Et merde ! grogna-t-il entre ses dents en frictionnant son genou.

Il traversa la terrasse, dégingola les deux marches et arpena la pelouse d'un pas décidé jusqu'à l'équipe qui s'agitait autour de la caméra. Cadreur, chef opérateur, script, et Guy Tillier, le réalisateur.

Une peinture dans le cinéma porno. Chacun de ses films était largement bénéficiaire. La quarantaine triomphante, le visage de dieu grec, couronné d'une masse de cheveux blancs, plaisait aux femmes. Mais Tillier n'en voyait qu'une : sa vedette, Nora Corto.

Il releva la tête en voyant le régisseur venir vers eux.

— Alors ?

— Il ne répond pas ! Il n'a pas rappelé... je ne sais plus quoi dire.

— Il se fout de nous, oui ! La sanction va être : diminution de moitié de son cachet.

Daniel fit la moue.

— OK ! Ça te fait plaisir, mais ça ne résout pas le problème. Pascal pète les plombs.

Guy leva une main impuissante.

— Débrouille-toi. T'es payé pour ça. Et surtout...

Il mit un doigt sur ses lèvres :

— Motus !

— Compris, répondit Daniel.

Il avait donc carte blanche. Et il ne serait pas mécontent, lui aussi, de donner une petite leçon, à ce merdeux qui se croyait tout permis, sous prétexte qu'il avait une grosse bite toujours prête.

Il remonta rapidement vers la maison, la contourna. Léa, une des figurantes l'attendait, en retrait du groupe qui discutait en riant. Sa tenue plus que légère pouvait donner des idées libidineuses à n'importe quel mâle normalement constitué. Et Daniel, d'ordinaire, était le premier sur les rangs.

Léa tortilla du derrière comme elle savait si bien le faire, mouilla ses

lèvres pour les rendre encore plus pulpeuses et attirantes.

— Dis, mon chou, tu m'avais promis...

Elle tendit les bras pour se pendre à son cou, les deux seins en avant comme une promesse. Daniel lui prit les mains et l'éloigna de lui.

— Pas le temps, ma poulette !

— Mais alors quand ? implora-t-elle, comme si sa vie en dépendait.

— Ce soir, hein ? On se fera une petite gâterie... même plusieurs, promit-il en la laissant sur place.

Léa le suivit d'un regard déçu. Ce n'était pas que le régisseur ait un charme particulier. Loin de là ! La cinquantaine, un petit ventre replet, trois tifs sur le caillou et des lunettes à montures d'écaille qui lui donnaient un air sévère.

Seulement voilà... Pour avoir un petit rôle, et donc un cachet équivalent, il fallait en passer par là.

Et Daniel savait parfaitement profiter de sa position privilégiée. Les petites qu'il auditionnait, il se les faisait toutes. Sur la moquette, sur le canapé, dans le fauteuil, dans un coin de porte. Il n'avait pas son pareil pour leur mettre la main aux fesses après trois minutes de conversation, une dextérité sans faille pour palper la fermeté du fessier et une habileté diabolique pour glisser la main sous la jupe, faufiler deux doigts dans la petite culotte en disant :

— Faut que je vérifie si tu mouilles rapidement.

Il se dirigea vers le groupe de figurants qui papotaient près des rosiers en attendant que le tournage reprenne.

Dans la grande maison, à l'étage, une des chambres, la plus vaste, avait été transformée en salle de maquillage. Sur une table, Amélie, la maquilleuse, avait disposé sa boîte de fards à paupières, ses pots, ses pinceaux, ses houppettes, ses tubes de rouge à lèvres. Un grand miroir était posé dans lequel se reflétait le charmant visage de Nora.

Entre les deux femmes, une entente de bon aloi. Mais un observateur averti aurait pu déceler quelques failles dans ce qui semblait une solide amitié.

Qu'y avait-il de commun entre la blonde sexy, onduleuse comme une sirène, et la petite brune, plutôt potelée, le cheveu éteint au-dessus d'un regard morne ?

Nora profitait de son statut de « vedette » pour faire comme les stars : des caprices. Pour laisser traîner un regard condescendant sur les petites mains du tournage, surtout si c'étaient des femmes.

Amélie, pas vraiment gâtée par la nature, jalousait le physique canon de Nora, sa longue chevelure blonde dont elle savait savamment jouer, ses mensurations de Miss, ses longues jambes fuselées, son petit postérieur pommé.

Assise sur la chaise inconfortable, le visage levé vers les pinceaux maniés par Amélie, Nora fermait les yeux et répétait son texte à toute allure en bougeant à peine les lèvres.

— Cesse de marmonner, dit doucement la maquilleuse. Tu me gênes.

— Impossible ! railla Nora. Une artiste aussi experte que toi !

— Auprès de qui ensuite tu rouspéteras si tu ne te trouves pas top à l'écran ?

— Toi ! Tu seras la seule responsable, ma chérie... Massacrer une telle réussite de la nature... Tu ne voudrais pas, tout de même... Sans compter que tu perdrais ton job...

— Tu es drôle quand tu veux, susurra Amélie, en grimaçant.

Elle la détestait quand Nora se complaisait dans le rôle de la peste.

Elle chercha une couleur adéquate dans la palette pour maquiller les paupières.

Un homme entra dans la chambre. Amélie se tourna vers lui.

— Ah ! Guy, tu arrives bien. Aujourd'hui, vous tournez en extérieur ?

— Cet après-midi, oui. Et ce soir intérieur.

— Avec la robe rouge ?

— Exact.

Amélie eut un signe de tête entendu et choisit sa couleur de fard à paupières en fonction des renseignements qu'elle venait de glaner.

Guy posa une main sur l'épaule de Nora, et se pencha vers elle.

— Tout va bien ?

— Amélie traîne, comme toujours, ronchonna la vedette.

— Non, ne t'inquiète pas, mon chou. Nous ne sommes pas tout à fait prêts. Prenez votre temps. Nous allons même pouvoir répéter la scène.

— Ah ! s'écria Nora en sursautant. C'est nouveau, ça ! Je parie que Sergio n'est pas là ?

— Il est sur la route. Il a téléphoné.

— Il se prend pour qui celui-là ? éructa Nora.

— Ne bouge pas, prévint Amélie qui continuait son travail.

— Il se prend pour ce qu'il est, conclut Guy. Le meilleur baiseur de la profession.

Il se pencha vers Nora, déposa un léger baiser dans son cou en chuchotant :

— Mais pas aussi bon que moi. N'est-ce pas, ma chatte ?

Nora leva sur lui des yeux énamourés et pointa un petit bout de langue alerte qu'elle piqua entre les lèvres du metteur en scène. Il happa la chair rose, la suçait rapidement, avant de se redresser.

Amélie jouait l'indifférence, se concentrant sur son matériel.

— Je viens te chercher quand on est prêts.

La porte claqua. Amélie ouvrit le boîtier dans lequel était rangée la paire de faux cils.

— Il est gentil, Guy. T'as de la veine d'avoir trouvé un homme comme ça. Garde-le celui-là.

— Merci de ce conseil... inutile. Je sais bien que Guy, c'est l'homme de ma vie. Pas comme ce connard de Sergio.

Amélie eut un rire étranglé.

— T'as pas toujours dit ça !

— Parce que j'ai eu la faiblesse d'avoir une liaison, courte certes, avec ce paon ? Tu sais, faut pas être sorti de l'ENA pour se rendre compte du type que c'est.

— Pourtant, tu avais déjà tourné deux films avec lui quand tu as cédé devant ses attributs plus qu'avantageux.

— Ouais... mais sur un tournage, c'est pas pareil. Tu joues un personnage... Et puis, t'as envie d'expérimenter dans l'intimité ce que tu fais sous les regards d'une équipe de gugusses.

Amélie prit un gros pinceau pour appliquer un blush sur le haut des pommettes.

— Et alors, le beau Sergio n'est pas à la hauteur de sa réputation ?

— Oh que si ! soupira Nora. Il ne débande pas ce crétin ! T'en peux plus. Tu cries « stop ». Mais il s'en fout, ce macho ! Lui, ce qu'il veut, c'est t'avoir à sa botte, te triturer dans tous les sens. Ma parole, il se croit encore sous la caméra. Tendresse ? Connaît pas !

Amélie reposa le pinceau. Elle s'écarta légèrement pour juger du résultat.

— Voilà ! Je te laisse poser le rouge à lèvres.

Nora jeta un coup d'œil à l'image que lui renvoyait le miroir.

— C'est bien, fit-elle, satisfaite. Tu es une bonne.

— Merci.

Nora choisit un tube de rouge, en appliqua une bonne couche sur ses lèvres pulpeuses, puis se leva en disant :

— Quand je pense que je vais encore me retrouver couchée avec ce connard ! Je déteste tourner avec Sergio. Il fait mal. Il veut toujours aller jusqu'au bout. Il n'a pas encore compris qu'au cinoche, on fait semblant.

— Courage ! ironisa Amélie.

Elle regarda la porte se refermer. Elle, elle se le serait bien fait le beau Sergio. Cette grosse bite... Elle en rêvait, l'imaginait l'emplissant toute, elle, se pâmant sous les coups de boutoirs. Ah ! Du rêve, rien que du rêve ! Cette

vedette, hélas, ne serait jamais entre ses draps.

Pascal, le producteur du film, attendait Nora au bas de l'escalier. Il lui tendit la main, galant.

— Ça va ? Tu es en forme ?

— Tant de sollicitude, s'exclama-t-elle. Tu ne m'as pas habituée à tous ces égards. Que se passe-t-il ?

— Rien, absolument rien. Tout est OK, s'empressa Pascal.

Nora s'arrêta et lui fit face, l'index menaçant.

— Toi, tu veux me demander de diminuer mon cachet.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ! Pour que tu coures chez mes concurrents ? Ah non, non ! Tu es ma vedette exclusive.

— Oui... Et c'est sur mon dos, ou mon cul, que tu fais ton beurre.

— Tu auras toujours autant d'humour, s'extasia le producteur en prenant pied sur la terrasse.

Les figurants étaient en place sur la pelouse. Le chef opérateur était derrière la caméra. Guy s'empressa.

— En forme ?

— Mais qu'est-ce que vous avez tous à vous inquiéter de ma santé ? grogna Nora. C'est lourd, à la fin. Qu'on tourne et qu'on en finisse.

Elle regarda autour d'elle.

— Où il est le baiseur de service ?

Guy eut une moue.

— Je t'en prie. Un peu de retenue.

— Tu sais très bien ce que j'en pense. Et si tu veux que je continue à tourner avec vous, il faudrait peut-être me trouver un autre partenaire.

— On s'y emploie, ma chatte. Tu le sais bien, bredouilla Guy.

— Je vais chercher Sergio, jeta Pascal en s'esquivant.

— Ça m'aurait étonnée qu'il soit prêt celui-là. Il est arrivé à la dernière minute, comme les vedettes, grogna Nora.

Le premier assistant aboya :

— S'il vous plaît. Que chacun mette son masque. Nous allons commencer la grande scène d'orgie.

Il se tourna vers Nora.

— Tu as ton masque ?

— Zut ! Je l'ai oublié au maquillage.

À cet instant précis, Amélie apparut en courant, le masque à la main. Un joli loup en velours noir pailleté, le bas agrémenté de dentelle grise. Nora cacha son joli minois derrière et très droite, les mains croisées sur sa robe de

satin rouge, elle fixa la porte-fenêtre de la terrasse, par où devait apparaître Sergio.

Il portait déjà son masque quand il sortit de la maison. Nora se crispa légèrement, en pensant qu'il lui faudrait subir les assauts de ce macho.

Les yeux plissés derrière le masque, la moue dédaigneuse, elle le regardait descendre les deux marches et traverser la pelouse. Qu'est-ce qu'il avait encore à faire son intéressant ? Qu'est-ce que c'était que cette démarche idiote ? Il avançait avec précaution, pas à pas, comme en hésitant. Sûr qu'il devait trouver cela très drôle et qu'il s'attendait à ce que l'équipe technique le félicite et l'applaudisse. Quel con !

— Moteur ! lança Guy posté derrière son cameraman.

La caméra était fixée sur Nora. Elle prit une pause languissante, qui disait son attente impatiente du mâle qui allait la prendre.

Lentement, sa main remonta vers son épaule. Elle fit glisser la fine bretelle du bustier et sa main plongea sous le satin pour en sortir un sein rond gonflé comme un fruit mûr.

Dans ce type de scénario, les dialogues étaient réduits à leur plus simple expression. Les images parlaient d'elles-mêmes.

La tête renversée en arrière, déjà haletante, elle mit deux doigts dans sa bouche, les suça quelques secondes, avant qu'ils ne redescendent vers le mamelon brun qu'ils humectèrent en le titillant.

Son partenaire entra dans le champ de la caméra. Il s'immobilisa, contemplant le spectacle qu'offrait Nora.

— Enfin, toi... murmura-t-elle, la voix rauque de désir. Viens. Je t'en supplie, ne me fais plus attendre.

Il hésita. Guy eut un geste agacé qu'il perçut. Alors, il avança doucement. Son bras se tendit. Il plaqua Nora contre lui. La bouche ouverte, elle agitait la langue. Il la happa entre ses lèvres. La caméra approcha, capta ce baiser sauvage en gros plan, les langues se mêlant, jouant à s'enrouler.

Puis, la bouche de Sergio descendit lentement vers le sein dégagé. Le mamelon brun pointait, gonflé de désir. Ses lèvres l'emprisonnèrent. Il joua un moment avec, le mordillant, tandis que Nora, tel que le scénario l'exigeait, poussait de petits gémissements dont on ne savait s'ils étaient de douleur ou de plaisir.

Enfin, Sergio se redressa. À travers le masque, il pointa son regard dans les yeux bleus de Nora. Puis, en un geste de défi, il attrapa le satin rouge à deux mains et tira dessus. La robe se déchira de bas en haut, dénudant Nora qui eut un petit cri de stupeur.

Guy se redressa. Qu'est-ce qu'il lui prenait à ce fou ? Ce n'était pas prévu comme ça. Le premier assistant ouvrit la bouche pour commander de couper, mais la main de Guy se posa sur son bras. Les deux hommes se regardèrent.

— Laisse ! chuchota le réalisateur. C'est beaucoup mieux.

— S'il faut refaire la prise, on est mal, marmonna l'assistant.

Guy eut un geste pour le calmer. Il regardait, subjugué ce qui se passait sous l'œil implacable de la caméra.

Nora, voyant que Guy laissait continuer, joua le jeu. Elle se pâma davantage. Son partenaire avait ôté son pantalon. Un sexe énorme, d'un brun violacé, pointait en direction du buisson doré de la belle Nora.

Elle fermait les yeux, la tête renversée, le corps offert. Le comédien plaqua ses deux mains sur les hanches nues et bronzées. Nora se cambra. La caméra descendit le long de ce corps splendide pour cadrer l'intimité de la belle au plus près.

Le partenaire avança doucement. Le pieu se rapprochait de l'objet de tous ses désirs, sans impatience, sûr d'obtenir sa friandise.

C'est en douceur qu'il effleura d'abord la fleur délicate, brillante d'humidité. Puis, sans plus de précipitation, il trouva son chemin dans lequel il s'engagea jusqu'à la garde avec précaution.

Guy s'était redressé et regardait, fasciné, l'approche de son acteur. Diable ! Superbe ! Il n'aurait pas parié deux sous sur la scène. Il y avait un quart d'heure, il se faisait un sang d'encre et là, il sentait qu'il tenait un suspens insupportable pour tous les malades qui iraient visionner son film.

Nora avait eu un sursaut quand le sexe de son partenaire l'avait pénétrée avec une telle douceur. Sergio s'était-il acheté une conduite ? Ce n'était généralement pas sa manière. Guy avait dû lui remonter les bretelles, car elle ne cessait de se plaindre des brutalités de son amant de cinéma.

Seigneur ! Ce sexe-là l'emplissait encore plus que d'habitude. Et elle sentait qu'elle s'ouvrait au plus profond d'elle-même pour l'accueillir dans sa grotte secrète et en jouir jusqu'à en perdre haleine.

Toute l'équipe, cameraman, assistant, script, électriciens, machinos, Pascal le producteur, tous étaient pétrifiés, subjugués par la scène d'amour qui se déroulait sous leurs yeux. Et tous comprenaient que, pour une fois, ce n'était pas du cinéma.

Les figurants, pris dans les ébats orgiaques qu'exigeait le scénario, ne se rendaient compte de rien.

Les deux mains tenant fermement ses hanches, l'acteur la pilonnait avec ampleur, lui imprimant un mouvement de va-et-vient lent et profond. Nora en perdait toute notion de réalité. Elle se laissait enfouir en susurrant des soupirs et des râles de plus en plus longs et rapprochés. Jamais un homme ne s'était occupé d'elle de cette façon.

Et soudain, elle eut peur que cet homme qui lui donnait tant de plaisir l'abandonne, pantelante, aux portes de la jouissance. Alors, elle s'agrippa à lui et ses coups de reins appelèrent le plaisir suprême qu'elle exprima dans un

grand cri libérateur.

Il y eut un grand silence avant que Guy, la voix éraillée d'émotion, ne lance :

— Coupez !

Toute l'équipe applaudit. Nora reprit ses esprits. Elle ouvrit les yeux, ramassa les pans de la robe rouge déchirée pour les ramener sur sa nudité. Mais ses yeux bleus ne se posèrent que sur Guy, venu près d'elle.

— Bravo ! C'était absolument superbe. Nous tenons là une scène d'anthologie, s'exclama-t-il.

D'un geste, elle le congédia.

— Où est-il ?

C'est alors que chacun s'aperçut que le comédien avait disparu.

Nora regarda Guy. Ce n'était pas Sergio qui venait de lui donner tout ce plaisir. De cela, elle était certaine. Mais qui, alors ?

Chapitre III



Boris Corentin, le beau gosse de la BRP, anciennement Brigade Mondaine, service des Affaires Recommandées, arrêta la Peugeot 307 du service devant la villa de St Nom la Bretèche.

Il déploya son mètre 85, exhiba sa carrure athlétique hors de la voiture et claqua la portière. Pascal Démangé, le producteur du film en cours, était un de ses amis. Et Boris, par goût personnel plus que par nécessité professionnelle, aimait bien venir rôder sur les tournages, quand ses enquêtes le lui permettaient. Il y avait toujours de belles filles, ce qui n'avait rien de désagréable. Et cerise sur le gâteau : elles n'étaient pas farouches.

Superbe demeure, apprécia-t-il, en approchant de la villa. Pascal avait toujours été doué pour trouver de magnifiques décors.

Il entra. Le salon était désert, mais par les baies ouvertes, à l'arrière de la maison, il apercevait son ami sur la pelouse, en conversation avec sa vedette préférée et attirée, Nora Corto.

Autour d'eux, l'équipe semblait pétrifiée. La caméra était ôtée de son pied, mais le cameraman la tenait à bout de bras, sans bouger. Boris approcha du groupe.

— Salut ! J'ai eu un mal à la trouver cette baraque ! grogna-t-il. Ça se passe bien ?

Il se pencha vers Nora pour l'embrasser. Elle lui tendit sa joue de mauvaise grâce.

— Non ! Ça ne se passe pas bien, aboya-t-elle.

Puis, dardant le bleu de ses yeux sur Guy :

— Qu'est-ce que vous m'avez fait comme embrouille ?

Pascal qui continuait d'applaudir, rigola.

— Il me semble que tu n'as pas eu à t'en plaindre. Bravo ! Séquence véridique. Les spectateurs vont apprécier.

— Ta gueule ! cria Guy, furieux que sa maîtresse ait pris son pied avec une telle intensité devant toute son équipe.

Il se sentait doublement cocu.

— Bon, fit Boris, qui comprit qu'il était de trop. Des petits problèmes de tournage, à ce que je vois. Je vais prendre un verre.

Il tourna les talons et entendit Nora, glapir, d'une voix sèche :

— Où est Sergio ?

Il s'immobilisa, le métier prenant le dessus.

— Écoute... commença le producteur en posant sa main sur le bras de l'actrice.

Elle se dégagea d'un mouvement brutal.

— Fous-moi la paix ! aboya-t-elle.

Autour d'eux, l'équipe s'était pétrifiée, au spectacle. Guy se tourna vers eux.

— Eh bien, qu'est-ce que vous foutez ? La journée n'est pas terminée. Préparez le plan suivant.

— Plan 125 ! tonna Aurélie, la script, une petite brunette, aux 20 ans délurés.

Elle mobilisa tout le monde et le travail reprit. Mais les oreilles traînaient. Chacun voulait savoir le fin mot de l'histoire.

Nora réitéra sa question.

— Où est Sergio ?

— Explique-lui, fit Guy à Pascal. Après tout, c'est une idée à toi.

À nouveau, le producteur prit le bras de Nora pour l'entraîner loin des oreilles à l'affût. Elle ne résista pas. Tous trois remontèrent vers la villa. Boris leur emboîta le pas. Mais aucun des trois ne lui prêtait attention.

— Je ne sais pas ce que fout Sergio. Il n'est pas venu. On l'a appelé. Il n'a jamais répondu. Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse ?

Nora s'immobilisa et les poings serrés, elle cria :

— Que vous m'avertissiez. C'est dégueulasse ce que vous avez fait.

Elle regarda son amant.

— Parce que l'idée est sans doute de Pascal, mais tu as bien marché dans la combine. Et maintenant, t'as l'air malin, hein ?

Ça oui, il s'en mordait les doigts. Comment aurait-il pu supposer que le remplaçant allait être aussi performant.

Pascal continua :

— Tu connais notre budget, trop serré.

— Ouais... *Time is money*... Toujours la même rengaine. Temps = argent ! Une adéquation bien connue !

Elle reprit sa marche vers la maison.

— Tu comprends, continua Pascal sur ses talons. La scène s'y prêtait, avec les masques...

— Bien sûr... cette petite conne ne s'apercevra de rien, ricana-t-elle.

Elle stoppa, fit face aux deux hommes.

— Seulement, voilà, ce type est un champion. Ça, vous pouviez pas vous en douter.

Elle bondit sur la terrasse. Elle ne décolerait pas de s'être ainsi laissée aller à la jouissance totale. Pauvre petit Guy ! Il pouvait l'agiter sa quéquette ! Il n'arriverait jamais à ce summum !

Elle sourit. Tiens... Quéquette... Ce mot avait ressurgi tout naturellement. Il venait de son enfance, dans ce petit village... Que c'était loin tout ça...

En prenant pied dans le grand salon, elle se tourna à nouveau vers les deux hommes qui ne la lâchaient pas d'une semelle.

— Et c'était qui ce remplaçant ?

— Écoute... commença Pascal, embarrassé. On n'avait pas le temps de se retourner. La défection de Sergio nous a pris au dépourvu. Il nous a jamais fait ce coup-là. On n'avait pas prévu de doublure. Faire appel à un autre acteur, c'était...

— La journée foutue ! termina Nora avec une ironie amère.

— On est allé chercher parmi les figurants.

— On a trouvé un type qui avait la même stature que Sergio, à peu près la même coupe de cheveux. Avec le masque, on a pensé que ça irait.

— Bien joué, les gars !

Nora se laissa tomber dans un fauteuil. Boris osa intervenir.

— Vous avez pris une sage décision, si le type a été à la hauteur. Où est le problème ? demanda-t-il, ingénument.

— Le problème, explosa Guy qui remâchait sa déconvenue. C'est que madame a pris un pied pas possible, devant toute l'équipe.

Boris réprima un sourire. Pas mal le remplaçant.

— Et il est où ce figurant que je le félicite, interrogea Nora sur un ton faussement indifférent.

— Je vais le chercher, se précipita le producteur, pas fâché d'échapper à une situation pour le moins scabreuse.

— Je t'accompagne, déclara vivement Boris.

Ils sortirent du grand salon.

— C'est marrant cette histoire, fit le super flic.

— Pas pour tout le monde. Guy est furax.

— Mets-toi à sa place.

Pascal hocha la tête.

— Et Nora, qui en a bien profité, est furax également.

— Eh ! On a beau faire des films pornos, on a tout de même sa petite pudeur. Et puis, face à la caméra, on fait semblant, non ?

— Je peux te dire, qu'elle y est allée de bon cœur.

Pascal punctua ses quelques mots d'un rire éclatant.

Restés seuls dans le salon, les deux amants, eurent quelques secondes gênées.

— T'as une cigarette ? demanda la jeune femme en tendant la main.

Guy en sortit une de son paquet, l'alluma et la plaça entre ses lèvres carminées.

— C'était si bien que ça ? murmura-t-il, penché au-dessus d'elle.

Elle tira une bouffée, lui sourit avant de déclarer :

— C'est du cinéma, mon chéri, tu sais bien.

— Ça n'avait pas l'air, bredouilla Guy en se redressant.

Elle ne voulait pas le fâcher. Après tout, il était gentil, même si au lit ce n'était pas du premier choix. Et puis, elle avait besoin de lui. Dans le métier, dans cette branche si particulière du film X, Guy Tillier était une vedette.

Elle prit sa main, le força à se pencher à nouveau et tendit sa bouche vers lui.

— Sans amour, qu'est-ce que ça veut dire ? Pas grand-chose, mon chéri.

Guy dévora ces lèvres avec voracité. La voir se pâmer pour de vrai dans les bras de cet inconnu avait été une douleur sans égale. Il avait dû se faire violence pour ne pas bondir et lui casser la gueule à ce pignouf qui se permettait, sous ses yeux, de baiser sa nana.

À l'autre bout de la pelouse, Pascal et Boris entrèrent dans les bâtiments dans lesquels on avait improvisé les loges pour les figurants.

Daniel, le régisseur, était en conversation « manuelle » avec une petite brunette qui gloussait comme une dinde sous ses attouchements. Pascal approcha.

— Daniel, où est le type qui a remplacé Sergio ?

Le vieux chauve rajusta ses lunettes.

— Je ne sais pas. Je vais le chercher.

La brunette regarda le producteur d'un œil prometteur.

— Monsieur Démangé, j'aimerais beaucoup faire partie de votre prochain film. Je suis comédienne et...

— Pour les auditions, voyez Daniel, interrompit Pascal, agacé. D'ailleurs, c'est ce que vous étiez en train de faire, non. Eh bien, continuez. En général, ça paie, conclut-il en confiance.

Daniel revenait en écartant les bras en geste d'impuissance.

— On ne le trouve nulle part. Il est déjà parti.

— Tu me donneras son nom. Je lui verserai une petite prime... pour sa performance, jeta-t-il avec un clin d'œil vers le régisseur.

— Ah oui ! s'esclaffa le gros homme. Il la mérite.

À grandes enjambées, Pascal se détourna et revint vers la villa.

— Bon, écoute, je vois que vous êtes en plein conflit. Je reviendrai, déclara Boris.

— Viens demain, ça se sera calmé.

— OK ! À demain.

Dans le salon, Nora et Guy grillaient cigarette sur cigarette. La jeune femme se redressa en voyant entrer le producteur.

— Alors ?

— Alors, rien. Il a disparu. Mais Daniel recherche sa fiche.

Nora eut une moue de désagrément. Depuis cette jouissance imprévue, elle n'avait qu'une idée en tête : retrouver ce champion du sexe et refaire l'amour avec lui, vivre des trucs pas possibles. Elle était certaine qu'il ne manquait pas d'imagination.

Il fallait absolument le retrouver.

*

* *

Dans la rue de la Harpe, à St Michel où Nora habitait, tout le monde la connaissait. Elle dînait presque tous les soirs, dans un des nombreux restaurants, grecs, italiens, libanais ou autres de cette petite rue ou de la rue de la Huchette.

Comme chaque soir, les garçons étaient sur le pas de la porte, interpellant le chaland.

— Salut Nora ! Une petite moussaka ce soir ?

— Non, tu es gentil.

— Tu as l'air exténué.

— Ouais, marmonna-t-elle en passant.

Un peu plus loin, ce fut un second dialogue à l'identique. Ce soir, elle n'avait vraiment pas envie de se retrouver dans une salle de restaurant, de faire la conversation, de sourire, d'être belle. Tout ce à quoi Nora aspirait, c'était revivre, dans le calme de son petit deux pièces, cette jouissance incomparable.

Elle composa rapidement le code et poussa la lourde porte cochère bleue. La boîte aux lettres ne recelait que des prospectus.

Elle s'engagea dans l'escalier aux marches de bois usées, jusqu'au deuxième. Au cours des siècles, il en avait vu défiler cet escalier. L'immeuble, comme tous ceux du quartier n'était pas de la première jeunesse. Mais il s'en dégageait un charme que Nora n'aurait pas abandonné pour une tour moderne, sur le front de Seine, par exemple.

Ici, malgré les nombreux touristes, c'était une ambiance de village pour qui y habitait. Elle ouvrit sa porte et entra dans ce qu'elle appelait son « antre ». Un minuscule deux pièces tarabiscoté, en duplex. Un salon et sa kitchenette et au-dessus, une chambre flanquée d'une salle d'eau.

Nora balança son sac sur le canapé et, dans la kitchenette, ouvrit le robinet d'eau froide, qu'elle laissa couler un moment avant de remplir un verre qu'elle but goulûment.

Elle s'en servit un second et alla s'affaler dans le canapé, le verre à la main. Elle ferma les yeux, se remémora la sensation de stupeur, puis de délectation quand ce sexe énorme l'avait envahie.

Le scénario exigeait qu'elle ferme les yeux. Quel dommage ! À présent, elle n'aurait de cesse de voir l'engin et de pouvoir se moquer de Sergio. Battu, mon petit bonhomme ! Elle les imagina tous les deux devant elle, déculottés, le pieu à l'air et ce n'était pas Sergio qui gagnerait.

Une scène qui la ramenait à son enfance. Un concours stupide... Ils avaient bien ri...

On sonna, puis comme elle tardait à ouvrir, on tambourina.

— J'arrive, cria-t-elle en posant son verre sur une table basse.

La porte ouverte lui révéla le visage criblé de taches de rousseur de Sylvette, sa voisine du dessus.

— Je t'ai entendue rentrer, fit cette dernière. On prend un verre ou tu ressors ?

Elle brandissait une bouteille de whisky déjà bien entamée.

— Entre. Il doit me rester quelques cacahuètes, répondit Nora.

Sylvette, une rousse délurée, posa son jean hyper moulé sur le canapé et la bouteille sur la table basse, tandis que Nora prenait deux verres.

— Alors, comment se passe ce tournage ? demanda la rousse.

Elle était journaliste au magazine people « Voici ».

— Toi, tu es à la recherche d'infos pour ton prochain article, remarqua Nora en déversant le sachet de cacahuètes dans une coupelle en céramique.

— Tu sais bien que tu es mon informatrice privilégiée. Avec ce que tu me racontes, je régale nos lecteurs.

Elle remplit les deux verres et souleva le sien pour un « à la tienne » muet. Elle lampa une gorgée du chaud breuvage.

— Alors ? Qu'est-ce que tu as à me raconter ?

Nora se foutait que la voisine fasse ses choux gras de ses petits potins. Au contraire. Par ce biais on parlait d'elle, même si c'était dans ce type de presse.

— Eh bien, il s'est passé un truc extraordinaire, dont tu n'as même pas idée, commença Nora en faisant tourner son verre entre ses doigts.

Sylvette, la curiosité allumée, se pencha en avant.

— Ben, raconte ! Ah ! T'as le sens du suspens !

— Figure-toi que mon partenaire attitré, Sergio de son prénom, Magui de son nom, ne s'est pas présenté sur le tournage.

— Mince alors ! s'exclama Sylvette. Donc, vous n'avez pas tourné.

Nora avala une bonne rasade d'alcool et fit des yeux langoureux à son amie.

— Eh bien, si ! Avec un remplaçant.

Elle avait dit cela sur un ton énamouré.

— Hou... ! s'esclaffa la journaliste, et ça a été super ? Ne me dis pas le contraire. Tout ton corps avoue et déguste encore le plaisir.

— Fantastique ! Tu peux pas savoir.

— Et le nom de ce champion ? Je vais lui tailler un costard au beau Sergio dans le prochain numéro. Ça lui rabattrait le caquet.

— Pas de nom ! Il a disparu. Un superbe inconnu. Sylvette observa la moue désappointée de son amie.

— Pas possible ! Après un tel exploit, ce type n'a pas fanfaronné devant tout le monde ?

Nora secoua la tête.

— Mais ils l'ont pêché où, ce champion ?

— C'était un figurant.

— Eh bien ! Où est le problème ? Le régisseur a tous les noms.

— Il ne se rappelle plus qui c'est.

— Appelle-le, décida Sylvette.

— Cette histoire t’excite, hein ?

— Un peu, oui !

Nora prit son portable et composa le numéro de Daniel.

— Je te dérange ? demanda-t-elle dès que le régisseur décrocha.

Il abandonna Léa, la petite figurante, qu’il lutinait.

— Tu aurais pu choisir un moment plus délicat. Tu arrives pendant les hors d’œuvre.

Nora comprit et sourit.

— As-tu retrouvé qui a remplacé Sergio ?

— Non ! J’ai fait toutes mes fiches et je ne retrouve rien. À croire que ce type nous est tombé du ciel.

— Tu as engagé des figurants à la dernière minute ?

— Je ne sais plus, marmonna Daniel qui lorgnait l’entrejambe de la petite, ouvert sur des perspectives alléchantes. Mais je te promets d’y penser.

— OK ! Je sens que je suis de trop, grogna Nora en raccrochant.

Guy digérait difficilement la séance de l’après-midi. Et d’autant moins qu’à la fin du tournage quand il avait proposé à Nora de passer la soirée ensemble, celle-ci l’avait tout bonnement envoyé paître !

Il se retrouvait donc dans un bistrot avec Pascal, devant un couscous qu’il avait du mal à avaler.

— Ne fais pas cette tête, tu me coupes l’appétit, maugréa Pascal en enfournant un morceau d’agneau.

Il prit son verre de vin rouge, en avala une gorgée, s’essuya les lèvres et repoussa l’assiette, à moitié pleine.

— Tu vois, je fais comme toi : je ne peux plus rien avaler. Bon, qu’est-ce qu’on fait pour demain ?

— C’est la scène dans les caves.

— On a besoin de Sergio, bon Dieu ! s’écria le producteur en prenant son mobile.

Il appuya rapidement sur les touches, porta l’appareil à son oreille. Mais une fois de plus, il n’eut droit qu’au message du répondeur.

— Sergio, mais qu’est-ce que tu fous ! J’espère qu’il ne t’a pas pris la lubie de partir en vacances. Je te rappelle que tu as signé un contrat et que le dédit est important, OK ! Rappelle-moi, ou Guy. On t’attend demain à 7 heures du matin.

Il reposa le portable sur la nappe.

— Je prendrai bien un dessert, déclara-t-il en guise de conclusion. Et toi ?

Guy eut un geste fataliste.

— Oh moi... J'attends demain avec quelque appréhension.

Chapitre IV



La fille était belle. Longue, des attaches fines, un petit ventre pas trop plat, des seins rebondis comme deux pommes à point. Des seins faits pour la main d'un honnête homme, comme on dit.

Boris Corentin en avait pris la mesure plus d'une fois pendant la nuit. Soulevée dans le dernier bar où il s'était arrêté après avoir quitté son collègue et ami Aimé Brichot, il se souvenait à peine de son prénom, mais il garderait longtemps en mémoire la douceur de sa peau, la rondeur de ses deux mappemondes aux mamelons appétissants.

Alanguie sur le drap blanc, couchée sur le ventre, les bras allongés au-dessus de la tête, les yeux fermés, consciente de sa beauté, elle se soumettait avec délectation au regard de Boris.

La main de son amant d'une nuit se posa sur son dos, juste sous la nuque et descendit lentement le long de l'épine dorsale, déchaînant une vague de frissons. Elle eut un soupir de bien-être.

Le plein jour pointait, mais Boris voulait en profiter encore une fois.

Il testa la rotondité du fessier, glissa un doigt entre les deux sphères. Elle souleva doucement les reins pour se prêter à la caresse. Mais il n'alla pas plus loin.

Doucement, il la força à un demi-tour. Ce qu'elle fit docilement. Les yeux

de Boris fixèrent les deux seins dont il s'était régalé toute la soirée. Ses mains les emprisonnèrent à nouveau. Ses doigts pincèrent le mamelon qui réagit instantanément en se dressant, tout gonflé.

La belle eut un soupir heureux et ouvrant lentement les jambes, elle tendit son pubis à la toison brune. Boris souleva les cuisses et, se tenant à genoux, il approcha son membre dressé de ce puits d'amour.

Avec lenteur, il s'introduisit dans le secret de la femme. Elle exhala un gémissement de contentement en se tendant davantage vers ce pieu qu'elle espérait au plus profond d'elle-même.

Le téléphone sonna à ce moment crucial. Boris laissa sonner. Il y avait plus important. Les mains tenant fermement les fesses de son amante, il la pilonnait avec science, lui arrachant à chaque poussée un léger cri.

Mais l'importun, à l'autre bout du fil insistait. Boris, à genoux au-dessus des cuisses de la belle, attrapa le combiné qui trônait sur la table de chevet.

— Je te dérange ? fit la voix enrouée de Pascal Démangé.

— Un peu, oui, répliqua Boris. Rappelle dans un moment.

Tout en parlant, il continuait à aller et venir en un rythme régulier. La fille se pâma sous cette jouissance nouvelle : le sentiment troublant d'être regardée sous les coups de boutoir de cet amant d'une nuit.

— C'est pas l'ami que j'importune, mais le flic, fit Pascal pour toute réponse. On a un sérieux problème sur les bras et j'ai besoin que tu viennes tout de suite.

— Tu m'emmerdes, mon petit vieux, haleta Boris en continuant à travailler la belle qui l'aidait avec acharnement.

— Je ne veux personne d'autre sur l'affaire, que toi, brailla Pascal. Je te le demande, comme un service personnel.

Le mot « affaire » fit tilt.

— L'adresse ? demanda Boris qui comprenait qu'il ne s'en tirerait pas.

Pascal la lui donna et raccrocha. Le téléphone de Boris échoua sur la moquette. Pas question de bâcler le travail commencé.

Son rythme s'accéléra, il se fit plus brutal. Son membre raide tapant au fond du puits d'amour. La fille eut bientôt un long cri ponctué par le soupir de délivrance de Boris.

Ils s'affalèrent, épuisés sur les draps, restèrent quelques secondes muets, occupés à reprendre leurs souffles et leurs esprits.

— Tu es incroyable, murmura la fille en se levant. Dommage qu'on n'ait pas le temps de remettre ça. Avec toi, je ne quitterais pas le lit de la journée.

— Ce serait avec plaisir, mais le devoir m'appelle.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

D'un pas nonchalant, elle gagna la salle de bains, sous le regard repu de

Boris.

*

* *

Le capitaine Aimé Brichot, averti par Boris, avait pris les choses en main. Une ambulance bloquait l'étroite rue Sainte Croix de la Bretonnerie, et un paquet de flics en tenue poireautait devant le numéro 10.

Ils saluèrent Boris quand celui-ci entra dans l'immeuble et grimpa jusqu'au dernier étage. La porte de l'appartement de Sergio Magui était grande ouverte. À l'intérieur, il y avait foule : les gars de la police scientifique gantés, en blouse blanche, relevant les empreintes, armés de légers pinceaux ; des voisins, bavards et émoustillés ; des inspecteurs qui se pointaient là par curiosité, désireux, sans doute, de souffler l'affaire aux deux flèches de la Brigade Mondaine.

Dans la première pièce, Aimé tentait de faire le ménage en vidant ceux qui n'avaient rien à faire ici.

— Ah ! Te voilà, éructa-t-il en apercevant son chef. Il t'en a fallu un temps. Pourtant, t'es pas très loin.

— Occupé, mon petit, répondit Boris avec un clin d'œil.

— Je vois, marmonna Brichot en relevant d'un doigt ses fines lunettes sur son nez.

C'était l'avantage du célibataire sur l'homme marié, bon père de famille, qu'était Aimé Brichot.

Corentin avisa avachi dans un fauteuil, un gamin efflanqué dans son jean trop moulant, la tignasse décolorée en bataille.

— Qui c'est celui-là ? demanda-t-il à son ami.

— Celui qui a trouvé la victime.

— Et la victime, c'est qui ?

Aimé ricana.

— Ça devrait te dire quelque chose à toi, dévergondé ! Sergio Magui, la star du porno.

Merde alors ! pensa Boris. À cet instant, son ami Pascal déboucha de la chambre.

— Ah ! Tu es venu. Merci ! jeta-t-il en se précipitant les mains tendues vers Boris.

Une main sur son bras il l'entraîna vers la seconde pièce.

— Tu comprends, faisait-il en confidence, je ne voudrais pas que la presse s'en mêle.

Dans la chambre, les spécialistes relevaient des empreintes. Pascal conduisit son ami jusqu'à la salle de bains. Le corps de Sergio était recroquevillé entre le lavabo et la baignoire. Flutiaux, le légiste, était penché sur le champion qui ne dresserait plus jamais son célèbre sexe.

Il leva la tête à l'entrée de Boris et se redressa pour lui serrer la main.

— Alors ? demanda Corentin.

— De multiples contusions. En particulier un coup au menton assez sévère. Mais pour l'instant, je ne peux rien dire de plus.

— Il faut attendre l'autopsie, comme d'habitude, conclut Boris.

— Laissez la science s'accomplir, commandant, fit le médecin avec un sourire.

Boris observa celui qui avait fait les beaux jours et la fortune des producteurs de films X. Ça allait pleurer dans les chaumières. Il se tourna vers Pascal.

— Tu as l'explication de la défection de ta vedette, hier.

Il regarda le légiste qui se relevait et refermait sa serviette de cuir.

— À quelle heure remonte le décès ?

— À vue de nez, comme ça, approximativement vers 15 heures, répondit le légiste en remettant en place son éternel nœud pap.

— On l'attendait pour 16 heures, précisa le producteur.

Le médecin les salua et quitta la salle de bains. Boris et Pascal le suivirent. Corentin fit signe aux ambulanciers qu'ils pouvaient emporter le corps. Direction : la morgue.

Ils traversèrent la chambre et rejoignirent Aimé Brichot dans le salon. Il se tenait près du gamin à la chevelure décolorée qui pleurait à n'en plus finir.

— C'est toi qui as découvert le corps ? demanda Boris.

Antoine eut un hochement de tête en reniflant.

— Tu avais les clés de l'appartement ?

— Non. Mais quand je venais de bonne heure, pour ne pas le réveiller, je prenais celles qui sont chez la gardienne.

— Elle est montée avec toi ?

Antoine secoua ses mèches blondes.

— Quelle était la nature de tes relations avec Sergio Magui ?

Antoine leva vers Corentin un regard surpris.

— Ben... c'était mon petit ami.

Les deux flics échangèrent un regard. Donc, le champion du sexe n'était pas qu'hétéro.

— Et tu ne vivais pas avec lui ?

— Oh non ! Sergio aimait trop sa liberté. Je ne me faisais aucune illusion

sur sa fidélité, vous savez. Sergio, il fallait qu'il baise tout le temps et tout ce qui se présentait.

— Pourquoi étais-tu là de bonne heure, ce matin ? Vous aviez rendez-vous ?

— Non. On s'était vus hier. Et ce matin, je devais le rejoindre sur le tournage. Il voulait me présenter au producteur et au réalisateur. Mais ma bécane a rien voulu savoir. Impossible de la démarrer. Je me suis jeté dans le métro pour venir ici et partir avec Sergio. Il m'avait dit qu'il se lèverait à 6 heures.

— Hier, tu es reparti à quelle heure ?

Antoine fit une moue, avant de déclarer :

— 14 heures 30, peut-être. Je n'ai pas fait attention. Pourquoi, c'est important ?

— Et tu n'as croisé personne dans l'escalier ou l'entrée de l'immeuble ?

Antoine secoua la tête, en bredouillant :

— C'est affreux... affreux.

À ce moment, les brancardiers traversèrent le salon en portant la civière sur laquelle reposait le corps de Sergio, enveloppé dans un linceul plastique noir.

Antoine ne put échapper à cette vision macabre.

Il eut un cri et se dressa en implorant : « Sergio... Sergio... »

Aimé le retint d'une main ferme alors qu'il voulait se précipiter.

— Du cran, mon petit, marmonna-t-il.

Le garçon retomba lourdement dans le fauteuil, la tête entre les mains, redoublant de pleurs. Brichot avisa une série de bouteilles d'alcool, sur une desserte. Il alla verser une bonne dose de vodka dans un verre et revint vers Antoine.

— Tiens... Bois... Ça aide à faire passer la douleur.

— Mais vous ne comprenez rien, cria Antoine en bousculant le verre d'un revers de main.

L'alcool se renversa sur la moquette, éclaboussant le costume impeccable de Brichot.

— Oh ! Merde... laissa échapper celui-ci.

Antoine, dans le même mouvement, s'était levé et se précipitait hors du salon.

— Tu as ses coordonnées, au moins ? fit Boris.

— Oui... T'inquiètes. Je connais mon métier tout de même. Cette question me fait de la peine.

— Simple routine, répondit Boris.

Antoine venait à peine de quitter l'appartement que des cris retentirent à l'entrée.

— Ça, c'est une femme, diagnostiqua Aimé en levant un index glorieux.

Tous deux se portèrent vers l'entrée. Moun se débattait entre deux agents en tenue qui prétendaient l'empêcher d'entrer.

— Laissez, fit Boris.

— Ah ! Tout de même, s'écria Moun, triomphante. Merci, monsieur.

Elle entra directement dans le salon.

— Mais que se passe-t-il, ici ? s'étonna-t-elle en se tournant vers les deux policiers. Il y a eu un cambriolage.

— Pire, répondit Boris. Vous êtes qui ?

— Moun, la petite amie de Sergio.

Nouveau coup d'œil entre les deux amis. Décidément... Le beau Sergio laissait des veufs et des veuves.

— Il est où, cet enfoiré ? gueula Moun.

Brichot prit la situation en main. Il attrapa la jeune femme par les épaules, la cala dans le fauteuil que venait de quitter Antoine, en disant :

— Vous allez vous calmer et on va vous expliquer.

Prenant appui sur les accoudoirs, il la domina et dit très calmement :

— Ça va être dur ! Surtout, ne hurlez pas, ça ne sert rien.

Moun le fixa de son regard noir et attendit la suite.

— Sergio Magui a été tué hier.

Elle ouvrit une bouche démesurée, mais resta sans voix.

— Ça va ? s'inquiéta Boris en la voyant changée en statue de sel.

Elle hocha la tête lentement.

— Mais quand ? finit-elle par articuler avec difficulté. Je l'ai attendu, hier, au bar, où il m'avait donné rendez-vous. Il n'est jamais venu. Vous croyez qu'il était déjà...

— C'était à quelle heure ?

— En fait, j'avais rendez-vous ici, chez lui, à 15 heures. Mais le rendez-vous a été changé. Enfin... c'est ce que son ami m'a dit.

— Quel ami ? s'écrièrent en chœur les deux flics. Moun sursauta et paniqua, se cachant derrière sa main. Boris s'accroupit devant elle.

— Racontez-nous calmement ce que s'est passé. Calmement, c'était beaucoup lui demander.

Moun fit un récit emberlificoté de sa rencontre avec le soi-disant ami.

— Vous pouvez le décrire ?

— Heu... oui... Brun, tout frisé avec une moustache. Il était très gentil.

— Une moustache comment ? demanda Aimé, impatient, en lissant la sienne, fine et bien taillée.

— Une pas comme la vôtre... Brune... Plus... Elle cherchait ses mots et déclara finalement, en toute ingénuité :

— Plus séduisante... Plus virile...

Séduisante... Ça voulait dire quoi ? songea Aimé en levant les yeux au ciel. Virile, ça, il savait et il fit la grimace.

Moun chercha quelques secondes, puis, toute contente d'avoir trouvé une comparaison :

— Un peu comme celle de Clark Gable dans « Autant en emporte le vent ». Vous voyez ce que je veux dire...

Ah ! les femmes... Toujours des références impossibles !

— Il était grand, petit, costaud, maigrichon ? martela Brichot qui s'énervait.

Corentin lui fit un discret signe de se maîtriser.

— Grand... costaud. Il avait une combinaison bleue.

— Une combinaison bleue ?

— Oui... Comme celle des employés de... de...

— EDF ? lança Boris.

— Oui... peut-être.

Boris se redressa et posa une main compatissante sur l'épaule de la jeune femme.

— Merci. Vous nous avez bien aidés. Donnez vos coordonnées au capitaine Brichot. Vous viendrez faire votre déposition à nos bureaux.

Il rejoignit son ami Pascal Démangé qui fumait cigarette sur cigarette.

— Cette jeune femme a sans doute vu l'assassin, déclara Boris.

— Ah ! On avance... Mais comment on va finir le film ? Ça va me coûter les yeux de la tête cette histoire.

— C'est bien une réflexion de producteur ! Je te rappelle qu'il y a mort d'homme.

— Oui... excuse-moi. Pauvre Sergio ! Il n'a pas mérité une fin aussi horrible.

Pascal tira une nouvelle cigarette du paquet qu'il présenta à Boris.

— Non, merci. Tu sais bien que j'essaie d'arrêter.

— Ça fait un bail que tu essaies...

— Pour ton film, si j'ai bien compris, hier vous avez déjà dû remplacer Sergio au pied levé ?

— Exact !

— Eh bien, tu as la solution. Prends le même type. Tu le filmes de dos, de trois quarts.

— Ouais... Pour ça, il faudrait le retrouver.

Boris sursauta.

— Vous ne savez pas qui c'est ?

— Non ! Impossible de remettre la main sur sa fiche.

— Mais c'est notre assassin !

— Quoi !

— Évidemment, réfléchis. Un type qui voulait prendre la place de Sergio. Mais pourquoi ?

*

* *

Venir à la morgue n'était jamais une partie de plaisir pour les deux policiers de la BRP.

— Ce que ça peut puer, marmonna Aimé.

— Plains-toi. Ça sent le propre.

— Le formol, le désinfectant et une autre odeur, indéfinissable.

— Celle de la chair et du sang, ricana Boris. De la mort.

— Très drôle ! J'aime quand tu es comme ça, grogna son ami.

Ils suivirent les couloirs jusqu'à la salle où officiait Flutiaux, le légiste. Le petit homme, tout en rondeurs, parlait à voix basse dans son dictaphone quand ils entrèrent dans la pièce carrelée.

La blouse blanche ne cachait pas l'éternel nœud pap à pois. Aujourd'hui, c'était fond gris et pois rouges. Du meilleur effet. Un truc à réveiller les morts !

— Ah ! Ces messieurs viennent aux nouvelles, lança-t-il, dès qu'il les aperçut.

Il rempocha son dictaphone et leur tendit la main.

— J'en ai de bien belles à vous apprendre, messieurs. Figurez-vous que l'as de la braguette était cardiaque.

— Cardiaque ! Le cœur étant un muscle, voilà pourquoi il l'entretenait sur tous les tournages.

— Ben oui, ajouta Brichot. On sait que faire l'amour est un exercice physique très intense.

— Qui demande un cœur solide, reprit Flutiaux. Tôt ou tard, ce type se

serait tué à la tâche. Il aurait rendu l'âme au beau milieu d'un tournage.

— Il y a eu un précédent : un célèbre président de la République qui a eu cette mort glorieuse... remarqua Boris en riant.

— Pour une aussi haute fonction, glorieux n'est pas le mot que j'emploierai, répliqua le légiste. Bref, dans le cas qui nous occupe, vous avez à faire à un homicide par accident.

Les deux policiers attendirent la suite. Flutiaux aimait ménager ses effets.

— Je m'explique. S'il n'y a pas eu bagarre, notre vedette a tout de même été tabassée. A-t-il pu répliquer ? Ça... à vous de le dire quand vous trouverez l'assassin. Celui-ci n'avait, je pense, pas l'intention de tuer. J'ai retrouvé une forte dose de somnifère dans le sang de Magui.

— Son cœur n'y a pas résisté ?

— Exact ! Vous voulez prendre ma place ou quoi ? fit le légiste en toisant Corentin.

— Merci. La mienne me contente assez. Et puis, je ne voudrais pas perdre un équipier valeureux. Le capitaine est fortement incommodé par l'odeur des locaux.

— Oh ! Il s'y ferait.

— Bon travail toubib, conclu Corentin en lui serrant la main.

Les deux amis se retrouvèrent bientôt à l'air libre, sur le quai.

— Tu aurais pu te dispenser de lui parler de mes états d'âme, maugréa Mémé, mécontent.

— C'est pour éviter qu'il t'embauche, répliqua Boris en riant.

— Ça mérite bien une petite bière.

Ils filèrent vers le plus proche troquet.

— Donc, nous avons le mobile : un type qui voulait remplacer Sergio, et sa description.

— Ne reste qu'à le retrouver ! Bagatelle ! ironisa Aimé en poussant la porte du bistrot.

Chapitre V



Le taxi s'arrêta devant les locaux de France-Télévision. À l'intérieur de la Mercedes, Jean-Marie Pellegrin se contorsionna pour tirer quelques billets de sa poche. Il les tendit au chauffeur.

— Vous me faites une note, s'il vous plaît.

— Comme toujours, monsieur Pellegrin.

Ça faisait plus d'un an qu'il le chargeait chaque jour ou presque, ce client. Rien de ses habitudes ne lui était étranger. Toujours le même trajet : de son domicile dans le 6^e arrondissement, jusqu'aux studios de France 2. Toujours à la même heure, puisque Jean-Marie Pellegrin était le présentateur vedette du J.T. de la chaîne.

Il lui rendit la monnaie en même temps que le reçu.

— Je viens vous reprendre à quelle heure ?

— Inutile, aujourd'hui. Je dîne avec quelques collègues.

— Eh bien, bonne journée, monsieur Pellegrin, et à demain.

Le journaliste entra dans les locaux d'un pas vif, salué par les standardistes derrière leur comptoir. Il se faufila dans l'ascenseur et gagna l'étage de la rédaction.

Dans la salle, chacun planchait sur des articles. Quelques têtes se

relevèrent à l'entrée de Jean-Marie.

— Tiens, voilà le veinard ! entendit-il.

— Et pourquoi donc, veinard ? demanda-t-il en s'installant à sa table.

— Comment, tu ne sais pas ? s'écria une des secrétaires. Mais tu as fait quoi, ce matin ?

— Je me suis levé, j'ai pris une douche, puis j'ai avalé mon p'tit déj en quatrième vitesse avant de sauter dans mon taxi.

— Donc, tu n'as pas entendu la radio ? Tu n'as pas lu une ligne ?

Jean-Marie secoua la tête.

— Non... ! J'attends d'être ici pour ça.

— Eh bien, tu as la chance, ce soir, d'interviewer Nora Corto.

— Ouah ! La star pulpeuse... Et en quel honneur ?

— Ce matin, on a retrouvé, dans son appartement, le cadavre de son partenaire attitré Sergio Magui.

— Mort naturelle ?

— On ne sait pas encore. Ça a fait la une de toutes les radios. Tu penses bien que son producteur s'est empressé de contacter toutes les chaînes. S'il perd sa vedette, il y gagne une pub extraordinaire et gratuite. Tout bénéf...

Nanti de ces informations, Jean-Marie prépara son journal dans une excitation que, blasé, il n'avait plus depuis longtemps.

Et voilà... Il avait l'antenne depuis près d'une demi-heure et elle était assise en face de lui. Il avait eu du mal à parler de la guerre en Irak, des échauffourées à la frontière palestinienne, du pouvoir d'achat qui ne cessait de baisser.

Dès qu'un reportage lui laissait quelques minutes de répit, ses yeux se portaient sur la poitrine généreuse et largement visible de la belle. La bouche, les yeux, tout promettait l'extase complète.

En la regardant, tout homme normalement constitué ne pouvait que fantasmer. Jean-Marie Pellegrin avait toutes les peines du monde à se concentrer sur les sujets du soir et à chasser les envies qui lui prenaient.

Il ne l'avait jamais vue à l'écran. Les films pornos, ce n'était pas trop son truc. Il préférait la réalité aux fantasmes, les filles en chair, plutôt qu'en image, dans son lit, à sa disposition.

Enfin, l'heure de la dernière rubrique arriva. Affable, il se tourna vers Nora. Elle tenait un mouchoir roulé en boule au creux de sa main droite et son œil se fit larmoyant. Fantastique, apprécia-t-il. Tout juste si la minute précédente, elle ne l'allumait pas. Bonne comédienne.

— Nora Corto, attaqua-t-il, si vous êtes avec nous ce soir, c'est hélas pour une bien triste nouvelle et non pour la promotion de votre prochain film.

— Hélas... répéta-t-elle, la voix éteinte.

— Ce matin, celui qui a été si souvent votre partenaire, j'ai nommé Sergio Magui, a été retrouvé mort dans son appartement. Je suppose que ç'a été un choc terrible pour vous ?

Nora essuya une larme du coin de son mouchoir.

— Terrible, souffla-t-elle. Surtout que nous étions en plein tournage du nouveau film de Guy Tillier.

— Qui est votre réalisateur attitré.

— Oui... enfin... j'ai tourné avec d'autres réalisateurs, protesta faiblement Nora.

Jean-Marie Pellegrin consulta ses fiches.

— Effectivement. Vous avez débuté avec Alex Mur.

— C'était également les débuts de Sergio, précisa Nora.

— Oui... J'allais le dire. Ce film a fait de lui une vedette. Son charisme y éclatait.

— Sergio et moi avions d'autres projets, mentit Nora. Il écrivait un scénario qu'il voulait proposer à Paul Thomas. Rien à voir avec les films qui nous ont propulsés au vedettariat.

— En effet, ajouta Pellegrin, qui ne voulait pas paraître largué par les révélations de Nora Corto. Sergio Magui ne faisait pas mystère de ses talents de scénariste.

Ce fut au tour de Nora d'ouvrir de grands yeux. Il était temps de sortir de cette pente glissante.

— Nous ne connaissons que le personnage que Sergio Magui endossait face à la caméra, enchaîna rapidement le journaliste. Mais qui était l'homme ?

Nora soupira avec grâce.

— C'était un partenaire délicieux, charmant, prévenant. Très gentleman.

— Le contraire de ce qu'il montrait dans ses rôles.

— Pas du tout macho, se récria-t-elle. Pour lui, ce n'étaient que des rôles. Je peux dire que c'était un ami, un véritable ami.

Jean-Marie fit face à la caméra.

— La disparition brutale de Sergio Magui ne prive pas seulement le cinéma d'une vedette, mais aussi d'un ami pour la plupart de ses partenaires. Merci Nora de votre témoignage si touchant. C'est sur cette note de tristesse que se termine le journal. Je vous souhaite une bonne soirée sur notre chaîne et vous donne rendez-vous demain. Bonsoir.

Les lumières rouges sur les deux caméras s'éteignirent. Jean-Marie se leva et vint vers Nora qui se levait à son tour. Des techniciens avaient envahi le plateau et approchaient de la vedette, plus pour lorgner de près l'opulente poitrine que pour lui réclamer des autographes qu'elle donnait, d'ailleurs de

bonne grâce.

Jean-Marie se fraya un chemin jusqu'à elle.

— Venez, fit-il en lui prenant le bras. Nous avons préparé une petite collation.

Mais Nora avait perdu son sourire de commande. Elle n'avait qu'une idée en tête : savoir si l'attachée de presse avait retrouvé la trace du mystérieux remplaçant.

— C'est très gentil à vous, maugréa-t-elle. Mais j'ai d'autres rendez-vous.

— Une coupe de champagne, ça ne prendra guère de temps et ça fera plaisir à tant de monde.

Nora crispa sa jolie bouche pulpeuse, dont tous les hommes rêvaient.

— Oui, mais alors, vite fait, répliqua-t-elle, sur un ton qui en aurait refroidi plus d'un.

Ils sortirent du studio où les projecteurs s'étaient éteints. L'envers du décor était moins chatoyant. Mais Nora ne vit rien, que Kelly qui l'attendait. Elle faussa compagnie au journaliste, sans même s'excuser, et fonça sur l'attachée de presse.

— Alors ? jeta-t-elle.

Kelly, une brune aux yeux bleus, haussa les épaules.

— Alors, rien. Pas la plus petite information.

— Merde ! jura Nora. Mais d'où il sortait ce type !

— Pourquoi tu tiens tant à le retrouver ? demanda Kelly, qui n'était pas présente sur le plateau la veille.

Nora se pencha vers elle et lui chuchota à l'oreille :

— J'ai pris un pied pas possible avec ce mec. Tu comprends qu'on laisse pas passer un coup pareil. Depuis hier, j'ai que ça en tête.

— Sympa pour ce pauvre Sergio.

Nora balaya la remarque d'un revers de main.

— Bien sûr... pauvre Sergio. Il avait beau être puant, il ne méritait pas ça.

Elle la prit par le bras et l'entraîna loin des oreilles indiscretes.

— Tu veux que je te dise : la mort de ce connard de Sergio, me laisse indifférente.

— Bravo ! Tu joues bien la comédie, souffla Kelly en souriant.

— Eh ! C'est mon métier ! rétorqua Nora sans complexe. Alors, tu mets le paquet, tu me trouves ce baiseur de génie, ajouta-t-elle en la laissant.

Elle se tourna vers Jean-Marie qui attendait avec quelque impatience.

— On y va prendre cette coupe ? fit-elle d'un ton sec.

À Stains, dans la proche banlieue parisienne, ils étaient nombreux à l'heure du sacro-saint apéro, dans ce petit bistro.

Sur le carrefour, les voitures et les autobus défilaient. C'était l'heure de la rentrée du boulot et le bitume n'avait pas de répit.

Mais dans cette salle minable, enfumée (la loi n'était pas encore arrivée jusqu'ici, ou alors le patron s'en fichait comme d'une guigne) les regards se détournaient de la rue dont la circulation n'avait rien d'inhabituel, pour se concentrer sur le poste de télévision qui pointait son nez au-dessus du bar.

— Alors, il vient mon p'tit blanc ? brailla le gros Marcel, un habitué des lieux, qui se vautrait à sa table fétiche au fond de la salle.

Alexis, le patron, prit un verre, y versa la dose réglementaire qui garantissait son bénéfice.

— Laurent ! appela-t-il. Enlève !

Grand, marchant légèrement voûté, le cheveu ramassé en un catogan au-dessus d'un visage allongé, au teint plus que pâle, le garçon de café circulait mollement entre les tables.

Comme les autres, ou plutôt encore plus scotché que les autres, il prêtait plus attention à l'écran qu'aux clients. À regret, il détourna son œil de la télé et grogna un « ouais... » pas très convaincu.

En traînant les pieds, le plateau à bout de bras, il approcha du bar, prit le verre rempli et partit le poser devant Marcel.

Il n'eut pas même un regard pour le poivrot, pressé de zieuter à nouveau la télé. Le visage de Nora emplissait tout l'écran. En voyant sa bouche pulpeuse, chaque homme rêvait de la félicité que ces lèvres pouvaient donner. Des lèvres faites pour gober un sexe et le sucer jusqu'à la moelle.

— Bon Dieu... Je me ferais pas prier, moi ! éructa un des consommateurs au bar.

— Envoie-lui un mail avec ta photo, on sait jamais, plaisanta son voisin. Peut-être qu'elle sera attirée par ta trogne.

— Dis donc, si un jour, elle se pointe dans le quartier, ça va être sa fête à celle-là !

Le gros Marcel interpella un Kabyle accoudé au bar.

— Eh ! Dis donc, Jamel, toi qui bosses dans le cinoche, tu la connais ?

— Je tourne avec elle en ce moment.

— Putain ! Le kif qu'il a celui-là ! Tu te l'es faite ?

Les plaisanteries fusaient, toutes plus grasses les unes que les autres.

Laurent crispa les poings. Bande de porcs ! Vous ne savez même pas de quoi vous parlez !

Sur l'écran, le visage à faire bander un régiment disparut pour faire place à celui de Sergio. Jean-Marie Pellegrin, le journaliste de service, prit une mine grave.

— Si Nora Corto est avec nous ce soir, ce n'est, hélas, pas pour la promotion de son prochain film, mais pour une triste et dramatique nouvelle. Ce matin, de bonne heure, Sergio Magui, son partenaire attiré, a été retrouvé mort dans son appartement.

Laurent s'immobilisa entre les tables. Le plateau bascula dangereusement tandis qu'il vacillait. Pellegrin continuait.

— Toute la journée, les radios ont commenté cette mort brutale...

Laurent n'écoutait jamais la radio.

— Et ce soir...

Il n'entendait plus. Dans le café, les clients faisaient les marioles. Ils voulaient tous en avoir une plus grosse que la star défunte.

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il avait de plus que moi ? brailla un jeune en se levant de sa table.

Il mit la main à sa braguette et secoua son attirail en pointant le ventre.

— Vous voulez que je vous montre ? ajouta-t-il en commençant à défaire sa braguette.

— Léo, Calme-toi, marmonna le patron d'une voix lasse. On sait que t'es l'étalon du quartier.

T'as combien de bâtards, déjà ?

Des rires accueillirent la boutade. Le dénommé Léo se renfrogna sur son pastis et ne pipa plus mot.

— Moi, je vous dis que ce n'est pas la grosseur qui intéresse les filles, c'est la façon de s'en servir.

— N'empêche qu'on a tous envie d'en avoir une grosse et que les filles fantasment sur la grosseur et la longueur de notre petit truc.

On s'esclaffa.

— Petit... tu l'as dit... parle pour toi... ma femme ne s'en plaint pas... Les copines de ma copine veulent toutes m'essayer...

C'était à celui qui en rajouterait.

Parmi toutes ces plaisanteries graveleuses une seule réveilla Laurent de sa fascination pour l'écran. Les grosses queues, les petites queues... Il connaissait...

Dans ce petit village de l'Yonne, ils étaient une bande de gamins entre dix

et douze ans, garçons et filles, toujours ensemble.

Pour tuer le temps, ils traînaient dans la grande rue du village. Saint Yver qu'il s'appelait. 350 habitants, pas plus. Peut-être en été, et encore. Que faire pendant les vacances, toujours trop longues ? Ils allaient pêcher dans le Cousin, un petit affluent de l'Yonne, elle-même affluent de la Seine.

Ils ne pêchaient que des ablettes, des goujons, même pas de quoi faire une friture. Mais ils s'amusaient bien en faisant bon nombre de bêtises que les « grands » découvriraient plus tard.

Les filles n'étaient pas les dernières à imaginer les conneries.

Laurent se souvenait. Il y avait Adèle la fille du boucher ; et puis Elodie, celle de l'épicier. Et la plus délurée, celle que tous les garçons reluquaient, celle qui n'avait pas froid aux yeux et inventait des jeux « interdits », c'était Nicole. Son père était fermier. Il élevait des cochons.

C'était un soir que ça c'était passé, en plein été. Les parents de Nicole avaient pris un pensionnaire pour les vacances. Un garçon, un grand, qui avait presque 15 ans.

Nicole faisait croire à toutes les filles qu'il couchait avec elle. À 13 ans... ! Mais venant de Nicole, ça paraissait plausible. Et toutes de faire les curieuses : c'est comment... Il paraît que ça fait mal... Est-ce qu'elle est grosse, sa quéquette ?

Elle mentait, inventait tant et plus, au fur et à mesure des questions. Son orgueil lui commandait de ne pas rester en rade sur une seule de ces questions.

Comment lui était venue l'idée du concours ? Nul ne le sut jamais. Il devait être dix heures du soir. Ils étaient réunis dans la ruelle, derrière l'église. C'était un lieu qu'ils affectionnaient tout particulièrement, dès la nuit tombée. Là, les garçons, s'essayaient à fumer des cigarettes de feuilles de maïs qu'ils confectionnaient, et les filles contrôlaient la naissance de leur poitrine.

Ce soir-là, ce fut Nicole qui mena la danse. Dès le début de la soirée, elle lança l'idée.

— Eh, les garçons, si on jouait à la plus grosse quéquette ?

Réactions diverses dans le clan des mâles. Robert fanfaronna.

— Sûr que ce sera moi.

— Et qu'est-ce qu'on gagne ? demanda un autre.

Les filles, qui gloussaient à cette idée, se regardèrent. Une fois de plus, Nicole prit l'initiative.

— Un baiser.

— Avec la langue ?

— Ouais, avec la langue, répliqua-t-elle, très fière de sa témérité.

Laurent avait toujours été maigrichon. Cette idée de concours le paniqua.

— Faut que je rentre, déclara-t-il.

Déjà, il faisait demi-tour. Mais les copains lui barrèrent le passage.

— Pas question. C'est pour tout le monde. De quoi t'as peur ?

Et les filles :

— D'en avoir une minuscule !

Les garces !

Nicole s'était plantée au milieu des garçons et les mains sur les hanches, elle les toisait, dans la faible lumière d'un réverbère au coin de la place de l'église.

— Qui commence ?

— Moi, fit Robert en déboutonnant son pantalon.

Sans hésiter, il plongea la main dans son slip, et la ressortit tenant son sexe à pleine main. Il l'exhiba fièrement.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

Les filles défilèrent devant lui et s'extasièrent. Nicole alla jusqu'à le gratifier d'une caresse qui fit bondir le sexe tout mou. Rires des nanas. Des rires nerveux, inquiets, hystériques.

Les uns après les autres, ils se déculottèrent. Ils se tenaient en rang face à la rangée de filles qui écarquillaient les yeux devant cet étalage de sexes. Aucune n'en avait jamais vu autant à la fois. Et il faut bien dire qu'il y en avait de toutes les tailles.

— Il faut mesurer, décréta Nicole.

— Avec quoi ? On n'a rien.

— Avec nos mains.

Nouveaux rires gênés, excités. Mais toutes, elles en mouraient d'envie. Nicole commença. Elle s'approcha de Robert et les doigts écartés, elle prit la mesure de la longueur du sexe. Puis, elle noua ses doigts autour et en vérifia la grosseur.

Elle passa au suivant, pendant qu'Elodie s'exécutait de même. Toutes les filles respectèrent les consignes avec habileté et conscience.

Puis Nicole annonça le verdict.

— Le gagnant du concours de la plus grosse quèque est Robert.

Applaudissements, félicitations... Le lauréat ne se tenait plus de fierté. Nicole s'approcha et posa ses lèvres sur les siennes. Robert ouvrit la bouche. La gamine y fourra sa langue qu'elle tourna et enroula autour de celle du garçon, dans un silence attentif.

Robert mit quelques secondes à reprendre ses esprits.

— Et maintenant, si on élisait la plus petite ? lança-t-il avec défi.

Les filles sautèrent de joie.

— Oui... oui... la plus petite.

Laurent se renfroga dans le coin le plus sombre, mais ne put échapper à ces harpies.

— Eh bien, je crois que t'as gagné, déclara Nicole.

Elle avait pris son sexe dans sa main.

— Regardez... On dirait un spaghetti !

Il ne savait plus où se mettre. Il voulut se reculotter, fuir. Mais Robert l'attrapa aux épaules, le bloqua sur place, pendant que Nicole brandissait son minuscule pénis. Garçons et filles défilèrent devant lui, se gaussant de sa petitesse.

— Ça mérite une récompense, fit Nicole. On en a rarement vu de si petite, non ?

Elle posa ses lèvres sur sa bouche, força son ouverture et fourra sa langue jusqu'au fond de sa gorge. Dans les mains de la gamine, le sexe de Laurent réagit et raidit. Elle s'en rendit compte et le flatta, par pur amusement. Puis, le laissa en plan.

Depuis ce jour, dans le village, Laurent ne fut plus, pour les copains, que « p'tite quéquette ».

Et ça, on a beau avoir la trentaine, ça ne passe toujours pas. Ça lui collait à la peau et dans sa tête, les idées de vengeance ne s'étaient jamais fait la malle.

Chapitre VI



Les fans étaient venus nombreux au cimetière du Père Lachaise où Sergio Magui serait enterré en vedette, telles que Edith Piaf, Chopin, La Fontaine ou Molière.

Ils étaient maintenus le long du boulevard derrière un cordon de police. Une foule silencieuse, des filles surtout qui ne manqueraient pas de tomber, telles des mouches ivres, dès que le convoi apparaîtrait.

Boris et Aimé étaient déjà à l'intérieur du fameux cimetière. Les mains dans les poches, ils tapaient la semelle, car le petit matin était frais pour un mois d'avril. Certains gardiens du cimetière n'avaient même pas respecté leur précieux jour de congé, chèrement revendiqué. Mais que ne ferait-on pour voir à quoi ressemble l'enterrement d'une vedette du porno.

À l'écart, côté entrée du Père Lachaise, un petit groupe de quelques personnes, parmi lesquelles Boris reconnut Antoine, qui avait découvert le corps et Moun, la plantureuse Marocaine. Plus une autre jeune femme rousse, au visage criblé de taches de rousseur et un couple d'une cinquantaine d'années qui se tenait en retrait. Il reconnut également quelques techniciens du film en cours de tournage et les partenaires des deux sexes du regretté Sergio.

Aimé se pencha vers son collègue et ami.

— Dis, tu l’as déjà visité ? demanda-t-il.

— Visite de cimetière ? Je n’ai pas l’esprit suffisamment nécrophile.

— Arrête ! Tu sais bien que ce lieu est bourré d’œuvres d’art. Il faut voir les tombes du XIX^e. C’est hallucinant ce qu’on pouvait faire. Des statues de femmes en pleurs, grandeur nature, des allégories ailées, des...

— C’est bon ! Je te fais marcher ! Je testais ta culture. Ce n’est pas à un vieux Parisien comme moi que tu vas apprendre que le cimetière du Père-Lachaise se visite comme la Tour Eiffel ou l’Arc de Triomphe.

— Ça va, je suis rassuré. Il n’y a pas que les filles qui t’intéressent.

Il y eut un mouvement dans la foule massée face à l’entrée.

— Je crois que voilà notre client, dit Boris.

— Pas trop tôt ! Je me boirais bien un bon petit café chaud.

— Jeannette ne t’a pas préparé ta thermos ?

— Tu te crois drôle ? marmonna Brichot en haussant les épaules.

Trois voitures noires, imposantes, entraient lentement dans le cimetière. En face, les filles s’étaient mises à hurler leur douleur, comme des pleureuses antiques. Il y eut quelques évanouies que les policiers évacuèrent dans l’ambulance prévue à cet effet.

Les véhicules s’engagèrent dans une des allées. La dizaine de personnes présentes suivirent à pied.

Boris et Aimé emboîtèrent le pas à ce petit monde. Ils traversèrent toute la partie ancienne et passèrent devant les caveaux délirants dont Brichot parlait, pour atteindre des sépultures plus modernes.

Les caméras de télévision, les journalistes, étaient déjà en place devant le trou béant qui attendait son cercueil. Deux couronnes de fleurs étaient posées contre le caveau voisin.

Les voitures stoppèrent. Nora Corto, Guy Tillier et Pascal Démangé descendirent du véhicule qui suivait le corbillard.

Le réalisateur apparut le premier. Dès que Nora pointa le bout de sa chaussure sur le gravier de l’allée, les caméras entrèrent en action, les flashes crépitèrent et les micros se tendirent. Avec un savoir-faire indéniable, elle tomba presque dans les bras de Guy qui dut la soutenir pour qu’elle avance jusqu’à la tombe.

Le producteur était sorti par l’autre portière. Il aperçut tout de suite son ami Corentin et lui fit un discret signe.

Dans l’autre voiture, Amélie la maquilleuse et Kelly l’attachée de presse. Les deux policiers se tenaient à l’écart observant chacun des présents. Les mines affichaient des sentiments divers : tristesse, indifférence, curiosité.

Le cercueil fut sorti du corbillard et descendu dans le trou. C’était un enterrement civil. Pascal s’approcha.

— Sergio, te voici dans ta dernière demeure. Tous tes amis sont réunis pour t'accompagner dans cet ultime voyage. Dans ton métier, tu fus un roi. Tu as donné ses lettres de noblesse à un genre très particulier, que tu as marqué de ton élégance. Mais c'est surtout l'ami sincère et dévoué que nous regretterons. Un ami vers lequel on pouvait tendre la main et qui répondait toujours présent.

Les derniers mots furent teintés d'émotion. Boris se demanda si c'était du cinoche ou si son ami était sincère. Le peu qu'il savait de Sergio Magui ne ressemblait que de loin au portrait que Pascal Démangé venait de brosser.

Son regard fit le tour de l'assistance. Guy Tillier fronçait les sourcils, manifestement contrarié. Par quoi ? Son film qui désormais battait de l'aile ? D'emblée, celui-ci était à éliminer de la liste des suspects. Il avait tout à perdre de la disparition de sa vedette.

Un bras autour des épaules de Nora, il soutenait cette petite chose, effondrée dans son manteau brun. La vedette cachait son visage contre la poitrine de son amant. Là encore, pas de suspect. Nora était sur le tournage à l'heure de la mort de Sergio.

Il fallait chercher du côté des autres comédiens et figurants. Jalousie, vengeance ?

Pascal, son laïus terminé, se remit dans le rang. Il n'y eut pas d'autres discours. Sergio Magui, qui avait fait se pâmer toute une génération de frustrées, qui avait fait crever d'envie une ribambelle de mâles impuissants, partait en toute simplicité.

Kelly approcha, une brassée de roses rouges dans les bras. Immobile au bord du trou, elle regarda le cercueil de chêne quelques secondes, comme un adieu muet, avant d'y jeter une des roses. Puis, elle se décala d'un pas et la ronde commença.

À chacun qui se présentait, elle donnait une rose qui était jetée au fond du trou. Boris et Aimé observaient ce ballet silencieux, photographiaient chacun de ces visages. Moun, la pulpeuse Marocaine, avait apporté un petit bouquet de violettes. Quand son regard se posa sur le cercueil, elle ne put retenir ses sanglots.

— En voilà au moins une de sincère, souffla Brichtot.

— Eh oui ! Une grande perte pour elle. Les portes du monde du cinéma seront sans doute plus difficiles à ouvrir sans l'aide du beau Sergio.

Antoine approcha en titubant. Il reniflait, essuyait ses larmes d'un revers de main. Il garda longtemps la rose dans sa main avant de se décider à la lancer sur le cercueil, en un ultime geste d'amour ou d'adieu.

Nora, toujours soutenue par Guy, fut la dernière. Très grande tragédienne, elle tendit sa main gantée vers le cercueil, eut un hoquet de pleurs, puis baisa la rose avant de la jeter en un large geste. Puis, elle se ratatina, le corps secoué de sanglots et Guy dut l'aider à rejoindre le groupe des amis de Sergio.

Les caméras, les appareils photos, n'avaient rien perdu de cette grandiloquence.

— Chapeau, la nana, apprécia Aimé. Elle a le sens de son métier.

— Et encore, tu n'as jamais vu ses films.

Petit à petit, tout le monde se dirigea vers la sortie, à petits pas, par petits groupes, discutant à voix feutrée.

Les journalistes harcelèrent Nora, mais elle se refusa à tout commentaire.

Boris et Aimé allaient, eux aussi, abandonner cette tombe aux fossoyeurs, quand Corentin posa sa main sur le bras de Brichot.

— Attends, fit-il avec un léger mouvement de tête vers le couple, qui s'était toujours tenu en retrait.

L'homme avait un visage sévère derrière de grosses lunettes à monture d'écaille. La femme, les cheveux cachés sous un foulard à fleurs, se tenait voûtée, accrochée au bras de son mari.

Quand tout le monde fut parti, ils approchèrent de la tombe, se tinrent au-dessus du trou quelques secondes, statufiés. Puis, l'homme envoya un énorme crachat sur le cercueil et ils se détournèrent.

— En voilà un qui aurait pu dire que Sergio n'était pas son ami, remarqua Aimé.

— Je vais le suivre, dit Boris. Toi, fouille un peu du côté des comédiens et figurants. Je veux tout savoir sur chacun d'eux.

Le couple prit un taxi sur le boulevard. Boris s'engouffra dans la voiture de service et la filature dans les rues de Paris commença. L'un derrière l'autre, se faufilant dans la circulation, les deux véhicules descendirent jusqu'à la Bastille et prirent la rue Saint Antoine, qui se prolonge par la rue de Rivoli.

Ils entrèrent dans le quartier du Marais. Le taxi stoppa dans la rue Sainte Croix de la Bretonnerie. Boris fronça les sourcils. La rue de ce malheureux Sergio.

Il se gara sur un passage piétons, se fit agonir par une petite vieille, n'y prit pas garde, ne perdant pas de vue le couple qui descendait du taxi.

— Eh, vous là !

La contractuelle l'interpellait.

— Vous pouvez pas rester là.

Elle avait déjà sorti son carnet de contraventions.

— Oh que si ! répliqua Corentin en lui filant sa carte sous le nez.

Elle y jeta un coup d'œil et se fit tout miel.

— Excusez-moi, commandant.

C'est à peine si Boris l'entendit en rempochant sa carte. Le couple venait de disparaître dans un immeuble. Boris y fonça. Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque portait le numéro 10. L'immeuble même de Sergio Magui. Voilà qui devenait intéressant.

Sur le côté droit une plaque de cuivre indiquait que l'immeuble abritait un cabinet de médecin. Le docteur Horace Alimi. L'entrée était, bien entendu, protégée par un code. Un bouton spécial était indiqué « docteur ». Il appuya et la porte s'ouvrit.

Dans le couloir sombre, il remarqua tout de suite la loge de la gardienne. Justement, elle refermait sa porte. Boris y frappa.

Avant d'ouvrir, elle souleva le rideau de mousseline qui obstruait la porte vitrée. Boris lui fit son plus beau sourire. Elle consentit à ouvrir.

— Le docteur Alimi, s'il vous plaît, c'est à quel étage ?

— Au troisième. Il vient de rentrer. Mais aujourd'hui, il ne consulte qu'à partir de 16 heures.

— Tant pis. Je reviendrai, répondit Boris en prenant congé.

Il ressortit de l'immeuble et, sur le trottoir prit son portable.

— Aimé... Figure-toi que le type du cimetière que j'ai suivi, habite l'immeuble de Sergio Magui. Il est médecin généraliste. Cherche un peu de ce côté. Je suis curieux de savoir qui est ce mec.

— Bureau des recherches, bonjour ! Je te signale que tu m'as déjà chargé de...

— Demande à Tardet de t'aider si tu ne te sens pas au top.

— Dites donc, commandant, vous me prenez pour un tire au flanc ? J'assume, comme d'habitude. Et toi, tu fais quoi pendant ce temps-là ?

— Il y a une jolie brune qui passe sur le trottoir d'en face. Je vais peut-être tenter ma chance de ce côté-là !

— Heureux célibataire, marmonna Aimé en raccrochant.

*

* *

Au 36, le bureau du boss, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini était meublé par le Mobilier National. Et Baba (surnom au patron dans le service) avait choisi le style Empire. Faisait-il du mimétisme avec le grand Napoléon ? Par la taille, sans aucun doute. Sans ses talonnettes, Baba aurait tout du nabot.

Mais les grands hommes, même s'ils ne sont pas des hommes grands, impressionnent toujours. À défaut de centimètres, il leur reste la voix

impérative, l'œil acéré de l'aigle (encore l'Empereur !) le geste net.

Et Badolini faisait partie de cette catégorie. Dans le service des Affaires Recommandées, personne ne se serait avisé de mettre en doute son autorité et ses compétences.

Il écrasa sa brune dans le cendrier en onyx rapporté d'un voyage au Mexique, consulta sa montre et se leva. 11 heures. Ses deux meilleurs limiers étaient toujours ponctuels à ses convocations et ils n'allaient pas tarder à frapper. Dans le minuscule cabinet de toilette attenant à son bureau, Badolini se posa devant le miroir qui surplombait le lavabo et mouillant son index et son majeur il lissa les trois mèches qui traversaient son crâne pour en cacher la calvitie.

On frappa.

— Entrez ! aboya-t-il.

Corentin et Brichot se glissèrent dans la pièce qui empestait le tabac froid. Il faut dire que Baba fumait comme un pompier pour rester dans la formule consacrée.

Aimé plissa le nez, comme à l'accoutumée et Boris se dit qu'il était l'heure de fumer sa blonde du matin.

Entrer dans le bureau du patron, humer l'odeur de la cigarette lui donnait instantanément l'envie d'en allumer une. L'arrêt définitif n'était pas encore à l'ordre du jour. Souvent envisagé, toujours remis, Boris s'en tenait prudemment à une consommation réduite de 8 par jour. Raisonnable, non ?

Badolini, sanglé dans son éternel costume croisé bleu pétrole, s'installa derrière la longue table d'acajou, tandis que ses adjoints prenaient place dans les deux fauteuils capitonnés de velours bordeaux de l'autre côté.

— Alors ? attaqua le patron. Où en sommes-nous dans cette affaire de la star assassinée ?

— Tuée par accident, patron, rectifia Corentin.

L'homme, ou la femme, qui lui a injecté le somnifère ignorait que Sergio Magui était cardiaque.

— Le résultat est le même. Tous les journaux se sont emparés de l'affaire et j'aimerais bien une solution rapide. Avez-vous une piste, au moins ?

Corentin se tourna vers Brichot.

— Peut-être, commença celui-ci. Il se trouve qu'à l'enterrement, nous avons repéré un curieux couple qui se tenait à l'écart. Dès que les gens sont partis, ils se sont approchés de la tombe et l'homme à craché sur le cercueil.

— Un ami du défunt, plaisanta Badolini.

— Bien entendu, j'ai suivi ce couple, continua Corentin. Et là, surprise. Ils habitent dans l'immeuble de Magui et cet homme est médecin.

— Donc, en possession de somnifère en ampoule et probablement au

courant de la défaillance cardiaque de l'acteur.

— Exact, commissaire.

— Sur ma demande, Brichot a mis son nez dans l'histoire de ce médecin.

Corentin se tourna vers son collègue qui reprit la parole.

— Le docteur Horace Alimi a fait ses études à Montpellier. Il s'est marié voici 12 ans, à Paris, où il exerce son métier. Avant de s'installer à son compte, il a travaillé à l'hôpital St Joseph, dans le 15^e. Sa femme ne travaille pas. Ils ont un petit garçon de 10 ans.

— Un couple sans histoire ?

— Sans histoire, confirma Brichot.

— Nous fouinons également du côté du tournage, ne négligeant pas la piste de la jalousie, dit Boris.

Baba se leva.

— Bien. Eh bien, au travail. Et je veux des résultats à la fin de la semaine.

— Un peu court, non ?

— Allons, fit le commissaire en ouvrant les bras. Vous devriez être flattés de la confiance que je vous manifeste.

*

* *

Aimé Brichot détestait aller chez le docteur. Par chance pour lui, il était d'une constitution robuste : jamais malade. Il ne mettait les pieds chez un médecin que pour ses filles, les jumelles. Et encore, il se déchargeait le plus possible de cette corvée sur Jeannette. Le travail était le prétexte tout trouvé contre lequel, elle ne pouvait rien.

Mais là, il était en service commandé. Et il ne pouvait qu'obéir à un ordre de Corentin, qui était tout de même son supérieur !

Voilà pourquoi il poireautait dans la salle d'attente d'Horace Alimi. Deux personnes avant lui.

Une jeune femme et un jeune homme qui n'arrêtaient pas d'éternuer, de renifler, de tousser. Pas étonnant que le toubib ait des clients avec un gus pareil ! À croire qu'il le payait pour propager ses microbes dans toute la salle d'attente, au demeurant pas très grande. Les dit microbes avaient donc toutes les chances d'atteindre les patients, sains de nez et de gorge.

Il était déjà 3 heures ? Combien de temps lui faudrait-il rester dans cette atmosphère craignos ?

Il entendit enfin la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, les pas du médecin dans le couloir. La porte de la salle d'attente fut poussée. Le médecin

jeta un coup d'œil sur les patients. Le pestiféré se leva et en toussant, suivit Alimi.

Et l'attente reprit. Pas longue cette fois. Quand le toubib ouvrit à nouveau la salle, la jeune femme se leva. Ne restait que Brichot. Aucun autre patient ne s'était présenté derrière lui.

Il consulta sa montre. 4 heures ! Pourvu que la jeune femme ne raconte pas sa vie. Et puis, il lui vint une drôle d'idée à Brichot. Sans doute par ennui (les magazines éparpillés sur la table basse n'offrant aucun intérêt !) son imagination entra en action. La jeune femme était mignonne et devant son médecin, forcément, on se déshabille.

Il se souvint de la tête de l'épouse d'Alimi. Pas très bandante. Peut-être que le toubib, comme certains de ses confrères, se prenait du bon temps avec certaines de ses patientes.

La jeune femme était allongée sur la table de consultation, les jambes ouvertes, haut levées. Alimi penché au-dessus de cette intimité, ne pouvant se retenir d'y fourrer sa langue...

La porte d'entrée claqua et réveilla Aimé. Merde ! S'il se prenait à rêver de trucs comme ça. Le métier, sans doute, qui déteignait.

Alimi, tenant la porte, lui fit un sourire qui ressemblait plus à une grimace. Décidément, cet homme n'était pas d'un abord agréable.

— À vous !

Aimé le suivit dans le couloir et pénétra dans le cabinet. Le toubib s'installa derrière sa table et prit une fiche.

— C'est la première fois que vous venez ? Qui vous a envoyé ?

— À vrai dire, personne. Je passe tous les jours devant votre immeuble et je vois votre plaque. Et comme aujourd'hui, je ne vais pas bien, tout naturellement, j'ai pensé à vous.

Alimi croisa les doigts sur le bureau et se pencha légèrement vers Brichot.

— Eh bien, racontez-moi.

— J'ai des crispations d'estomac, des brûlures.

Il inventait, au fur et à mesure. Alimi lui posa une série de questions puis l'invita à passer dans une petite pièce adjacente pour un examen.

Brichot se leva. À ce moment, on frappa discrètement et la porte s'ouvrit. Un garçon d'une dizaine d'années déboula dans la pièce, et se précipita vers Alimi.

— Papa, tu vas être content. J'ai eu 8 en français.

Mais le visage du médecin ne montrait que contrariété au lieu de la joie que le gamin escomptait.

— Je t'ai déjà dit de ne pas venir au cabinet, tonna-t-il d'une voix sévère.

— Mais, je...

Il se leva et regardant Brichot.

— Passez à côté et déshabillez-vous.

Ce qu'Aimé s'empessa de faire. C'était une petite pièce meublée d'une table de consultation, de diverses étagères croulant sous les boîtes et flacons de médicaments et d'une armoire vitrée.

Tout en ôtant sa chemise, Aimé approcha de l'armoire et tenta de lire les étiquettes des produits qu'elle renfermait. Et soudain, il sursauta. « Somnigal ». C'était écrit en lettres rouges sur la petite boîte. Et ce produit était le somnifère qui avait été administré à Sergio Magui.

Chapitre VII



Il n'en revenait pas, Jérôme. C'était le troisième film qu'il tournait avec la belle Nora Corto. Et voilà qu'elle était là, entre ses bras. Ou plutôt collée à son corps, sa jambe relevée contre sa hanche. Il sentait sa chaleur qui mettait son ventre en feu.

Sa main glissa sous la jupe relevée, caressa cette cuisse dorée. Elle frotta son pubis contre son bassin, le torse courbé en arrière, les seins offerts à sa bouche.

Il se pencha et ses lèvres happèrent le mamelon qui pointait sous le décolleté.

Nora eut un léger cri et écrasa sa poitrine contre celle de Jérôme. D'un doigt, il dégagea le sein et se délecta de la peau nue, de cette pointe qui durcissait dans sa bouche et roulait sous sa langue, de cette odeur de musc qui décuplait son désir.

Pourtant, Jérôme n'était pas un apollon. Beau gosse, mais sans plus. Pourquoi l'avait-elle remarqué parmi la dizaine de figurants mâles qui œuvraient sur ce film ? Il se le demandait encore tout en malaxant sans ménagement les deux rondeurs offertes à son désir.

Hier, Nora lui avait tourné autour pendant toute la journée de tournage. Et ce matin, avant de passer au maquillage, dès qu'elle était arrivée, elle était

venue dans le baraquement qui servait de loges aux figurants.

— J'ai deux mots à te dire, avait-elle annoncé en pointant Jérôme d'un index accusateur.

La veille il avait eu le privilège de faire un gros plan avec elle, lors d'une scène d'échangisme. Avait-il contrarié la belle ? Elle l'avait entraîné à une cinquantaine de mètres du baraquement, et dès qu'ils avaient été à l'abri des regards indiscrets, elle s'était collée à lui.

Quel homme, normalement constitué, aurait eu l'audace de repousser la belle ? Sur les tournages, dans les salles où les films étaient projetés, tous les êtres de sexe masculin, et peut-être même certains de sexe féminins, ne rêvaient que de la situation dans laquelle Jérôme se trouvait présentement.

Sa bouche remonta et voulut prendre ses lèvres. Nora détourna la tête.

— Pas de préliminaires, je t'en prie, souffla-t-elle. Allons à l'essentiel.

— Tu as raison. On n'a pas le temps, murmura-t-il.

C'est cela, oui, Gugusse ! Pas de temps pour toi. En réalité une seule chose intéressait la belle vedette dans ce corps à corps : la taille du pieu qui allait l'embrocher.

Dans sa fébrilité à conclure, Jérôme batailla quelques secondes avec la fermeture Éclair de son pantalon. Nora releva davantage sa jambe pour ouvrir au maximum son intimité.

Enfin, le sexe pointa hors de sa cachette, Nora ferma les yeux, ne voulant rien voir, se concentrant sur le ressenti. Il fallait retrouver exactement la même sensation pour dénouer l'énigme.

Jérôme l'agrippa aux hanches. Sa verge n'eut pas à forcer le passage. Nora était largement ouverte. Il s'engouffra.

Nora sentit le membre la pénétrer avec brusquerie. Rien de la douceur, de la patience de son inconnu. Où était ce sentiment d'être pleinement emplie qu'elle avait ressenti lors du tournage... ?

Des deux mains, elle repoussa Jérôme. Pas besoin de poursuivre l'expérience plus loin.

— Ça va... jeta-t-elle en tentant de l'éloigner de son corps.

— Ah non ! souffla Jérôme, la bouche dans son cou, sans cesser son va-et-vient. Tu peux pas me laisser comme ça.

— J'ai eu tort, excuse-moi...

— Je m'en fous !

Le garçon s'acharnait, les deux mains la tenant solidement et lui la pilonnant sans relâche. Nora avait soudain l'impression d'être violée. Elle se débattit.

— Laisse-moi tranquille, connard.

— Non ! C'est trop facile ! Tu m'as allumé, maintenant, je vais jusqu'au

bout, petite garce !

Nora se rebiffa.

— Dis donc, tu sais à qui tu parles ?

— À une petite pute !

Jérôme, fixé sur son plaisir ne l'écouta plus. Il courait après la jouissance suprême et la sentait monter à vitesse rapide.

Nora, dans l'incapacité de se soustraire, le laissa faire. L'explosion ne tarda guère. Jérôme eut un soupir. Nora se retira vivement et le sperme gicla sur sa jupe.

— Salaud ! articula-t-elle, furieuse.

— Excuse, balbutia Jérôme en reprenant son souffle. Fallait pas me chercher.

Elle eut une moue méprisante et se détourna pour rejoindre la maquilleuse qui devait l'attendre.

Ce n'était donc pas ce petit minet. Mais elle trouverait. Il fallait qu'elle le retrouve, même si elle devait se faire tous les figurants du tournage. Ça tournait à l'obsession.

Boris arriva sur le tournage vers 13 heures. Ils étaient toujours dans la grande villa de Saint Nom-La-Bretèche.

Dès qu'il le vit, Pascal le rejoignit.

— Alors, cette enquête ?

Boris fit la moue.

— Pour l'instant, pas grand-chose.

— Tu viens fouiner par ici ?

— Je ne peux pas exclure l'hypothèse d'un comédien voulant remplacer Sergio. Hélas pour lui... le somnifère administré qui ne devait que l'endormir le temps de le remplacer dans la scène avec Nora, a tué la vedette.

Pascal posa une main sur le bras de son ami pour l'entraîner vers une des chambres où se déroulait le tournage de la journée.

— Tu veux assister au tournage ? Alors, viens.

Ils montèrent à l'étage. La largeur du couloir était encombrée par la masse de Daniel.

— Chut ! fit-il en mettant un doigt sur ses lèvres. Ça tourne...

Les deux hommes atteignirent la chambre sur la pointe des pieds. On n'entendait que des bribes de dialogue et les rires hystériques de deux filles.

Boris hésita à la porte de la pièce, mais Pascal lui fit signe d'entrer. La caméra était braquée sur un grand lit défait sur lequel se trémoussaient deux comédiennes, Adèle et Brigitte, et un comédien.

Pascal se pencha à l'oreille de son ami.

— C'est Stan, le remplaçant de Sergio, chuchota-t-il.

Ah ! Intéressant. Boris se concentra sur le jeune homme. Beau, grand, bien bâti. S'il se souvenait de la silhouette de Sergio, cet inconnu avait à peu près la même.

Pour l'instant, il était attaché sur le lit, nu, jambes écartées, un foulard cachant son visage. Les deux filles se démenaient au-dessus de lui.

Boris remarqua que le réalisateur filmait principalement les deux comédiennes, dans le plus simple appareil.

Voilà un film où le budget costumes devait être léger !

Une des deux filles était occupée avec les pieds du comédien. Elle les lui mordillait, léchait les orteils. Puis, assise à califourchon sur les jambes de Stan, elle glissa doucement son fessier jusque sur les pieds de sa « victime ».

La caméra changea d'optique, captant la corolle intime d'Adèle en gros plan. Lentement, pour qu'aucun stade de l'opération n'échappe à l'objectif, elle se positionna au-dessus du gros orteil. La même lenteur guida l'étape suivante. Elle descendit son clitoris à la rencontre de l'orteil. Celui-ci commença un va-et-vient sur le bouton rose qui tira des râles de satisfaction à la belle. Puis, elle s'affaissa, engloutissant ce mini-pieu entre ses grandes lèvres, et se balança d'avant en arrière en se pâmant.

— Coupez ! cria Guy.

Adèle se redressa et se tourna vers Stan. Il releva le foulard qui lui cachait le visage. Il transpirait.

— Ça va ? demanda-t-elle en riant.

— Tu me chatouilles. J'ai du mal à garder mon sérieux.

— Quoi ? Ça ne te fait rien d'autre ? demanda-t-elle d'un air déçu.

Son regard glissa jusque vers le sexe. Pas trop raide, mais pas si mou que ça !

Il se contenta de sourire. L'assistant le détachait. Stan se redressa, frictionna ses poignets. Le sourcil arqué, la bouche dédaigneuse, il appela :

— Amélie... Je suis en nage !

— Voilà, j'arrive, répondit la maquilleuse en approchant avec sa mallette de maquillage.

Elle s'assit sur le bord du lit, s'empara d'un disque de coton.

— Aucune importance, puisqu'on ne te voit pas.

— Réponse stupide, ma fille, déclara Stan avec une arrogance antipathique. Le maquillage aide à être dans son personnage.

Amélie leva les yeux au ciel sans répondre. Ça y est ! Une vedette était née, et qui serait chiante !

L'autre fille, Brigitte, qui s'était occupée du torse du comédien, se redressa, en soufflant.

Guy vint jusqu'à Boris.

— Alors, cette enquête ? demanda-t-il en lui tendant la main.

— Elle avance, répondit Boris prudemment. Je vois que tu as trouvé un remplaçant.

— C'est un des figurants. Tu parles d'un casse-tête pour finir le film. Il va falloir tricher pour filmer Stan de dos, de trois quarts... Ou comme ici, masqué.

— Il faut retravailler le scénario ?

— Oh oui...

Amélie retouchait les maquillages. Les filles buvaient un verre d'eau.

— Ça va ? s'enquit le réalisateur. Allez, on y retourne. Il faut finir cette scène aujourd'hui.

Stan se coucha à nouveau, les jambes écartées. Le membre, pour l'instant, n'avait rien de viril. Adèle reprit sa position sur les jambes du comédien et Brigitte la sienne, plus haut, sur le torse.

— Dis donc, s'inquiéta Guy en lorgnant le sexe qui tardait à être opérationnel. Stan, faut t'activer, peut-être.

Il y eut des rires. Hélas ! Il ne retrouverait jamais un Sergio qui pouvait bander 8 heures d'affilée.

— Je vais l'aider, fit Adèle.

Elle se redressa et glissa vers la verge molle qu'elle prit délicatement entre ses lèvres en arrondissant la bouche pour lui faire un doux écrin.

Boris observa l'équipe. Apparemment, ça avait l'air de les amuser. Sauf un... Corentin le connaissait pour l'avoir vu sur tous les tournages de Pascal. C'était son décorateur attitré, Hervé Bourdet. Celui qui relookait les décors trouvés par l'assistant. Les lèvres serrées, les bras croisés étroitement sur la poitrine, comme pour se retenir de ne pas bondir et de casser la gueule... à qui, d'ailleurs ? Adèle ou Stan ? Le regard noir s'assombrissait encore sous les fines lunettes. Boris se promit de sonder le pourquoi des lèvres pincées du bonhomme.

Encouragée par l'équipe, Adèle redoublait d'efforts. Et ça paya rapidement. Le membre devint viril, prêt à l'emploi.

— On va y aller ! brailla l'assistant. Tout le monde en place ! Silence sur le plateau.

Il brandit le clap, l'ouvrit devant la caméra en lançant :

— « Petite culotte et bas résille » – scène 10 – première.

Il referma le clap en bois d'un geste sec.

— Moteur ! cria Guy.

Stan était à nouveau attaché, jambes écartées le foulard cachant son visage. Cette fois, la caméra s'était rapprochée de Brigitte. C'était elle que l'on filmait, en pleine action. Nue, à moitié allongée sur le garçon, elle lui mordillait les tétons et passait sa langue dans le duvet de la poitrine. Puis, elle se redressa et s'assit à califourchon sur Stan, frottant son pubis contre son torse en se tortillant dans tous les sens.

Elle arrondit le dos, pencha la tête, bouche grande ouverte. D'une main, elle souleva à demi le foulard, juste pour dégager la bouche de son partenaire. Stan tira une langue fine qui s'agitait comme celle d'un serpent. Brigitte la happa, puis la lécha comme une glace.

Enfin, dernière étape, elle glissa son corps jusque vers cette bouche, le sexe largement ouvert à proximité des lèvres de Stan.

Des deux mains, celui-ci écarta les lèvres de cette intimité offerte sans restriction. Ses doigts s'amuserent un moment avec le clitoris enflé de désir avant de se faufiler plus avant dans le jardin secret de Brigitte.

Elle eut un long soupir en cambrant son corps et s'avança jusqu'à ce que la langue de Stan remplace ses doigts. Nouveau spasme de bonheur de la jeune femme.

— Coupez ! cria Guy.

Il se tourna vers son chef opérateur.

— Ça va, tu as tout eu ?

— Impec ! s'extasia ce dernier. Tout en premier plan, net. De quoi faire saliver nos clients.

— Parfait.

— On déménage dans les communs pour la scène suivante, brailla l'assistant.

Les projecteurs furent coupés. Il régnait une chaleur intense dans la pièce que chacun s'empressa de quitter.

Boris emboîta le pas à Stan.

— De simple figurant au premier rôle... Dites donc, c'est une promotion pour vous ? avança-t-il, tout sourire.

— J'aurais préféré l'obtenir dans d'autres circonstances.

Ils dévalèrent l'escalier et atteignirent la terrasse. Stan sortit un paquet de cigarettes de sa poche et le tendit à Boris. Celui-ci, admirable, déclina l'invitation à tirer quelques bouffées.

— C'est vous qui l'avez remplacé le premier jour ? demanda Boris pendant que Stan allumait sa cigarette.

Le jeune homme prit le temps de tirer une bouffée avant de répondre. Comme s'il choisissait ce qu'il allait dire. Boris enregistrerait toujours ce genre d'hésitation. Un petit clignotant rouge qui lui disait : attention, mensonge à

l'horizon.

— Non, hélas ! Je ne tournais pas ce jour-là.

— Et vous étiez où ?

Stan lui jeta un regard soupçonneux.

— Il faut que je vous donne un alibi, c'est ça ? C'est la meilleure !

— Avouez que vous aviez tout intérêt à ce que Sergio soit absent.

Stan haussa les épaules et s'adossa au mur pour fumer. Boris lui faisait face. Important pour lui d'observer le visage de celui qu'il cuisinait.

— Je ne suis pas aussi con. De toute façon, mon heure serait venue. J'étais au cinéma. Et pour éviter la seconde question, j'ai vu... eh bien, tiens ! s'exclama-t-il en riant, justement, un film qui s'appelle « Le grand alibi ». Ça, ça s'invente pas.

— Parfait ! jeta Corentin. Quelle perte... Sergio était quelqu'un de très bien. Très performant.

Stan le foudroya d'un regard courroucé.

— Ça, c'est ce que tout le monde croit, ce que ce fantoche avait réussi à faire croire. Si on m'avait mis en concurrence avec lui, je peux vous dire que le beau Sergio, plus personne n'en parlerait.

— Ce n'est pas le sentiment que j'ai eu en assistant à la scène que vous venez de tourner.

Stan eut une moue contrariée.

— C'est rien. Une panne, comme on en a tous, pas vrai ? Pas évident, vous savez, de bander sur commande devant dix personnes. Essayez pour voir !

— Merci ! je préfère l'intimité.

Ambitieux... arrogant... jaloux... Un bon client pour lui.

— Eh bien, je vous souhaite, une longue et brillante carrière, conclut Boris en le quittant.

— Vous inquiétez pas pour moi, commandant. Ils ne vont pas en revenir.

Corentin sourit en faisant demi-tour. Il traversa la pelouse. Daniel déplaçait sa bedaine, son crâne chauve et ses lunettes à grosses montures dans sa direction.

Il stoppa devant Boris.

— Vous allez tous nous interroger ?

— Sans doute. Le remplaçant de Sergio vient déjà de passer sur le grill.

— Le premier suspect, évidemment. À qui le crime profite.

— Eh oui ! Mais il vient de me dire que ce jour-là, il ne tournait pas.

— Exact. Dommage pour lui, car il aurait eu le rôle plus tôt.

— Il faudra me donner la liste de tous les figurants, ainsi que leurs jours

de tournage.

— Il faut vous dépêcher. Dans deux jours, on ne les a plus. Je vous donne ça dans dix minutes.

Il reprit son chemin, mais s'arrêta après une dizaine de pas.

— Dites, commandant... Il me revient quelque chose.

Boris approcha.

— Le petit Stan, c'est vrai ; il ne tournait pas. Mais il est quand même venu sur le tournage.

Boris fronça les sourcils.

— Ben oui... J'ai vu son scooter, vers 16 heures. Je peux pas me tromper. Il a placardé une pin-up sur le devant.

— Merci, Daniel.

— Eh, commandant... discrétion. J'aurais pas dû vous le dire. Il était là incognito.

Il se rapprocha davantage de Corentin et, en confidence :

— Il a une liaison avec une femme mariée.

— Sur le tournage ?

Daniel hocha son crâne chauve.

— Alors ? s'énerma Corentin. Ne me distillez pas les infos au compte-gouttes.

— C'est Adèle, la femme d'Hervé, le décorateur.

Boris posa sa main sur le bras du régisseur.

— Vous m'avez été d'un grand secours. Si vous en avez d'autres du même acabit, ne vous gênez pas.

Daniel s'esquiva et Boris resta songeur quelques secondes avant de remonter vers la villa. Stan écrasait son mégot sous son talon et s'apprêtait à rentrer dans la maison.

— Stan ! appela Boris.

Le garçon ne tourna vers lui et l'attendit.

— Dites-moi... « le grand alibi », ça parle de quoi ?

— Attendez... parce que j'en vois tellement ! Ça se passe dans une grande maison, au cours d'un week-end... Il y a un meurtre au bord d'une piscine...

— Vous êtes certain de l'avoir vu ce jour-là ?

Stan eut un haut-le-cœur.

— Traitez-moi tout de suite de menteur, fit-il avec aplomb.

— Ben... je me gênerais ! Oui, vous mentez. On a vu votre scooter ici. Juste quand on attendait Sergio pour tourner. Alors, c'était facile pour vous...

— Mais tout le monde me connaît...

Il baissa la voix et s'assura que personne ne pouvait les entendre.

— Je me foutais bien de Sergio ce jour-là. J'ai une liaison avec Adèle, et Hervé est plutôt du genre jaloux violent. Je vous en prie. Il ne faut pas que ça se sache.

— Je vais essayer. Mais à l'avenir, la vérité, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Chapitre VIII



Les deux femmes, assises sur le canapé, sirotaient un Martini en se bourrant de cacahuètes.

— Tu n’as pas peur de grossir ? demanda Amélie qui voyait Nora prendre les graines à pleines mains.

Nora secoua la tête.

— Par chance, je suis dotée d’une bonne nature.

— T’en as de la chance. Moi, le moindre sandwich et c’est tout de suite un kilo de plus. Dramatique !

Nora tout en grignotant allongeait des mots sur un papier. Elle releva la tête, relut ce qu’elle venait d’écrire.

— Voilà... Dis-moi ce que tu en penses.

Elle prit la feuille, la leva à hauteur des yeux et lut.

— Qui es-tu ? Où es-tu ? Nous avons fait connaissance le mardi 4 avril sur un tournage. Je t’attends.

Elle reposa la feuille, consulta Amélie.

— Alors ?

La maquilleuse fit la moue.

— C'est bizarre comme démarche. Tu tiens tant que ça à le retrouver ?

— Tu peux pas savoir. Je ne pense qu'à ça. C'est une véritable obsession.

Elle regarda la maquilleuse.

— Pour poser une question aussi idiote t'as jamais connu l'orgasme, ma pauvre fille...

Voilà qu'elle reprenait ses grands airs de star, avec toutes les réflexions mignonnes qui s'y rattachaient.

— Tu exagères, comme toujours, répliqua Amélie, piquée au vif.

— L'orgasme, le vrai, continuait Nora, complètement dans son trip, celui qui te met en transe, des fourmis dans tout le corps, dont tu ne te relèves pas, celui...

— Ben, ça va, objecta Amélie.

Nora haussa les épaules.

— C'est bien ce que je disais : tu ignores ce que c'est. Sinon, tu comprendrais.

Elle ferma les yeux, comme pour mieux revivre ces instants inoubliables et avala une bonne gorgée de Martini.

— Et tu vas faire paraître cette annonce dans quel canard ? demanda la maquilleuse après quelques secondes de silence, qui leur avaient permis à chacune de mesurer l'importance de l'orgasme dans leur vie.

— J'en sais rien, soupira Nora, en se renversant contre le dossier du canapé. Cette histoire me tue. Et ce petit Stan qui s'y croit ! Il joue les paons satisfaits. C'est d'un ridicule ! Je me demande si je ne préférerais pas Sergio, tout compte fait.

Elle se redressa et d'un geste agacé, elle froissa le papier entre ses doigts et le jeta sur la table basse.

— Ben... qu'est-ce que tu fais ?

— T'as raison. C'est pas une bonne idée.

Amélie eut un sourire.

— Pour une fois que tu me donnes raison.

— Oh ! N'en rajoute pas !

Elle vida le reste de Martini d'un trait et se leva.

— Bon ! Passons à autre chose.

En trois pas, elle fut dans la kitchenette et ouvrit le frigo.

— Tu prends ce que tu veux. Tu fais comme chez toi.

Amélie l'y avait suivie, mais restait à l'entrée car on ne tenait pas à deux dans le minuscule espace.

— C'est sympa de me prêter ton appartement pendant que tu seras au Mexique.

— Ça va me faire du bien, après ce tournage éprouvant. Il était temps que ça s'arrête.

— Moi, j'ai de la chance d'enchaîner. C'est assez rare, remarqua Amélie. Tu sais que j'ai failli refuser ce nouveau film parce qu'il se déroulait en grande partie la nuit. Pour rentrer dans ma banlieue lointaine à 4 heures du matin, difficile !

— Pas idée d'habiter Lognes. C'est à des bornes !

Nora regarda Amélie en souriant.

— Tiens, je m'en veux de ma sollicitude. Ça t'aurait peut-être forcée à trouver enfin un amant qui t'héberge.

— J'en ai un, répondit Amélie avec fatalité. Ne crois pas que je vive comme une nonne.

— Non, je ne crois pas ça. Je sais que tu as comment s'appelle-t-il déjà ?

— Michel.

— Ah oui ! Michel, le coiffeur.

— Il est coiffeur, en effet. Et ne me dis pas que nous faisons la paire, coiffeur et maquillage.

— Je ne te le dis pas, mais je le pense.

Elle se rapprocha d'Amélie, tendit la main vers son pubis sur lequel elle la plaqua, en glissant deux doigts vers son intimité.

— Mais est-ce un vrai mâle ? susurra-t-elle en approchant son visage, un qui saurait te prendre par tous les bouts.

Amélie eut un sourire gêné, mais n'osait se rebiffer.

— Je n'en demande pas temps, se contenta-t-elle de répliquer.

Nora la lâcha et sortit de la cuisine.

— Tu vois, tu ne sais pas vivre.

Elle s'élança dans le petit escalier en colimaçon qui conduisait à la chambre. Amélie l'y suivit.

Sur le lit un sac de voyage à moitié rempli et, à côté, une pile de vêtements. Nora s'empressa de les fourrer dans le sac. Puis, elle passa dans la salle de bains et revint avec deux flacons en main, qu'elle glissa dans la trousse de toilette, tout en bavardant.

— Ces photos au Mexique, sont une bénédiction.

— Elles paraîtront dans quel magazine ? demanda Amélie avec une pointe d'envie.

Ce n'était pas à elle qu'on aurait proposé des photos à demi nue sur une plage sublime.

— Je n'en sais rien et je m'en fous. Moi, tout ce qui m'importe c'est que

c'est royalement payé et ça me fait des vacances.

— Et puis, ça te permettra d'oublier le...

— Ah non ! l'interrompit Nora brutalement. Sûrement pas. Et dès mon retour, je me remets en chasse. Faut que je le trouve, ce type ! Et plus il m'échappe, plus j'ai envie de le retrouver.

Elle consulta sa montre.

— Bon... Faut que j'appelle le taxi. Tu peux le prendre ? fit-elle avec un coup de menton vers le sac.

Déjà, elle était dans l'escalier. Amélie se chargea du sac et s'engagea dans les marches étroites, le sac devant elle, en ahanant.

Nora avait le portable collé à l'oreille.

— Très bien, fit-elle en interrompant la communication. Dans cinq minutes, annonça-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil circulaire.

— J'espère que je n'ai rien oublié.

Elle jeta la bandoulière de son sac sur ses épaules et se dirigea vers la porte d'entrée, sans se soucier de la maquilleuse et du sac.

Son larkin... pensa Amélie avec une pointe d'animosité. Elle lui faisait payer sa générosité.

Nora prit le trousseau de clés pendu à un clou et le tendit à la maquilleuse.

— Voilà ! Tu es chez toi.

— Je ne sais comment te remercier...

Nora eut un geste agacé et commença à descendre.

— N'oublie pas d'arroser mon ficus.

— Evidemment !

Dans l'étroite rue de la Harpe, le taxi était déjà en attente devant la porte cochère. Le chauffeur quitta son volant et vint au-devant des deux jeunes femmes. Amélie lui tendit le lourd sac.

— Bon... ben... bon voyage.

— Et toi, bon tournage.

Elles s'effleurèrent les joues. Nora ouvrit la portière arrière et en s'installant dans le taxi, elle lança :

— Trouve-toi un mec.

La portière claqua. La Mercedes se faufila lentement entre les touristes et les badauds pour gagner la rue de la Huchette et de là, le boulevard Saint Michel.

Amélie prit le même chemin. Mais elle, elle ne s'envolait pas pour le Mexique, mais simplement pour le métro qui la déposerait chez elle, pour y prendre quelques affaires avant de s'installer pour une semaine chez Nora.

Trouve-toi un mec... Comme si c'était aussi facile que pour elle ! J'ai pas la même gueule que toi, eut-elle envie de crier vers le taxi qui disparaissait au coin de la rue.

*

* *

Les doigts boudinés et jaunis par le tabac lissèrent les trois mèches qui tentaient désespérément de couvrir la calvitie de Badolini. C'en était touchant cette constante : cacher son crâne chauve !

Corentin, assis de l'autre côté de la table acajou Empire, eut un sourire à peine masqué. Il se tourna vers Brichtot, assis à ses côtés. Lui passait un index précautionneux sur ses moustaches. Le sourire de Boris s'accrut. À chacun son tic ! Grand Dieu, lequel pouvait-il bien avoir, lui ?

Baba écrasa son mégot dans le cendrier et en croisant les mains devant lui, il leur jeta un regard de « patron ».

— Alors ? Ça y est ! La presse se déchaîne et en haut lieu, on me demande des résultats rapides. On n'aime guère avoir les journalistes sur le dos.

Boris se racla la gorge.

— Nous avons peut-être...

— Peut-être ? le coupa Baba d'un ton sec.

— Tant qu'on n'a pas vérifié les alibis, oui, c'est « peut-être », reconnut Boris, à contrecœur.

Quand le patron était de mauvaise humeur, y avait plus qu'à tirer l'échelle. Quoi qu'on dise, ça vous revenait en pleine gueule.

— La suite !

Ce fut Mémé qui s'y colla. Il expliqua les soupçons sur Stan, les interrogatoires de tous les participants du film.

— Nous avons également le docteur Alimi sous le coude. Ce personnage est très bizarre. Le somnifère administré à Sergio Magui est tout de même dans son armoire.

— Comme dans celles de beaucoup de médecins, je suppose, rétorqua Badolini, pas du tout impressionné.

Il se leva et alluma une autre cigarette.

— Maigre, maigre, tout ça, brailla-t-il. Faut leur donner quelque chose à grignoter et vite, à tous ces pisse-copies.

Les deux flics se levèrent.

— Croyez-nous, on y travaille.

Ils passèrent la porte du bureau, pas très fiers. Mémé s'arrêta et fit face à

sa flèche.

— Je ne t'ai pas trouvé très performant sur ce coup-là.

— Si tu m'avais envoyé la balle, je l'aurais renvoyée. Tu sais bien que notre numéro de duettiste face au patron est très au point.

— Ouais... fit Brichot en hochant la tête. On n'est pas dans le coup, ce matin.

— Moi, faut pas me prendre à rebrousse-poil !

— Je sais. Il faut caresser monsieur dans le bon sens.

Corentin se pencha vers lui alors qu'il reprenait le chemin de leur bureau.

— Et crois-moi, il y en a qui savent y faire !

*

* *

Il faisait nuit quand Amélie émergea de la bouche de métro, essoufflée, traînant son gros sac plus qu'elle ne le portait. Pendant tout le trajet, elle s'était dit : tu as emporté trop de choses. Comme si tu déménageais ta maison.

Oui, mais voilà... la petite phrase de Nora lui trottait par la tête... Et si elle se trouvait un type à la hauteur ? À force de se dire qu'elle était moche, elle faisait fuir tous les prétendants potables. Les autres, ceux qui n'avaient rien de mieux à se mettre sous la dent, venaient vers elle, évidemment. Mais ce n'étaient que des types inintéressants.

Pour une fois, n'étant plus dans l'ombre de la vedette, elle se disait qu'il fallait tenter sa chance. Et emménager dans ses meubles lui donnait des ailes. Elle y voyait comme un signe du destin.

Mine de rien, l'orgasme fabuleux de Nora, dont elle parlait tout le temps, lui suscitait de furieuses envies.

Amélie atteignit la rue de la Harpe en soupirant d'aise. Elle composa le code et d'un coup d'épaule ouvrit la lourde porte cochère. Allez ! Encore deux étages et c'était bon.

C'est avec délices qu'elle enclencha les deux clés dans les serrures et qu'enfin, elle put poser son sac sur la moquette. Tout de suite l'odeur lui sauta aux narines : le parfum de Nora...

Elle enjamba le sac et ouvrit la fenêtre en grand. Pour une semaine, elle était chez elle et ne permettrait pas à la « vedette » de perturber son rêve. C'était sa revanche à elle. Minuscule, mais bien là.

Elle monta son sac dans la chambre et s'assit sur le lit. Pour une fois, elle pouvait contempler tout à loisir le « chez soi » de Nora. Puis, elle se leva, fit le tour de la petite pièce, à pas lents, en caressant la commode, le fauteuil.

Elle arriva ainsi dans la salle de bains. Il y flottait l'odeur des diverses crèmes dont Nora enduisait chaque centimètre de son précieux corps. Amélie prit chaque flacon, chaque pot, les ouvrit, les huma.

Et soudain, elle se pencha au-dessus de la baignoire et fit couler les robinets. Elle se débarrassa de ses vêtements à la hâte et pénétra dans l'eau chaude avec une volupté dont elle ne se serait pas crue capable.

Dans une coupe de verre, des berlingots de sels moussants. Elle en jeta deux dans l'eau et s'allongea en soupirant de bien-être.

L'eau chaude ramollissait sa revanche, ne la faisait plus que plaisir. D'une main indolente, elle coupa l'eau et ferma les yeux. Elle se sentait tout alanguie. Tout naturellement sa main glissa vers sa poitrine, se promena sur ses seins.

Ses doigts en caressèrent les bouts soudain tout gonflés. Elle pinça les mamelons entre le pouce et l'index et eut un gémissement entre plaisir et douleur. Elle pinça plus fort, imagina les mains du beau Sergio sur elle.

Tout en continuant à triturer ses seins, son autre main descendit jusqu'au pubis, farfouilla un moment dans la touffe brune puis, insensiblement, plongea vers le clitoris pour le flatter en douceur.

Le plaisir devenait intense. De deux doigts, elle écarta les lèvres, ce geste faisant bomber le clitoris enflé. Son index se promena langoureusement dessus et son majeur partit à la conquête d'une intimité plus cachée.

Mais le désir devenant insoutenable, l'envie d'aller au bout de la jouissance la poussa à introduire deux doigts qui s'agitèrent avec frénésie, la pilonnant, tout en rêvant d'un sexe énorme, dur comme un bâton, tout comme Nora le lui avait expliqué.

Amélie, la tête renversée sur le rebord de la baignoire se laissait aller sans pudeur aucune à l'excitation qui enfin explosa dans un cri.

Elle ne se donnait pas souvent du plaisir, mais jamais ça n'avait été aussi fort.

Elle resta ainsi quelques minutes, puis se frictionna et sortit de l'eau pour s'enrouler dans le peignoir de bains de Nora.

Aujourd'hui, c'était elle la vedette, elle que tous les hommes désiraient. Dans la chambre, elle ouvrit un tiroir de la commode, fouilla, y trouva une chemise de nuit vaporeuse, l'enfila et après avoir ouvert les draps, elle se glissa dans le lit et éteignit.

*

* *

Son activité, outre qu'elle lui rapportait beaucoup de fric, avait certains

avantages. Des connexions qui permettaient un accès à tous les renseignements nécessaires, que les intéressés soient ses clients ou non.

C'est ainsi qu'il avait eu sans difficulté les coordonnées de Nora Corto, quand il avait jugé nécessaire de les avoir.

Pendant toutes ces années il avait tout fait pour oublier l'humiliation suprême. Et voilà que la mort du champion du sexe remettait la belle Nora en pleine lumière.

Son apparition l'autre soir au J.T. avait ravivé sa rancune et fait naître des idées de vengeance.

Vers 3 heures du matin, alors que les petits restos de la rue de la Harpe et de la rue de la Huchette avaient débarrassé les trottoirs des tables et des chaises de rotin, que les touristes avaient rejoint leurs hôtels, que les attardés du quartier étaient enfin au fond de leur lit, il glissa sa haute silhouette féline dans l'étroite rue.

Un coup d'œil aux alentours. Le désert. Parfait. L'index appuya sur les chiffres du digicode. La serrure cliqueta, la lourde porte s'ouvrit. Il entra dans le hall, fouilla sa poche pour y prendre une lampe.

Derrière lui, la porte s'était doucement refermée. Il s'engagea dans l'escalier en bénissant la coutume moderne et économique qui consistait à éliminer les gardiens dans la plupart des immeubles.

Le tapis amortissait ses pas. Il passa le premier étage, grimpa jusqu'au deuxième et s'immobilisa devant une des deux portes. C'était celle de droite.

Bien qu'il ne soit pas émotif, sa vie en marge de la légalité l'ayant endurci, son cœur subit tout de même une accélération quand il enclencha la clé dans la serrure. Il éteignit la lampe.

Le petit appartement était dans le noir, à peine éclairé par les réverbères de la rue dont la pâle lueur filtrait à travers la fenêtre. Tout juste assez pour contourner les meubles et repérer l'escalier.

Il n'y avait pas à explorer longtemps l'espace pour comprendre que la chambre était en haut. Il posa le pied sur la première marche. Ça va ! Ça ne craquait pas.

Ses yeux s'habituèrent à la pénombre. Il grimpait lentement, en s'arrêtant à chaque marche.

Quand sa tête émergea à l'étage supérieur, il devina le lit à sa droite, la commode en face, un fauteuil à gauche près d'une porte. La salle de bains, sans doute.

Il redoubla de précaution. Du lit venait une respiration régulière qui le rassura. Enfin, il prit pied dans la chambre. Il sortit de sa poche un foulard qu'il tint tendu entre ses deux mains et approcha à pas de loup.

Par bonheur aucun obstacle entre lui et le lit. La conne aurait pu laisser traîner une paire de chaussures, ou un sac...

Quand il sentit le bord du lit contre ses jambes, il prit une profonde inspiration et d'un seul mouvement se jeta sur la forme recroquevillée sous la couette. Le foulard bâillonna Amélie avant qu'elle ait pu comprendre ce qui se passait. Ses bras, ses jambes fouettèrent l'air, mais son agresseur avait une poigne de fer pour l'immobiliser.

— Cesse de gigoter, connasse ! souffla-t-il contre son oreille. Tu ne fais que m'exciter davantage.

Il avait mis un genou sur le lit et la masse de sa silhouette la dominait. Mais Amélie ne voyait rien du visage resté dans l'ombre.

D'un coup de pied, l'homme repoussa l'encombrante couette jusqu'au pied du lit et enjamba la jeune femme. Il bloqua les bras de sa victime sous ses genoux, noua le foulard sur sa nuque et descendit la fermeture de son jean.

— Alors, petite conne, t'as prétendu que je te baisais comme un débutant ? Après ce coup-là, tu pourras plus le dire.

Il eut un petit rire nerveux et, emporté par son désir de vengeance, enchaîna :

— Tu pourras plus rien dire du tout, d'ailleurs.

Amélie sentit une sueur froide lui couler le long du dos. Elle chercha encore à se dégager de la poigne de l'inconnu. Mais en vain.

L'homme lui souleva les reins, et l'empala avec brutalité.

— Alors, je te baise pas bien, connasse, vedette de mes deux ? psalmodiait-il en la fourrant jusqu'à la garde, par des coups rageurs. Et tu sais quoi ? Pour toi, je sais pas, mais pour moi ça va être la jouissance suprême. Tu te rappelles ce film japonais *L'Empire des sens* ? Elle l'étrangle en faisant l'amour. Il paraît que c'est divin. Je vais essayer.

Les mains de l'homme remontèrent jusqu'à son cou ; Amélie secoua la tête en tous sens, essayant d'échapper aux doigts crochus qui se refermaient autour de sa gorge.

Il ahanait au-dessus d'elle en se démenant comme un porc et ses mains serraient à mesure que la jouissance montait.

Quand enfin, celle-ci explosa, il eut un râle de volupté et les mains se crispèrent. Amélie chercha désespérément l'air qui se raréfiait, se raréfiait... se raréfiait...

Chapitre IX



Sylvette était une lève-tôt. Elle aimait humer l'air de Paris au petit matin. « Les boulangers font des bâtards, à la Villette, on tranche le lard... » la chanson de Dutronc était tout à fait pour elle.

Vers 6 heures du matin, le réveil sonna. Elle l'avait programmé une heure plus tôt ce matin, parce qu'elle avait quelque chose d'important à faire avant de se rendre au journal.

En T-shirt ultra court, qui dénudait ses fesses, elle passa dans la cuisine en s'étirant et remplit la bouilloire électrique. Puis, elle alluma le four, y glissa les deux croissants achetés hier pour qu'ils reprennent un peu de croustillant et enfin, jeta une pincée de thé dans la théière.

Un solide petit déjeuner était la première opération du jour. Ensuite, elle se sentait d'attaque. La radio allumée n'annonçait que des catastrophes, comme toujours : un avion qui s'était scratché en mer de Chine, un mini tremblement de terre en Iran... enfin, l'ordinaire !

Elle croqua à belles dents dans les croissants chauds, souffla sur le thé brûlant et, enfin restaurée, s'étira une nouvelle fois avant de se lever pour gagner la salle de bains.

Son appartement était plus grand que celui de Nora, mais avait moins de charme. Chez elle, tout était extrêmement bien rangé, étiqueté. Sans doute une

déformation professionnelle.

Après une rapide douche, elle se glissa dans un jean moulant, enfila un T-shirt. Sa peau claire de rousse ne supportait pas le maquillage. Elle laissait ses taches de rousseur s'épanouir sur son visage. Ça faisait partie de son charme.

Des coups de brosse énergiques domptèrent la crinière rousse qu'elle domestiqua dans une énorme barrette en bois.

Elle ausculta son visage dans le miroir. Pas si mal que ça ! Évidemment, elle n'avait pas la silhouette de rêve de Nora. Mais du moment qu'elle plaisait !

Elle passa du gloss sur ses lèvres, enduisit ses cils de mascara noir qui faisait ressortir le vert de ses yeux. Voilà ! À l'attaque !

Elle sortit de la salle de bains. Dans le salon, l'ordinateur trônait sur un petit secrétaire ancien qui venait de sa grand-mère. Elle ouvrit le tiroir, y prit une clé. Puis, jetant son sac sur son épaule, elle sortit de chez elle.

Elle descendit un étage et s'arrêta devant la porte de Nora. Sans hésiter, elle enclencha la clé. Il avait suffi que Nora lui confie un jour sa clé pour arroser son précieux ficus, pour que Sylvette en fasse faire un double.

Maintenant, l'habitude était prise. Dès que la vedette était en dehors de Paris, Sylvette s'introduisait dans l'appartement afin de glaner des scoops intéressants pour le journal.

C'est ainsi qu'elle avait révélé la bisexualité de Sergio Magui après avoir écouté le répondeur de Nora sur lequel Antoine, le petit ami du moment du roi de la baise cinématographique, se plaignait que Sergio ne fasse rien pour sa carrière future, alors qu'il lui faisait don de son corps tous les jours.

Sylvette alla directement vers le téléphone. Le répondeur clignotait. Elle enclencha l'écoute.

« Nora... C'est Pascal. Je ne sais plus à quelle heure tu pars, mais je te souhaite un bon voyage. Essaie de te reposer. Projection du film à ton retour. Je t'embrasse. »

Rien d'intéressant et le seul message.

Elle ouvrit les tiroirs, fouilla dans les papiers, sans succès. Elle se décida alors à monter dans la chambre.

Elle remarqua tout de suite le lit défait et approcha, pour remettre la couette, par souci d'ordre.

C'est alors qu'elle aperçut une chevelure brune et un visage boursoufflé.

Son cri perçant se répercuta dans tout l'immeuble.

Le commissaire Belmont venait juste de prendre son service au commissariat du cinquième arrondissement quand un de ses lieutenants était venu troubler son premier café de la journée.

Et maintenant, il se trouvait là, son corps pesant ne sachant où se positionner dans cet espace si étroit, avec cette pauvre fille là-haut, le visage congestionné.

Dès qu'il avait su qu'il était dans l'appartement d'une vedette de films porno, il avait compris : les médias allaient s'en donner à cœur joie. D'autant que, là-haut, la victime n'était pas cette Nora Corto. Une méprise de l'assassin dont ils allaient faire leurs choux gras. Dans la presse people, il y en aurait pour des semaines. À parier que Paris-Match ferait sa prochaine couverture avec ce drame.

La malheureuse amie de Nora, qui avait trouvé le corps et les avait appelés, s'était proposée pour avertir un proche de la victime.

Sylvette possédait les numéros de Pascal Démangé et de Guy Tillier. C'est Pascal qu'elle avait appelé. Il habitait le quartier, vers le Luxembourg.

Et maintenant, on l'attendait, coincés dans le petit salon. Le légiste avait fait le constat. La mort remontait à 3 ou 4 heures, pas plus.

— Commissaire... On peut enlever le corps ? demanda un des agents.

Belmont secoua la tête.

— C'est si pressé que ça ?

L'homme se retira sans piper mot. Bientôt un pas pesant retenti dans l'escalier de l'immeuble. Il y eut quelques palabres à la porte avec l'agent de service, puis Pascal Démangé apparut.

Sylvette, prostrée sur le canapé, traumatisée par sa dramatique découverte, se dressa d'un bond.

— C'est affreux... murmura-t-elle.

Le commissaire s'avança et tendit la main au producteur.

— Elle est en haut.

Ils grimpèrent tous deux l'étroit escalier. La pauvre Amélie gisait dans le lit. Le légiste se redressa.

— Étranglée à mains nues, proféra-t-il avant de replier son matériel.

— Vous confirmez qu'il s'agit bien d'Amélie Botteau et non de Nora Corto ?

Pascal avala péniblement sa salive.

— Exact. C'était notre maquilleuse.

Il soupira.

— Personne ne savait qu'elle couchait ici. Pas même moi. C'est Nora qui était visée.

Il sortit son portable de sa poche, composa rapidement un numéro.

— C'est Pascal. Désolé de te réveiller... ah bon... On a un nouveau pépin. Faut que tu viennes chez Nora, rue de la Harpe... Oui... oui, d'accord.

Il rempocha son téléphone et regardant le commissaire :

— N'en prenez pas ombrage. Je viens d'appeler un de mes amis de la Mondaine.

*

* *

Rose et Colette, les jumelles de Brichot traînaient sur leurs tartines. Rose bâillait et Colette avait du mal à ouvrir les yeux. La tête soutenue par son bras, elle paraissait encore dans ses rêves.

— Allez, on se presse, fulmina Aimé, debout derrière elles, le bol de café à la main.

— J'ai pas faim ! grommela Rose.

Là, c'est maman qui entra en jeu.

— Le matin, tu ne peux pas partir au collège sans rien dans le ventre. Allez, force-toi un peu. Dans une heure tu auras le ventre qui gargouillera et tu ne seras plus attentive à ton cours de math.

— Le vendredi matin c'est français, maman.

— Arrête de me contredire !

Enfin, poussées, soutenues par les parents, les deux gamines voulurent bien arriver au bout de leur petit déjeuner. Aimé enfila sa veste. Un coup d'œil à sa montre le fit bondir.

— Bon sang ! Vous avez vu l'heure ! Ça y est, vous êtes en retard.

— T'en fais pas, papa, Darly arrive toujours en retard.

Aimé hocha tête.

— Elles ont réponse à tout.

Les cartables à la main, les vestes enfilées, elles tendirent leurs joues à Jeannette qui distilla la phrase consacrée du matin :

— Travaillez bien, les filles.

Puis, vers son mari :

— Je te rappelle que nous avons les Vitto à dîner. Ne rentre pas à dix heures du soir.

À ce moment, la « Chevauchée des Walkyries » retentit. La sonnerie du portable de Mémé. En poussant les filles dehors, il répondit.

— Oui... salut... Oh ! Merde... Oui, j'arrive. Rue de la Harpe, OK...

Jeannette s'était arrêtée dans ses rangements.

— Je suppose que tu ne seras pas là à 20 heures, persifla-t-elle.

Aimé eut un geste d'impuissance, tout en temporisant :

— Je vais faire de mon mieux. Mais un meurtre sur les bras, c'est lourd.

— Vous êtes deux pour le porter. Boris n'a pas de famille, lui ! clama-t-elle, alors que Mémé passait la porte.

Elle prit les bols, les plaça dans le lave-vaisselle en marmonnant :

— Quel métier, non mais quel métier !

Belmont avait dû attendre l'arrivée de ceux de la Mondaine, pour autoriser enfin à enlever le corps de la malheureuse Amélie.

— Après Sergio, Nora, grogna Pascal, vraiment touché par cet assassinat.

— Pour l'instant, on ne peut pas affirmer que c'est Nora qui était visée, répliqua Corentin.

— Enfin Boris, on est chez Nora. Qui pouvait prévoir qu'Amélie coucherait là ?

— Ceux à qui elle l'a dit. Et ça tu n'en sais rien. Ses parents, sa sœur, si elle en une, son petit ami, que sais-je encore. Et la tuer ici, c'était finaud. L'assassin a présumé que nous réagirions comme tu le fais.

— Oui... Tu as peut-être raison. Après tout, c'est ton métier.

Brichot descendit de la chambre.

— Ils ont relevé les empreintes. Nous aurons les résultats ce soir ou au plus tard demain matin.

— Nora rentre quand ? demanda Boris.

— Dans trois jours.

— Personne, tu m'entends, personne ne doit lui révéler ce qui s'est passé. Tu fais la leçon à Guy. Pas question qu'elle l'apprenne par téléphone.

— D'accord. C'est toi qui vois...

Devant la porte des arrivées, à Roissy, il y avait foule. Plusieurs avions arrivaient en même temps et il fallait tenter de déchiffrer les étiquettes sur les bagages pour savoir lequel déversait sa cargaison de passagers.

Boris se tenait à l'écart. Un bon quart d'heure passa avant que la silhouette élégante et élancée de Nora apparaisse. Sa longue chevelure blonde flottant sur ses épaules nues, elle était très bandante.

Le regard de la belle plana sur la foule massée face aux portes. Boris s'avança. Quand elle le vit, elle fronça les sourcils.

Le chariot porte-bagages se faufila entre les groupes.

— Boris ! C'est bien de Guy, ça ! Même pas capable de venir me chercher. Je parie qu'il fait la gueule parce que je suis partie au Mexique, sans son autorisation.

Elle tendit ses joues.

— Tu permets, fit Boris en s'emparant du chariot.

Il le poussa jusque vers les ascenseurs sans dire un mot. Une fois dans la cage, Nora laissa échapper sa colère et sa déception, en chuchotant à cause des autres passagers bloqués, comme eux dans l'appareil Otis.

— Il va m'entendre, Guy. Je crois même que je vais le larguer.

— Quand je t'aurai expliqué, tu comprendras.

— Je comprendrai quoi ?

Le deuxième sous-sol atteint, ils quittèrent l'ascenseur et filèrent vers la voiture, garée dans une des allées de l'immense parking.

Boris remplit le coffre des bagages de la belle qui s'installa dans le véhicule. Puis, il se glissa derrière le volant.

Quelques secondes passèrent, sans qu'il songe à mettre le contact.

— Il est arrivé quelque chose de terrible annonça-t-il, enfin.

Nora tourna vers lui un visage étonné.

— Amélie...

— Elle couchait chez moi. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a été assassinée, il y a trois jours.

La bouche de Nora s'arrondit sans qu'il en sortît aucun son.

— Chez toi, continua Boris. Pendant son sommeil.

— Dans mon lit ?

Nora se laissa aller contre le dossier du siège, en murmurant :

— Oh ! Mon Dieu...

Boris la laissa digérer la nouvelle.

— Après Sergio, Amélie... Mais que se passe-t-il ?

— Je ne pense pas que les deux affaires soient liées. Les empreintes relevées chez toi ne sont pas les mêmes que chez Sergio.

— Mais pourquoi Amélie, la pauvre ?

Boris la regarda et lâcha :

— C'est toi qui étais visée. Ça ne fait aucun doute.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— À toi de nous le dire.

— Comment vous pouvez en être aussi certain ?

— Nous avons mené notre petite enquête auprès des proches d'Amélie. Elle n'avait dit à personne que tu lui prêtas ton appartement. Donc, en toute logique, quand l'assassin s'est glissé chez toi, c'est toi qu'il pensait trouver.

— Glissé chez moi, répéta-t-elle. Il... il avait les clés ?

— Apparemment. Il n'y a pas eu effraction. Il faut que tu cherches à qui tu as pu les donner ou les prêter.

— Mais à personne, cria Nora.

Boris mit le contact et la Peugeot de service quitta lentement son parking pour faire le tour et s'engager dans la rampe qui montait en surface.

— Réfléchis. Ça peut remonter à très longtemps.

— Mais non ! Même Guy ne les a pas. Je tiens trop à ma liberté.

Boris glissa sa carte bleue dans la borne de paiement et ils gagnèrent l'autoroute pour rentrer sur Paris. Le portable sonna. Il avait mis le kit « mains libres ». Il put donc répondre.

— Oui... Ah ! Aimé, tu as du nouveau ?

Dans son bureau du 36, Brichot lisait la feuille qu'il venait de recevoir.

— Donc, avant-hier nous savions que les empreintes relevées chez Nora n'étaient pas les mêmes que celles relevées chez Sergio.

— Tu vas pas me faire l'historique ?

— C'est juste pour introduire la suite. J'ai donc transmis hier au fichier les empreintes relevées chez Nora. Et figure-toi que ce n'est pas un inconnu pour nous. Mais il a fallu remonter loin et faire appel à toute la patience et l'opiniâtreté des gars du fichier. On pourra les remercier.

— Alors ?

— Malik Germain. 30 ans aujourd'hui. Arrêté voici 15 ans pour trafic de drogue. Depuis, rien. Disparu de nos archives.

— Pour réapparaître par la grande porte. Un meurtre... Il a fait des progrès, notre gars. Merci, Mémé. Je vois ce que je peux faire.

Corentin resta silencieux quelques minutes. L'enquête prenait un tour intéressant. Car il n'y avait guère de raison que le même Germain n'ait pas continué dans la branche petit dealer. Il en connaissait peu qui se refaisaient une santé.

Nora, terrassée par les nouvelles, n'avait pas très envie de faire la conversation.

— Tu marches à quoi, toi ? lâcha enfin Boris.

— Pardon ? s'étonna-t-elle en tournant la tête vers lui.

— Ben oui... Ecstasy... crac... de la blanche ?

— Non, mais ça va pas !

— Tu peux me le dire. Je ne suis pas des stup's. Mais ce sera une piste intéressante pour nous. Et ça te laissera en vie plus longtemps.

Le visage de Nora s'était déformé de colère. Elle s'assit de guingois pour faire carrément face à Boris.

— Je ne prends pas de ces cochonneries, compris ? J'ai vu les ravages que ça pouvait faire. Et je tiens pas à finir dans le caniveau. Je dis pas que j'ai pas fumé quelques joints. Et encore... Pas trop, ça me rend malade.

— Et Amélie ?

Nora eut un rire fêlé.

— Amélie ? Avec son côté bonne sœur ? Sûrement pas. Ou alors, elle cachait bien son jeu.

Elle secoua la tête.

— Non, impossible. Je la connaissais trop bien.

— Ton shit, qui te le fournissait ?

Elle haussa les épaules.

— Fantasmez pas, commandant ! Personne. C'était dans des soirées. Les copains en avaient, ils partageaient, c'est tout.

— Ne mens pas, Nora. Il y va de ta vie. Parce que le gars, il recommencera quand il comprendra qu'il t'a ratée.

— J'ai compris.

Elle se réinstalla face à la route.

— C'est l'exacte vérité.

À nouveau le silence s'installa. Mais dans les têtes de ces deux-là, ça bouillonnait.

— Bon Dieu, bredouilla Nora, et vous allez faire quoi ? Attendre que le type rapplique à nouveau ?

— Ne t'en fais pas. On va faire notre travail et je vais te mettre sous la protection d'un ange gardien.

Si elle disait vrai, et Boris était enclin à la croire, pourquoi ce Malik Germain faisait-il irruption dans la vie de ces deux femmes ? Et sa première hypothèse que l'assassin n'en voulait qu'à Nora, était-elle exacte ?

Chapitre X



Jeannette regarda son flic de mari.

— Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

Elle lorgnait d'un œil soupçonneux le blouson noir, le jean, et le pull.

— Ça ne me dit rien de bon. Où allez-vous traîner aujourd'hui ?

Aimé fit la grimace. Il lui en coûtait, mais mieux valait faire couleur locale dans la cité qu'ils visiteraient ce matin.

— Rabert et Tardet sont sur une affaire ; Géraldine ne rentre de vacances que dans deux jours. Il faut bien qu'on s'y colle.

Jeannette sourit.

— De toute façon, même habillé comme ça, tu ne trompes pas ton monde : t'as tout du flic.

Il eut un sourire crispé et l'embrassa.

— Bonne journée. Fais tout de même attention à toi, recommanda Jeannette, loin d'être aussi confiante qu'elle le paraissait.

*

**

Stains, c'était pas la joie. Une avenue à quatre voies, séparées par des plantations style « ville fleurie ». Un Carrefour géant, affublé d'un parking aux dimensions colossales, et, en face, des rangées d'immeubles dits sociaux, dans lesquels s'entassaient les laissés-pour-compte de notre société affamée de biens de consommation.

De grandes barres construites dans les années 60, qui n'avaient jamais été restaurées. Ça puait la misère, la révolte, l'abandon.

Pour tenter de mettre la main sur Malik Germain, Corentin et Brichot n'avaient rien de mieux que de reprendre son dossier et de remonter aux sources. À l'époque de ses 15 ans, quand il avait été arrêté, il habitait là, avec ses parents.

Avec un peu de bol, ceux-ci y étaient toujours, et avec une grande marmite de chance, ils y croiseraient le dénommé Malik. Mais fallait pas trop rêver.

Au commissariat du quartier où ils avaient fait une halte et signalé leur présence, Malik Germain était totalement inconnu. Ils avaient décliné l'escorte que le commissaire leur proposait.

— Autant jouer l'anonymat, avait décrété Boris.

Ce qui avait tiré un sourire au patron.

La Peugeot de service s'arrêta devant la boulangerie. Un groupe de filles y jacassaient bruyamment. Africaines, Maghrébines voilées, métis, pas beaucoup de blancs pur jus ici.

Dès que leurs regards se posèrent sur les deux hommes qui s'extirpaient de la voiture, le niveau de la conversation baissa et doucement, elles abandonnèrent la vitrine contre laquelle elles s'adossaient pour s'éparpiller sans en avoir l'air.

— Et voilà ! Effet de surprise, nul, marmonna Brichot en remontant ses lunettes sur son nez. On n'a pas mis un pied dehors, qu'on est repéré.

— Pourtant, tu t'étais appliqué, plaisanta Corentin en lorgnant le blouson et le jean.

Brichot s'habillait rarement ainsi.

Les barres d'immeubles ceinturaient un parking. Les poubelles pleines, déversaient sur le pavé des papiers gras, des gobelets de chez Mac Do, des canettes de bière. Une ou deux carcasses de voiture achevaient de pourrir sans que ça ne gêne personne.

Devant eux, les filles avançaient et l'une après l'autre, disparaissaient dans les entrées.

— Elles vont répandre la bonne nouvelle dans toute la cité et les portes vont se fermer.

— Arrête ! Tu vas me plomber le moral.

Mais Aimé, décidément pas dans un bon jour, continuait.

— Avec notre pot, les parents n’habitent plus là. Envolés !

— Ces gens-là déménagent rarement.

— Certes ! Mais leur rêve le plus cher est de retourner au pays, à la retraite. Et ils doivent avoir l’âge.

— Tu veux que je te dise ? J’adore travailler avec toi. Tout dans la joie !

— C’est là, fit Aimé en s’arrêtant devant une entrée cradingue.

Ils entrèrent dans un hall sombre. Les boîtes aux lettres alignées sur le mur de droite, étaient pour la plupart ouvertes.

— Bonjour la confidentialité !

— Tu vas rouspéter longtemps ?

— Tant que nous serons ici.

Le mur face aux boîtes s’ornait de graffitis colorés.

— Ils ne manquent pas d’imagination, en tous cas, remarqua Boris en s’engageant dans l’escalier.

Ils montèrent jusqu’au deuxième. Deux appartements par palier. Sur une des portes, écrit en gros « Germain ». Boris sonna. Mais aucune sonnerie ne leur parvint de l’appartement.

— Elle est cassée, évidemment, souffla Brichot. Corentin frappa donc. Après quelques minutes, ils entendirent un pas traînant et la porte s’entrouvrit. C’était une femme sans âge, épaisse dans sa robe à fleurs qui accentuait les boursofflures de graisse. Sur le front un tatouage. Les cheveux, passés au henné, étaient à demi cachés sous un foulard gris, noué sur la nuque.

— Madame Germain ?

Boris lui présenta sa carte. Elle eut un léger mouvement de recul.

— Qu’est-ce qu’il y a ? chuchota-t-elle.

— Si vous nous laissiez entrer ? fit Boris avec un regard vers la porte de l’autre appartement.

La femme comprit et ouvrit largement pour les laisser passer.

Ça sentait l’harissa et le couscous. Le couloir était étroit. Brichot continua vers la pièce principale. Une magnifique télé, écran plat, géant, y trônait. Elle diffusait une série américaine. Sur le buffet, des photos.

Quand ils furent tous trois dans la pièce, Boris fit face à madame Germain.

— Nous voudrions voir Malik.

Le regard de la femme se voila et elle répondit précipitamment :

— Mais, il habite plus ici depuis longtemps. D’ailleurs, je ne le vois plus.

— Et son père ?

— Il est mort, monsieur, depuis trois ans.

Brichot prit une des photos sur le buffet la présenta à la femme.

— C'est lui ?

Elle ne répondit pas directement à la question et se retrancha derrière un :

— Je vous dis que je ne le vois plus.

— Vous ne le voyez plus, mais il vous envoie des photos. Vu l'âge de Malik, elle a l'air récente.

Il en prit une autre. Toute la famille y posait, un large sourire aux lèvres. Il l'approcha de son regard de myope pour mieux la décrypter.

— Vous ne le voyez plus ? Pourtant, on dirait que c'est vous, là ? fit-il en tendant le cliché à madame Germain. Je me trompe ?

Brichot extirpa de sa poche la photo fournie par le fichier et compara les deux clichés, puis les tendit à Corentin. Celui-ci hocha la tête.

— Oui, ça y ressemble. Vous vivez de quoi, madame ?

— De la retraite de mon mari.

— Il devait avoir une très bonne retraite. Ça coûte cher cet équipement, jugea-t-il en approchant du poste de télévision.

Dessous, il y avait un décodeur Canal +, un lecteur DVD et un magnétoscope.

— J'ai pris un crédit.

Elle était de plus en plus mal à l'aise.

Aimé était sorti de la pièce et avait fait un petit tour dans les chambres. Il revint.

— C'est vous qui vous initiez à l'informatique ? Il est superbe, l'ordinateur.

Là, elle paniqua.

— C'est mon autre fils. C'est pour l'école.

Boris sentait qu'il n'y avait rien à en tirer. Il décida d'en finir.

— Vous permettez ? fit-il en sortant la photo de son cadre pour la fourrer dans sa poche.

Il reprit le couloir en disant :

— Vous savez que c'est grave un faux témoignage dans une affaire de meurtre ?

La femme sursauta.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Sans lui répondre, Boris enchaîna :

— En tout cas, bravo ! Vous gérez très bien vos revenus. Pouvoir vous payer tous ces équipements dernier modèle...

— Il a pas pu faire ça, mon Malik, hurla madame Germain.

La porte se referma doucement sur eux.

— Je parie qu'elle est déjà au téléphone, dit Boris en dégringolant les escaliers.

— Tu as été dur avec cette pauvre femme. Dans un sens, c'est une victime.

— Je sais... marmonna Corentin.

— Une chose est sûre : notre homme continue son trafic dans lequel il a l'air de prospérer.

Dehors, la cité s'était vidée des jeunes qui normalement squattaient le pavé.

Ils retrouvèrent la Peugeot intacte. Une chance ! Les portières claquèrent.

— Notre visite va lui mettre la puce à l'oreille. On n'aurait peut-être pas dû, fit Brichot en attachant sa ceinture.

— Au contraire. Il sait qu'on est sur sa piste, qu'on l'a identifié comme le meurtrier de la rue de la Harpe. Je compte qu'il panique, qu'il sorte du bois. J'ai même une autre idée, pour le pousser à faire une connerie.

*

* *

Le lit grinçait, avertissant tout l'immeuble qu'au dernier étage on se donnait du bon temps.

Guy Tillier, avait du mal à contrôler son éjaculation. Sous son poids, Nora subissait, plus qu'elle ne jouissait. Le grand corps musclé se démenait, à la recherche d'un plaisir rapide et fulgurant.

Dans le cerveau de Guy, une image ne voulait pas s'effacer : celle de Nora se tordant de plaisir sous les coups de boutoir de cet inconnu, incapable de retenir, de camoufler sa jouissance. Lui aussi voulait la faire hurler, se tordre de plaisir insoupçonné sous son corps.

Il soufflait fort, retenant l'explosion. Il fallait que Nora se dépêche d'atteindre le point culminant. Il ne voulait pas la décevoir. Son honneur était en jeu.

Hélas, dans sa tête, l'image de Nora se pâmant sous le masque, était un puissant excitant et il paniquait en se disant qu'il ne tiendrait pas la distance dans cette course de fond.

Il se retira un court instant et força Nora à se tourner sur le côté. Plaqué contre son dos, sa main empoigna son membre et le remit dans la gaine douce et humide. Dans cette position, le plaisir était autre. Nora se laissait faire, rêvant à une autre verge, plus grosse, plus pleine, plus dure.

Guy enduisit deux doigts de salive et les glissa dans la fente du fessier, tâtonnant pour trouver l'orifice où ils se perdraient. Nora tendit son postérieur à la caresse. Elle aimait ça. Se faire mettre par les deux bouts. Un plaisir décuplé.

Guy y allait avec précaution, ne voulant pas lui faire mal. Puis, il imprima le même mouvement à sa main et à son sexe.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour entendre la respiration plus saccadée de sa partenaire. Elle-même accéléra le mouvement. Les deux corps se heurtaient en un furieux combat voluptueux. Les respirations se faisaient de plus en plus oppressantes jusqu'au cri final.

Nora hurla la première. Guy cessa de retenir la jouissance et cria à son tour.

Ils restèrent longtemps, collés l'un à l'autre, le souffle court, les sueurs se mêlant.

— C'était bien ? murmura enfin Guy à son oreille.

— Parfait...

Avait-il été suffisamment à la hauteur pour qu'elle l'oublie, l'autre, l'inconnu ?

Il ne se posa pas longtemps la question. Il ne fallait pas lui laisser de répit. Il fallait la saouler de plaisir, qu'elle crie grâce. Oui, c'est cela qu'il voulait pour effacer à jamais l'image de ce type.

Il décolla de Nora, laquelle se mit sur le dos. Guy glissa le long de ses jambes et fourra sa tête entre les cuisses ambrées. Sa langue remonta lentement jusqu'à l'aine, lécha la peau humide, salée, se perdit dans les méandres de l'intimité qui fleurait bon le foutre.

Ses deux mains écartant les jambes au maximum, il mordilla les lèvres, grandes et petites, pinça le clitoris gonflé entre ses lèvres avant de l'aspirer, de le sucer comme s'il voulait l'avaler ou l'étirer.

En même temps ses doigts s'enfonçaient dans la grotte, à la recherche de ce trésor qu'était la jouissance. Nora s'astreignait à ne pas bouger, pour se concentrer sur ce que son amant lui faisait délicieusement subir. Mais ses gémissements de plus en plus répétés disaient combien elle appréciait.

Et bientôt, elle poussa un long soupir en balbutiant :

— Ce que c'était bon...

— Tu vois... se contenta de dire Guy, n'osant formuler plus avant sa pensée.

*

* *

Ils étaient attablés tous les quatre dans un restaurant de la place Ste Catherine, dans le Marais.

C'est Boris qui avait initié cette rencontre, qui n'avait rien de protocolaire. Et pourtant, il ne pouvait être question que de l'affaire.

Guy avait dû reprendre le tournage pour la semaine. Il avait besoin de quelques scènes de raccord. La disparition de Sergio au milieu du film compliquait le montage. Et surtout, il fallait retourner la fameuse scène avec la robe de satin rouge. Ce qui ne le faisait pas sourire.

Les seuls moments où Boris pouvait rencontrer Nora, Guy et Pascal calmement étaient donc le soir.

Ils avaient commandé, l'apéritif était servi, Boris présenta à Nora la photo prise à Stains.

— Malik Germain ne vous dit rien. Mais cette gueule-là, vous reviendra peut-être.

Nora prit la photo, l'examina longuement et la rendit à Boris en secouant la tête.

— Désolée. Jamais vu ce type.

— Il n'est plus aussi jeune. Bien. On va remonter plus loin.

Il lui présenta le cliché fourni par le fichier.

— Sur ces clichés, il a 15 ou 16 ans. C'est un type d'une trentaine d'années aujourd'hui.

— Non, franchement, je ne vois pas.

— Et toi, Pascal, tu ne l'as pas vu sur un tournage ?

— Depuis le temps que je produis comment veux-tu que je me rappelle tous les figurants. Même les premiers rôles je ne me souviens pas toujours.

— Surtout s'il n'a plus cette tête, renchérit Nora.

Guy prit les clichés, les examina longuement.

— Ça me dit quelque chose à moi. Ce regard, noir, impératif, comme s'il voulait tout bouffer.

Il les tendit à Boris et levant les yeux sur Pascal :

— On ne lui aurait pas fait faire des essais ?

Le producteur fit la moue.

— Peut-être.

Boris rempocha ses photos et réfléchit. Il regarda Pascal.

— Il faut le débusquer. Et pour cela tu vas avertir les journaux. Quand il apprendra qu'il n'a pas tué Nora, si c'est elle qui était visée, il va commettre une faute.

Dès le lendemain, la presse, la radio, la télévision, tous ne parlaient que de l'affaire. Pascal avait mis le paquet. Et après la tragique disparition de Sergio Magui, les journalistes s'excitaient. Deux, coup sur coup... C'était trop beau !

FIP en fit la nouvelle d'ouverture de chacun de ses flash info, toutes les heures. C'est ainsi qu'il l'apprit et bondit. Quoi ? Erreur sur la personne ? Et merde de merde, jura-t-il en jetant contre le mur le verre qu'il tenait en main.

Il tourna le bouton de la radio, chercha les autres stations. Toutes s'y collaient. C'était le scoop de la journée. Cette salope allait encore avoir la vedette !

C'était son jour de repos. Il tournait en rond dans son minable deux pièces d'HLM, face au grand Carrefour à Stains.

Il ne se remettait pas de la mort de Sergio. Il n'était pas un assassin. Et ce n'était vraiment pas ce qu'il avait voulu. Il avait fallu que ce con soit cardiaque !

Pour faire savoir à Nora que c'était lui qui lui avait donné cette jouissance inouïe, ça devenait plus difficile.

La radio marchait en sourdine. Il était branché sur RTL. Ils parlaient de la mort de la petite maquilleuse. Oui, il se rappelait, une brunette, un peu boulotte, sans intérêt. Le genre de fille qui passe et qu'on remarque encore moins qu'un chat. Pas de veine !

Soudain, son oreille se fit plus attentive. La présentatrice annonçait que Nora Corto serait sur leur antenne dans l'émission de minuit, pour répondre à leurs questions.

Rachel Wiserman ne s'était pas trop foulée pour trouver un thème d'émission. Elle avait tout simplement pompé sur celle, mythique de Macha Béranger. Mais, pour l'instant, hélas, elle était loin d'atteindre les records d'audience de son modèle. Manquait sans doute le célèbre chapeau. Il faudrait qu'elle trouve un truc dans ce genre.

Ce soir, Rachel était aux anges. C'était la première fois que le standard était saturé, malgré l'heure tardive. Il faut dire que l'invitée avait de quoi remuer tous les fantasmes, les érotiques comme les morbides.

La belle, la sculpturale Nora Corto, casque sur les oreilles, était assise devant le micro en face d'elle, de l'autre côté de la table circulaire.

C'est Boris qui avait eu cette idée de génie. Avec un peu de chance, Malik dealait avec la radio dans les oreilles.

Il était minuit. L'émission avait débuté voici un quart d'heure et les appels se bousculaient. Au standard, ils devaient trier.

— Nous avons Catherine en ligne, annonça Rachel de sa voix douce et feutrée, comme en confidence. Bonsoir, Catherine.

— Bonsoir, Rachel. C'est la première fois que j'appelle.

— Et qu'est-ce qui vous a décidé à bavarder quelques minutes avec nous ?

— C'est Nora.

— Eh bien, posez-lui votre question.

Celle-ci avait déjà été filtrée et ne risquait pas d'être graveleuse, injurieuse ou autre.

— Nora... je voudrais savoir comment on devient vedette de films pornos.

Nora sourit.

— C'est une question que l'on me pose souvent. À vrai dire, je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que l'on ne décide pas de devenir comédienne dans ce genre de films. Ce sont les circonstances, les rencontres...

— Mais vous n'aimeriez pas tourner dans de vrais films ?

Nora éclata de rire.

— Mais ce sont de vrais films, Catherine. Simplement, la loi veut qu'ils passent dans un circuit spécial.

En face, Rachel lui faisait signe d'abrégé.

— Ai-je répondu à votre question ? demanda-t-elle aimablement.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, puis :

— Mais qu'en pense votre famille ?

— Mes parents sont contents que je gagne bien ma vie et que je fasse un travail qui me plaît.

Rachel reprit la parole.

— Merci Catherine.

Elle fit signe au technicien en cabine de couper.

— Tout de suite, un autre auditeur... Bonsoir. Comment vous appelez-vous ?

— Hervé... répondit une voix timide, à la limite de l'audible.

— Nora vous écoute.

Un signe à la comédienne, en face. Nora ajusta son sourire, comme si l'auditeur pouvait la voir.

— Bonsoir Hervé. Vous allez bien ?

— Oui, merci... Qu'est-ce que ça fait de savoir qu'on voulait vous tuer ?

Dans la cabine, Boris sursauta. Enfin, la question qu'il attendait. Il se pencha vers son micro, relié aux écouteurs de Rachel.

— Faites-le parler le plus longtemps possible. On cherche d'où vient l'appel.

— On peut lui demander, chuchota la présentatrice.

— OK, faites-le.

Elle griffonna quelques mots sur un papier qu'elle glissa sur la table en direction de Nora.

Celle-ci, tout en répondant à la question, lut le papier. Elle eut un signe d'acquiescement.

— Ça fait peur, bien sûr, continuait-elle. Dites-moi, Hervé, vous appelez d'où ?

— De Bordeaux, pourquoi ?

— Il me semblait en effet que vous étiez loin.

En régie Boris secoua la tête. Peu de chances que ce soit leur client.

— Vous pouvez le lâcher, souffla-t-il dans le micro.

Rachel fit un signe à Nora.

— Voilà Hervé. Je vous souhaite, une bonne fin de soirée.

Le suivant était encore un homme.

— Bonsoir. Quel est votre prénom ? attaqua Rachel.

Il y eut une seconde de silence qui mit Boris en éveil.

— Claude, lâcha enfin l'auditeur. Mais ça n'a pas d'importance.

— En effet. C'est simplement pour avoir une relation plus amicale. Posez votre question à Nora.

Le correspondant souffla très fort dans son téléphone, comme s'il était oppressé. En régie, Boris fit signe de demander d'où il appelait.

— Je vous écoute, invita Nora.

— Je voulais savoir quelles sont les conditions requises pour un homme, pour tourner dans les films que vous faites.

Boris bondit de son siège. C'était lui, il en était sûr !

Nora, un peu surprise par la teneur de la question, répondit en hésitant.

— Être beau garçon, bien entendu. Et être comédien.

— Enfin, l'homme joue plus avec son sexe qu'avec ses talents de comédien, enchaîna le dénommé Claude.

Nora tarda à répondre, pour finalement se rabattre sur un minable :

— Non, pas du tout.

— Ce que je veux dire, insista Claude, c'est que vous ne prendriez certainement pas un homme avec une petite quéquette.

Boris, de l'autre côté de la vitre, l'œil rivé sur Nora, la vit frémir. Il capta son regard affolé.

— Alors, articula-t-il impatiemment dans l'écouteur de Rachel, sans lâcher Nora du regard. L'appel vient d'où ?

— Une seconde, je vais lui demander, souffla-t-elle.

Nora était plus que troublée.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle, péniblement.

— Parce que ça me paraît évident.

Et soudain, ce fut elle qui se décida.

— Vous appelez d'où ?

Une seconde ou deux de silence, puis Claude marmonna :

— D'un petit village. Saint Yver, dans l'Yonne.

Et il raccrocha.

En régie, on s'affola.

— Il a coupé, fit le technicien, à l'adresse de Corentin.

— Aucune importance.

Il se leva. Dans le studio Nora avait ôté ses écouteurs et faisait signe à Rachel que c'était terminé. Celle-ci se précipita sur son micro.

— Quelques instants de musique, pour vous permettre de peaufiner vos questions et nous nous retrouvons.

Elle coupa le micro et se leva.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien... rien... laissez-moi, balbutia Nora, choquée.

Elle sortit du studio et tomba contre la poitrine de Boris. Ses nerfs enfin criaient grâce. Elle sanglota contre son épaule. Boris avait refermé ses bras autour d'elle. Quand, enfin, elle se calma, elle dit simplement :

— Il ne s'appelle pas Claude, mais Laurent.

Laurent... Mais qui était Laurent ?

Chapitre XI



Ce matin-là, un vent de fraîcheur souffla brusquement dans le bureau de Corentin et Brichot. Géraldine venait de pousser la porte en claironnant :

— Salut tout le monde !

Toute dorée par le soleil des vacances, détendue, sourire aux lèvres, prête à en découdre avec tous les tordus qu'elle avait abandonnés pendant 15 jours.

Elle serra la main d'Aimé et se pencha sur la joue de Boris.

— Alors, grand chef, quoi de neuf ?

— Tu fais bien de rentrer. Y a du boulot pour toi.

— Même pas le temps de me réacclimater !

— Ici, c'est le même soleil qu'en Grèce, regarde, répliqua Brichot en montrant la fenêtre ouverte sur les quais de la Seine.

Elle huma l'air en fermant les yeux.

— Hum... Même odeur, y a pas à en douter.

Vapeurs de gaz d'échappements à l'iode méditerranéen... Sublime !

Elle s'installa sur un coin de table.

— Alors, racontez ! J'ai lu les journaux français là-bas. Ça a chauffé pour vous.

— Et tu prends le relais. Cet après-midi petit tour de garde sur le tournage qui se termine.

— Et je garde qui ? La belle Nora ?

— En plein dans le mille, susurra Aimé. Ça ne doit pas être pour vous déplaire ?

Petite phrase qui, tout en paraissant anodine, faisait allusion à l'homosexualité de Géraldine.

— Monsieur Brichot, fit la fliquette sur un ton cérémonieux. Je vous rappelle que je suis en main et que j'ai un naturel fidèle.

— Oui, mais la belle Nora a des arguments.

— Je n'en doute pas. Mais je les ignorerai.

— On parie ?

— Ça va tous les deux ? se borna à grogner Boris qui comptait les coups. Les retrouvailles sont explosives.

Il tendit une feuille à Géraldine.

— C'est le lieu du tournage. Tu ne quittes pas Nora. Le type qui a cherché à la trucider va recommencer.

Elle prit la feuille.

— OK ! Aucune crainte, grand chef. Je serai son ombre. Et vous, vous faites quoi ?

— On est sur une autre piste.

— Trois autres pistes, rétorqua Brichot. Tu oublies le toubib.

— Expliquez-vous, plaida Géraldine.

Boris posa ses fesses à ses côtés sur la table.

— Nous avons deux meurtres, deux empreintes différentes, donc deux assassins. Un pour Sergio Magui ; un autre pour Amélie Botteau. Pour Sergio notre suspect numéro un est le toubib qui habite son immeuble et qui a craché sur sa tombe.

— On dirait un roman de Boris Vian.

— Je vois que mademoiselle a des lettres.

— Et pour l'autre, notre suspect est Malik Germain, connu de nos services.

— Et la troisième piste ?

Boris entreprit de lui raconter ce qui s'était passé à la radio, le trouble paniqué de Nora et le récit qu'elle leur avait fait de ce concours stupide.

— D'accord. Et il se situe où celui-là ?

— Nous avons émis l'hypothèse que Malik Germain était Laurent. La vexation de « p'tite quéquette » il l'a toujours en travers de la gorge et il a voulu se venger. Manque de pot. Nora n'était pas chez elle.

— Et pour le toubib ?

— Pour l’instant, nous n’avons pas trouvé le mobile. Mais nous y allons de ce pas, déclara Boris en se levant.

Dans la salle d’attente une seule personne. Une vieille femme qui ne cessait de grommeler entre ses dents ou plus précisément son dentier.

Corentin et Brichot n’avaient pas pris la peine de s’asseoir. La femme leur jetait des regards en dessous. Dès qu’ils entendirent la porte du palier s’ouvrir et se refermer et le docteur Alimi souhaiter une bonne journée à son patient, ils sortirent de la salle d’attente. La vieille femme grommela un peu plus fort.

— Une urgence, expliqua Aimé avant de refermer la porte.

Dans le couloir, le toubib venait à leur rencontre. Il marqua un mouvement de surprise.

— Vous êtes ensemble, messieurs ?

Pour toute réponse, Boris exhiba sa carte. Le médecin eut une moue étonnée.

— Oui... Et c’est à quel sujet ?

Il se disait : quelle connerie ai-je faite et sur quel patient ?

— Sergio Magui, asséna Brichot.

Le docteur Alimi eut une moue méprisante.

— Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise de ce salaud ?

Ça commençait bien !

Ils entrèrent dans le cabinet. Horace Alimi s’installa à sa table et croisa les mains devant lui.

— Que voulez-vous savoir ?

— C’était un de vos patients ?

— Oui et non... Il est venu consulter deux fois.

— Pour quelles maladies ?

Le médecin se leva et fouilla dans un classeur. Il en sortit une fiche.

— Une bronchite... et la seconde fois, une gastro.

— Vous saviez qu’il était cardiaque ?

— Bien entendu. Et lui le savait également. Je l’avais mis en garde. Il s’en fichait. Il disait qu’il préférerait vivre ainsi que de vivoter jusqu’à 80 ans... Ce sera tout ? J’ai encore une patiente.

Boris eut un sourire.

— Je pense que cette brave femme n’a plus aucune impatience dans la vie. Elle a le temps maintenant.

Il se racla la gorge et enchaîna :

— Que faisiez-vous le 4 avril à 15 heures.

Alimi eut un sourire. Il prit un énorme agenda sur le bureau, tourna les pages, s'arrêta sur l'une d'elles et y pointant son index :

— À 15 heures, le 4 avril, j'étais avec madame Darfeuil. Des problèmes de jambes lourdes... Ah ! Non ! Je devais être encore avec monsieur Besnard, la prostate, spécifia-t-il en les regardant. Oui, parce que madame Darfeuil s'est plainte de mon retard.

Il referma l'agenda, le replaça à sa gauche et recroisant les mains :

— Mon alibi tient, n'est-ce pas ? Vous ne me soupçonnez tout de même pas d'avoir tué ce fantoche ?

Boris croisa les bras. La sérénité goguenarde affichée par le toubib commençait à l'agacer.

— Monsieur Alimi, vous avez eu une attitude pour le moins surprenante à l'enterrement de Sergio Magui.

— Oui... Je lui ai craché dessus. C'était le moins que je pouvais faire. J'aurais dû porter plainte, et je ne l'ai pas fait.

Les deux flics s'étaient redressés, soudain intéressés.

— Et pourquoi porter plainte ? demanda Brichot.

— Je le dis et je le redis, Magui était un vrai salaud. Ou plutôt un malade que j'aurais dû envoyer à un de mes confrères à Sainte-Anne. Il se frottait à tout ce qui passait à portée de son sexe : garçons, filles, et même aux enfants.

— Quoi ?

L'exclamation fusa avec un bel ensemble.

— Oui... À plusieurs reprises il a attiré mon fils de 10 ans chez lui. Il n'y a eu que des attouchements, fort heureusement. Parce que j'avais mis mon fils en garde contre ce genre d'individu. J'ai eu envie de lui casser la gueule. Mais mon épouse m'en a dissuadé. J'aurais pu aussi faire un énorme scandale, briser sa carrière imbécile et dégueulasse. J'ai préféré protéger mon fils et mon épouse.

Pas de scandale donc, mais plus prosaïquement la recherche d'un nouvel appartement, fuir loin de cette ordure.

Il se leva.

— Une perspective qui n'est plus d'actualité, Dieu merci ! J'aime beaucoup ce quartier. Et puis, se refaire une clientèle...

Il ouvrit la porte signifiant ainsi que l'entretien était terminé.

— Je crains que ma dernière patiente se soit endormie dans la salle d'attente.

— Non. C'est une bavarde. Excusez-nous auprès d'elle.

Ils se retrouvèrent dans la rue.

Un de moins, fit Aimé.

— Mais alors, qui a tué ce pauvre Sergio ?

*

* *

Dès que Daniel vit Géraldine, il eut un pincement dans le bas-ventre. Un pincement qui l'avertissait que cette fille était superbe et qu'elle serait bientôt dans son lit.

Elle traversait la pelouse d'un pas décidé, mais élégant, lançant ses longues jambes en avant, qu'il devinait parfaites sous le jean. Il avança à sa rencontre.

— Si vous venez pour le casting, c'est à moi que vous devez vous adresser.

— Je ne crois pas que ce soit mon truc, répondit Géraldine en exhibant sa carte.

Le régisseur y jeta un coup d'œil avant qu'elle ne la rempoché.

— Ah ! C'est le commandant Corentin qui vous envoie ?

— Exact. Je suis le garde du corps personnel de Nora Corto.

— Suivez-moi. Elle est au maquillage.

Tout en marchant vers la villa, il lorgnait Géraldine. Son numéro habituel sur l'audition tombait à l'eau. Comment faire pour alpaguer cette belle plante ?

Ils montèrent à l'étage. La nouvelle maquilleuse était loin de valoir Amélie. Nora s'en donnait à cœur joie sur la pauvre fille qui semblait terrorisée par la vedette. Dans le couloir, ils entendirent les invectives de Nora.

— Pas ce blush... Mais tu as appris dans quelle école ? T'es en stage ou quoi ?

— Salut, fit Daniel en entrant dans la pièce. Nora, je te présente... je n'ai pas mémorisé votre prénom...

— Géraldine...

— Elle veillera sur toi.

D'un regard dans le miroir en face d'elle, la vedette soupesa la jeune femme. Elle allait dire « ils auraient pu m'envoyer un homme », mais elle eut un frémissement qui ne la trompait pas. Lesbienne, à tous coups !

Elle se tourna, lui fit face et lui dédia son sourire le plus enjôleur. Nora ne dédaignait pas les femmes. C'était un autre plaisir, plus doux. Une femme, ça savait exactement ce que la partenaire désirait.

— Je peux vous embrasser ? demanda-t-elle.

— Bien entendu, répondit Géraldine en se penchant vers le joli minois.

Il sembla à Daniel que Nora s'attardait plus que de raison sur la joue de la filquette. Il considéra mieux les deux femmes et comprit : pas pour lui.

— Bon, ben je vous laisse, fit-il en tournant les talons.

— Et puis, on va se tutoyer, non ? dit Nora alors qu'il passait la porte.

Il descendit rapidement. Tant pis ! C'était un morceau de choix. Mais, il ne pouvait rien contre la nature. Il y avait une autre petite sur le tournage qui lui résistait. Et ça, ça l'agaçait beaucoup. Il devait mettre en place son plan stratégique numéro deux.

Il atteignit la grange qui servait de loge aux figurants. Il passa la tête.

— On se presse là-dedans, brailla-t-il. On tourne dans une demi-heure.

Il chercha la petite convoitée. Une blondinette, pas très futée, mais bien bandante.

— Viens là, toi... appela-t-il en la désignant d'un index rageur.

Elle approcha timidement. C'était son premier film. Pas très fière de tourner dans un film X, mais il fallait bien manger. Et puis, naïvement, elle se disait que c'était toujours une porte ouverte sur le monde du cinéma. Elle ne rêvait que de Cannes et de la montée des marches.

Mais ce gros-là, qui lui tournait autour, elle ne pouvait pas le supporter.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'une voix presque inaudible.

Daniel posa un œil critique sur la robe de la figurante.

— Où tu as pêché cette tenue ?

— C'est à moi, Daniel. Hier, la costumière nous a dit d'arriver avec une tenue sexy.

Il eut un rire étranglé.

— Et tu trouves ça sexy ?

Elle haussa les épaules, déboussolée. Il la prit par la main et l'entraîna loin de la baraque.

— Je vais te montrer, moi, ce qui est sexy pour nous.

Voilà ! Une fois de plus, il allait falloir se battre contre les mains baladeuses du régisseur. Il la coinça contre un laurier, hors de portée de tout regard.

Daniel agrippa le haut du corsage et tira dessus. Le tissu craqua. La jeune fille eut un « oh » scandalisé.

— Tu vas pas me dire que c'est une robe de grand couturier ? jeta-t-il. Avec ton cachet, tu te paieras la même et plus à la mode.

Un sein gainé de son soutien-gorge rose apparut.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ! s'exclama Daniel. Tu sais pas que

c'est banni ici ? Allez, allez... enlève-moi ça !

— Mais...

Il se fit plus doux en avançant les mains.

— Tu préfères que ce soit moi ?

Elle secoua la tête. Lentement, elle dégrafa l'attache. Le régisseur posa un doigt sur le satin rose et fit glisser l'objet du délit. Elle se retrouva à demi nue, offerte aux regards concupiscent de Daniel. Il avança une main, prit la mesure de la rondeur, de la fermeté du sein.

— Pas mal... apprécia-t-il en avançant d'un pas vers elle.

Elle sentait son souffle oppressé sur son visage et se détourna à demi. Elle se cabrait sous la caresse de ces doigts qui doucement pinçaient son mamelon.

— Écoutez... osa-t-elle d'une petite voix éteinte.

— Ne me dis que ça ne te fait pas mouiller, hein ?

En disant cela, l'autre main de Daniel se posa sur le pubis. Il glissa deux doigts vers la grotte secrète.

— Non ! fit-elle en se rebiffant.

Elle s'était reculée pour se soustraire à ces caresses qui la révoltaient. Décidément, elle ne pouvait pas.

Daniel prit son ton « papa grondeur ».

— Dis donc, ma petite, tu veux faire du cinoche ? Alors, faudra en passer par là.

— Je pense qu'on doit pouvoir y arriver autrement, jeta-t-elle en se sauvant.

Le régisseur la regarda rejoindre la baraque. Il fulminait de rage. La petite garce ! Elle ne savait pas à quoi elle s'exposait, en faisant preuve de mauvais caractère.

À grands pas, il partit à la recherche de Jamel, l'électro.

L'équipe technique achevait de mettre aux points les derniers détails pour la scène qui allait se tourner. Accessoires, lumières... Guy réglait les cadrages avec son cameraman.

— Jamel, viens voir...

L'électro rejoignit le régisseur un peu à l'écart, loin des oreilles indiscretes.

— T'as besoin d'un petit remontant ? s'enquit Jamel en rigolant.

— Tu rigoles ! Popaul est toujours prêt, comme les scouts ! Non, c'est pour une petite un peu...

— Pas prête, elle ?

— C'est cela.

— J'ai quelque chose d'efficace. Celle que les journalistes ont appelée la

pilule du viol. Je t'apporte ça demain.

Il se fit plus finaud, flairant la bonne affaire. Quand Daniel avait une tentation au bout de la queue, il ne comptait pas.

— Mais... c'est cher !

— Rien à foutre ! répliqua Daniel en s'éloignant.

Guy l'appela.

— Va chercher Nora. On est prêt.

Il leva le nez vers le ciel qui se chargeait dangereusement.

— Il faut faire vite avant l'orage.

— OK !

En remontant vers la villa, Daniel fut attiré par une dispute quelque peu corsée. Curieux, il s'arrêta. C'était Adèle et son mari, Hervé.

— Alors, tu le fais n'importe où avec lui et avec moi, rien... jetai Hervé entre ses dents.

— Laisse-moi tranquille. Ce n'est pas le moment.

Daniel avançait prudemment, un sourire aux lèvres. Ça valait peut-être le coup de jeter un œil sur la scène de ménage.

Ce qu'il vit ne le déçut pas. Adèle était allongée dans l'herbe, les seins à l'air. Ils étaient mignons, très pointus, avec une aréole toute rose. Une telle vision suffisait à Daniel pour l'exciter. Surtout qu'il était resté sur sa faim avec cette petite conne.

La jupe d'Adèle largement remontée, découvrait ses cuisses jusqu'à la petite culotte de dentelle noire, d'où s'échappaient quelques touffes de toison brune. Les doigts de son mari s'acharnaient dessus. Mais Adèle la retenait fermement.

Le tissu va craquer, se dit Daniel, ça va être divin. Est-ce qu'il allait la violer ? Son jean commençait à être un peu serré sous la pression de Popaul. Il y porta la main, le caressa lentement. Du calme, mon vieux. Tu vas peut-être avoir ta part.

Sous ses yeux, Hervé renonça à déchirer la petite culotte et des deux mains, écarta les genoux d'Adèle.

— Je te défends... tu entends, je te défends, haletait-elle.

— Je suis ton mari. J'ai tous les droits.

D'une main fébrile, il déboutonna sa braguette, en sortit un pieu rosâtre qui se dressait aussi menaçant que la tête d'un cobra. Mais il ne s'agita guère, trouvant tout de suite l'entrée qui l'intéressait.

Daniel avait empoigné le sien, par-dessus le jean et commençait à le frictionner avec ardeur.

— Si tu n'arrêtes pas immédiatement, clama Adèle, je hurle.

Ce qui n'impressionna nullement son mari. Alors, elle ouvrit la bouche sur un cri qui n'eut pas le temps de se manifester.

Daniel avait repris ses esprits. Pas question de scandale. Il y en avait assez comme ça, avec tous ces morts. Il émergea de sa cachette.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Hervé cessa de s'agiter et tourna la tête vers lui.

— Fous-nous la paix. C'est une histoire de couple.

Et il s'acharna à nouveau sur la malheureuse Adèle qui voyait son salut dans l'apparition inopinée du régisseur.

— Pas ici, OK ? Ici, c'est boulot, c'est tout. Allez Hervé, sois raisonnable.

Il se pencha, attrapa le décorateur par le bras et le força à se redresser. Adèle rajusta ses vêtements et s'empessa de se mettre debout.

— Je vais demander le divorce, c'est tout ce que tu as gagné, espèce de malade, brailla-t-elle en s'éloignant à grands pas.

— C'est ça, greluche ! Va forniquer avec les autres, renchérit Hervé en se dégageant de la poigne de Daniel.

Daniel lui fit un clin d'œil.

— T'en fais pas. Ça s'arrangera ce soir sur l'oreiller. Et puis vous serez mieux chez vous pour faire ça, non ?

Hervé le regarda et marmonna en se reculant :

— Crétin !

Daniel sourit et remonta jusqu'à la villa. Ce gracieux intermède lui avait fait perdre du temps. Guy, sur le terrain, devait fulminer. Il monta les escaliers quatre à quatre et entra en trombe dans la chambre où la maquilleuse, sous les conseils, souvent contradictoires, mais toujours péremptaires de Nora, parachevait son ouvrage.

— Nora... Ils sont prêts. On t'attend. Je vais chercher Stan.

— Je descends.

D'un mouvement agacé, elle repoussa le pinceau de la jeune fille.

— C'est bon. De toute façon, tu ne pourras pas faire mieux.

Elle se leva. Elle avait revêtu la robe rouge, car c'est cette scène qu'il fallait retourner avec Stan.

Elle ferma les yeux, chercha au plus profond d'elle-même, les sensations sans comparaison possible qu'elle avait vécues ce jour-là. Avec Stan, ça allait être un calvaire.

Et maintenant qu'il s'était découvert, qu'elle était certaine que le remplaçant anonyme était Laurent, le gamin de son enfance, elle n'avait qu'une idée en tête : le rejoindre où qu'il soit.

Elle prit le masque et sortit de la pièce. Géraldine, qui était restée

sagement assise contre le mur, lui emboîta le pas.

— Tu as déjà vu un tournage ? demanda Nora, aimablement.

— Oui, une fois.

— Tu vas voir, c'est assez spécial ce qu'on fait dans cette production.

— Je sais.

— Peut-être que ça va te plaire, ajouta Nora, coquette.

Ma parole, elle m'allume ! se dit Géraldine.

En relevant sa robe, Nora traversa la pelouse. Guy fumait une cigarette pour calmer ses nerfs. Il l'écrasa dans l'herbe d'un talon rageur dès qu'il l'aperçut.

— Vite, en place, ordonna-t-il en scrutant le ciel d'un œil inquiet.

Les figurants attendaient, assis dans la pelouse, ou adossés à un arbre.

— Tout le monde en place, hurla l'assistant.

Tous les visages disparurent sous les masques et chacun endossa le rôle que le metteur en scène lui avait attribué. Les seins se découvrirent, les jupes remontèrent haut sur les cuisses, les fesses prirent l'air. Les corps s'enchevêtrèrent sur le gazon en un joyeux mélange qui leur tirait des rires nerveux.

Nora reprit sa pose, le regard tourné vers la villa d'où devait apparaître Stan.

— Silence ! cria l'assistant. Attention, ça tourne.

— Moteur ! lança Guy.

Géraldine était restée prudemment derrière les techniciens. Elle observait tout et chacun. Y avait-il un assassin présumé parmi eux ?

Daniel était resté avec Stan. Il le sentait hypertendu.

— Ça va, mon gars ? demanda-t-il en lui posant une main sur l'épaule.

— Oui... oui...

En réalité, non, ça n'allait pas du tout. Stan s'inquiétait de cette scène. La fameuse scène où Nora avait pris son pied devant toute l'équipe. Il avait beau se persuader qu'il était le meilleur, il flippait tout de même. Au dire de tous, ça avait été tellement génial !

Sur un signe de Guy, Daniel le poussa.

— Allez, vas-y ! Fais ton numéro, mon gars.

Stan avança sur la pelouse vers la caméra. Nora avait dénudé son sein et se pâmait, lascive. Qu'on en finisse vite avec cette scène idiote. Elle se demandait ce qui poussait Guy à la refaire, vu qu'il l'avait décrétée superbe !

Tête renversée en arrière, elle humecta deux doigts et les porta au mamelon qu'elle titilla.

Quand Stan fut près d'elle, elle récita son texte :

— Enfin, toi... Viens, je t'en supplie. Ne me fais plus attendre.

Stan tendit le bras, plaqua Nora contre lui. Elle sortit une langue pointue et vivante, qui s'agitait en sa direction. Il la prit entre ses lèvres, la suçà, enroula la sienne en un savant ballet, capté par la caméra.

Puis, la bouche de Stan descendit vers le mamelon. Il le mordilla quelques secondes. Nora, comme le scénario l'exigeait, poussait de petits cris de plaisir.

Elle leva une jambe, l'enroula sur le bassin de Stan, lequel sortit son sexe. Guy eut une moue déçue en voyant l'objet. Pas très convaincant. Mais enfin, espérons qu'en effleurant Nora, celui-ci reprendra quelque vigueur.

La caméra avançait pour cadrer l'acte de pénétration plein champ. Nora se tortillait, jouant le désir exacerbé.

Stan pointa son membre. Mais sa mollesse ne permettait aucune diablerie.

Nora soupira et d'une main, elle voulut le guider, l'aider. Ce qui fit débâter Stan complètement.

— Coupez ! hurla Guy.

Puis, se précipitant sur le comédien :

— Tu peux me dire ce qui se passe ? cria-t-il, hors de lui.

Stan secoua la tête.

— Excuse-moi. Une panne, ça arrive à tout le monde.

Nora se fit cinglante.

— Monsieur craint la comparaison, persifla-t-elle.

Le ciel devenait gris. Le chef opérateur approcha. Il fit la grimace.

— J'ai plus la lumière. On ne sera pas raccord.

— Et merde ! jeta Guy. Foutu pour aujourd'hui.

— Terminé ! hurla l'assistant à l'adresse des figurants.

Le réalisateur foudroya son comédien d'un œil furibard.

— On refait la scène dans deux jours. T'as intérêt à être en pleine forme. Sinon, bye bye le rôle, et ta carrière également.

Nora passa près de lui, souveraine, sans même le gratifier d'un regard.

Ils repliaient le matériel et Stan était avachi dans le gazon, remâchant sa honte. Jamel approcha et s'accroupit près de lui.

— Tu sais, faut pas te frapper. Ça arrive à tout le monde.

— Devant la caméra... tu te rends compte.

— Je peux assurer, si tu veux, souffla Jamel en lorgnant autour de lui pour vérifier qu'aucune oreille ne trainait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu me fais confiance. Je t'apporte un p'tit quelque chose infaillible. Tu vas la faire hurler, la belle Nora. Elle va pas en revenir.

Stan réfléchit quelques secondes. Mais les dés étaient jetés. Que pouvait-il faire d'autre ?

— OK ! acquiesça-t-il. Combien ?

— T'en fais pas. On s'arrangera.

Chapitre XII



Assise dans le 4x4 de Guy, Nora croisait et décroisait fébrilement ses mains. Au fil des kilomètres qui les éloignaient de Paris et les rapprochaient inexorablement de Saint Yver, sa nervosité augmentait.

Les mains sur le volant, son amant lui lançait quelques regards inquiets, mais ne pipait mot.

Sur la banquette arrière, le chef opérateur, un photographe, et Kelly, l'attachée de presse. Guy, pour ne pas passer les deux jours qui le séparaient de la reprise du tournage à se morfondre et à ronger son frein, avait décidé cette petite virée à Saint Yver. Après en avoir parlé avec Pascal, ils étaient convenus que c'était un excellent moyen de promouvoir le film.

Un arrangement que Nora n'aurait jamais espéré obtenir. Saint Yver... Laurent « P'tite Quéquette » avait appelé de ce patelin, le soir de l'émission radio. Il était donc là-bas. Et Nora s'était persuadée que c'était lui qui l'avait fait jouir au-delà de toute imagination.

Elle allait donc enfin retrouver ce champion, cette exception. Elle coula un regard en coin vers Guy, concentré sur la route. T'as du souci à te faire, mon petit. Si vraiment je le retrouve, je pense que tu ne fréquenteras plus mes draps. Comment accepter qu'un autre homme caresse sa peau, la pilonne à satiété ? Personne, non, pas un n'arrivait à la cheville de « P'tite Quéquette ».

Elle sourit. Il s'était bien rattrapé le bougre ! Elle se demanda ce qu'était devenue la grosse quéquette de Robert. Peut-être que, chez lui, elle n'avait pas grossi. Ironie de la vie !

Boris et Aimé étaient arrivés à Saint Yver le matin vers midi. Une arrivée qu'ils auraient souhaitée discrète, anonyme. Eh bien, c'était raté ! Les gamins avaient encerclé la Peugeot dès la sortie de l'école. Les commères dans l'épicerie, les lorgnaient à travers les vitrines poussiéreuses.

— Je mangerai bien un petit quelque chose, marmonna Mémé en promenant un regard scrutateur sur les vieilles maisons qui s'alignaient le long de la rue principale.

Il avisa le café.

— Tiens, ici. Ils doivent bien servir un casse-croûte.

— De toute façon, y a rien d'autre, répondit Boris en se dirigeant vers l'estaminet.

La porte en s'ouvrant déclencha un tintinnabuli de clochettes et un arrêt instantané des conversations qui ronflaient dans la salle. Cinq ou six paires d'yeux se braquèrent sur le couple de policiers. Le silence soudain était étrange, inhabituel dans cette salle qui sentait le tabac et l'alcool.

Derrière son comptoir, un gros homme à la moustache fournie, continuait à essuyer méthodiquement le même verre. Boris et Aimé approchèrent dudit comptoir.

— Bonjour, claironna Boris. On peut manger ?

— Ça dépend quoi, bredouilla le patron tout en continuant à astiquer le verre.

— Ce que vous proposerez sera bien, répondit Aimé en se dirigeant vers une table libre, près d'une fenêtre qui donnait sur la rue.

En passant, ils saluèrent les consommateurs. Les chaises raclèrent le carrelage maculé de sciure et la conversation reprit petit à petit à mots couverts.

— On fait sensation, hein ? fit Aimé.

— J'aurais préféré le contraire.

Le gros homme avait consenti à s'extirper de derrière son comptoir et approchait.

— Alors, je peux vous proposer : jambon et saucisson du pays, et une omelette. Et pour finir, fromage. Ça vous va ?

— C'est parfait. Avec un petit pichet de rouge.

— Évidemment !

Il resta planté près de la table, brûlant de leur poser des questions. Les conversations n'étaient plus que murmures, les oreilles faisaient le guet. Mais

rien ne vint. Le gros homme repartit en cuisine.

— On commence par quoi ? demanda Aimé.

La corbeille de pain arriva, apportée par une jeune fille. Boris marmonna un « merci ».

— Je pensais aller voir le maire, mais c'est un peu trop protocolaire. Et puis que nous apprendra-t-il sur les gamins d'il y a 20 ans ?

— Dans les villages, il y en a un qui connaît parfaitement les gamins : c'est l'instituteur.

La gamine vint placer une nappe en papier blanc, puis les couverts. Dans la salle, les chaises raclèrent. C'était l'heure du déjeuner, les consommateurs rentraient chez eux, pour ne pas faire attendre bobonne.

— Très bonne idée, affirma Boris.

Il consulta sa montre.

— 12 heures 30. Dans une heure, les gamins rentrent en classe. Il faut choper l'instit avant.

Heureusement, le patron arrivait avec une assiette de cochonnailles.

— Hum... sympathique, apprécia Boris.

— Rien que de la production maison, répliqua le gros homme avec fierté.

— Et le vin est également production maison ? demanda Aimé en lorgnant la couleur rouge bizarre de son verre qui se remplissait.

— Bien entendu.

— On n'est pourtant pas dans une région viticole ?

— En France, monsieur, on fait du vin partout. Il n'y a pas que les appellations contrôlées !

Il se pencha et, en confidence :

— Nous, on ne l'exporte pas. On se le garde.

Puis, se relevant, avec un petit air complice :

— Vous allez m'en dire des nouvelles...

Mémé trempa ses lèvres dans le vin, en avala une gorgée et fit la grimace.

— Ça n'a pas l'air d'être à ton goût ? remarqua Boris.

— Goûte, si tu oses !

— Je crois que je vais m'abstenir.

— Tu vas le vexer.

— Entre le vexer et être malade, j'ai choisi.

Il attaqua fermement le jambon.

— Ça, par contre, je te le recommande.

Saucisson, jambon, omelette et fromage se révélèrent excellents.

— Alors, comme ça, on se promène ? demanda le patron en apportant la

note.

— C'est cela. On se promène.

Ils payèrent.

— Bon... ben, bonne promenade, fit le gros homme dépité en les regardant passer sa porte.

— Merci, c'était excellent.

— Sauf l'affreuse piquette, ajouta Brichot, une fois la porte fermée.

Maintenant, il fallait trouver l'école.

— En général, c'est près de la mairie, dans ce genre de village, affirma Aimé.

— Tiens... regarde... suivez le guide !

Deux gamins descendaient la rue. Ils leur emboîtèrent le pas.

Dans la cour de l'école, ça braillait dur. Un ballon faillit assommer Brichot. D'un coup de tête, il le renvoya. Ils durent louvoyer entre les cordes à sauter, les marelles, pour atteindre la porte de la classe unique. Un homme s'y tenait, sensé surveiller les enfants, mais surtout occupé à écouter son téléphone collé à l'oreille.

— J'ai de la visite. Je te quitte, murmura-t-il en voyant les deux hommes venir à lui.

— Bonjour, fit Boris, sans présenter sa carte. Dans le but d'un reportage sur la région, nous cherchons les instituteurs qui auraient enseigné voici une vingtaine d'années.

Le professeur des écoles devait avoir la trentaine. Sûr, que ça ne le concernait pas.

— Il faudrait aller voir mademoiselle Thérèse.

Elle sera ravie de vous raconter des anecdotes. Elle en a écrit tout un livre, je crois.

— Parfait. Où peut-on la rencontrer ?

— Je vais vous expliquer. C'est très simple, fit l'instituteur en quittant le support du mur contre lequel il s'adossait.

Il traversa la cour et, à la grille d'entrée, leur indiqua le chemin. Ils prirent congé, suivirent les indications qui les entraînaient vers la sortie du village.

La maison occupée par mademoiselle Thérèse était une vieille bâtisse au fond d'une impasse envahie par les herbes folles. Leur arrivée fut saluée par des aboiements furieux.

— Attention, chien méchant, marmonna Brichot.

Les démonstrations bruyantes de son chien attirèrent une vieille femme, toute sèche, toute rabougrie sous son chignon blanc. Elle se tenait sur le pas de sa porte, la main au-dessus des yeux pour se protéger de la lumière et

mieux distinguer ses visiteurs.

Le chien, un affreux clebs jaune, à poils ras, qui montrait des chicots agressifs, donnait de la gueule vers les deux hommes.

— Ici, Topaze ! gronda la femme. Pas bouger !

Puis, plus fort, à l'adresse de Corentin et Brichot :

— Qu'est-ce que vous voulez ? J'achète rien.

Vous perdez votre temps.

Ils stoppèrent près de la barrière en bois.

— Nous ne vendons rien, madame. Nous faisons une enquête sur l'école, ici, il y a 20 ans. Vous y étiez institutrice ?

— Oui... En quoi, ça vous intéresse ?

— Si vous nous laissiez entrer ? On pourrait discuter plus amicalement.

— Couché, Topaze ! ordonna-t-elle.

Le chien gronda, mais alla se coucher dans un coin du jardin, laissé à l'abandon. Ils ouvrirent la barrière et entrèrent.

Mademoiselle Thérèse les précéda dans un couloir sombre jusqu'à une cuisine où dans le fourneau de fonte brûlait un feu d'enfer, malgré le beau soleil et la douce chaleur à l'extérieur.

— Asseyez-vous, invita-t-elle en leur montrant le banc qui flanquait la longue table.

Elle-même, s'installa dans un fauteuil qui n'avait plus d'âge, près du feu.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Boris sortit de sa poche, une photo donnée par Nora. Elle y avait environ 18 ans. « Les premières photos à mon arrivée à Paris », avait-elle précisé en la lui confiant.

Il la tendit à la vieille femme.

— Est-ce que vous reconnaissez cette jeune personne ?

Mademoiselle Thérèse fouilla sa poche, en sortit des lunettes dont elle chaussa son nez. Puis, prenant le cliché en noir et blanc, elle l'observa attentivement.

— Pas de doute. C'est Nicole Bouvier.

Les deux hommes se regardèrent. Effectivement. Nora avait bien été obligée d'avouer que son véritable prénom était moins exotique que Nora.

— C'était une drôle, celle-là, continua Thérèse. Je crois que je n'en ai eu qu'une, comme ça. Qu'est-ce qu'elle est devenue ? demanda-t-elle en rendant la photo.

— Elle est à Paris, répondit Brichot. Elle travaille dans la photographie.

— Ah... c'est bien. Elle aurait pu mal tourner.

— Pourquoi ?

La vieille institutrice hochait la tête en souriant.

— C'est resté dans toutes les mémoires, ce concours. Il n'y avait qu'elle pour avoir des idées pareilles.

— Racontez-nous.

Elle prit son temps, comme pour rassembler ses souvenirs et ils entendirent une fois de plus, l'histoire que Nora leur avait narrée après l'émission de radio.

Ils écoutèrent, sans l'interrompre.

— Et ce Laurent, il vit toujours au village ?

— Oh non ! Il est parti très jeune. Il avait à peine 20 ans. Ça le poursuivait toujours « P'tite Quéquette ». Même les enfants, qui n'étaient pas au courant du concours, l'appelaient comme ça. Il fallait qu'il en sorte.

— Il a des parents, des frères, des sœurs ?

— Non. C'était un de ces enfants confiés à des fermiers par l'Assistance publique. Il n'est jamais revenu. Je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu.

Voilà ! Ils avaient fait le tour de la question et s'ils avaient eu un instant, un espoir, il était anéanti. Ils se levèrent.

— Merci de votre accueil, madame.

— Je ne vous ai même pas offert un petit café.

— Ça ira très bien comme ça.

Elle se leva à son tour, les raccompagna jusqu'à la porte.

— C'est pour quoi cette enquête ?

— Une émission. On vous tiendra au courant, répondit Boris, brièvement.

— Si vous avez besoin, revenez. J'ai un plein cahier d'anecdotes.

— Nous en prenons note.

Le chien jaune ne broncha pas quand ils traversèrent ce qui avait, été un jardin et était devenu, faute d'entretien, une sorte de *no man's land* où ronces et orties se faisaient la guerre.

— Retour à la case départ, marmonna Aimé, déçu.

Ils revinrent vers la voiture. Mais en abordant le centre du village, ils s'étonnèrent d'une animation particulière.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? jeta Boris en accélérant le pas.

Un attroupement bloquait la rue au niveau du café. Des voitures stationnaient de l'autre côté. Boris, grâce à sa taille, surplombait toutes les têtes. Et ce qu'il vit lui tira un sourire.

— Il semble que nous ne soyons pas les seuls à avoir eu la même idée.

Devant le café, sous l'œil de la caméra et de l'appareil photo, Nora prenait des poses avantageuses.

Kelly s'avança vers elle.

— Va serrer la main des gens. Ça fera bon effet.

— Tu veux pas que je les embrasse, aussi ?

— S'il y en a que tu connais, oui, évidemment.

Mais les vieilles qui auraient pu se souvenir de Nicole étaient restées terrées chez elle. Le regard de Nora s'arrêtait sur chaque visage.

Restés à l'arrière du groupe de badauds, Boris et Aimé observaient l'animation provoquée par la présence de l'équipe de Nora.

Celle-ci eut un rictus de contrariété quand elle les découvrit.

— Regarde qui est là, dit-elle à Guy.

Il se retourna, fit un grand geste aux deux flics et les rejoignit.

— Rien d'extraordinaire à ce que nous nous retrouvions ici, je pense ?

— Logique. Nous avons un assassin à découvrir et vous, un film à promouvoir. Excellente publicité que ces deux affaires de meurtre, non ?

Guy prit une mine contrite.

— Boris, je t'en prie, pas de cynisme ! Je m'en serais bien passé.

Nora, son numéro de charme terminé, les rejoignit. Si elle avait espéré débusquer Laurent de sa cachette, c'était raté. Lui restait une chance de le retrouver.

Elle salua Corentin et Brichot brièvement et prenant le bras de Guy.

— Viens. Tu ne connais pas la France profonde. Je vais te la faire découvrir.

— Tu nous emmènes vers ton ancienne maison ?

— Oui, on va y aller, après. J'ai une première visite à faire.

Cette visite, c'était celle de la ferme où Laurent avait été élevé. Peut-être y était-il toujours ?

— On se joint à vous, fit Brichot.

Nora les entraîna vers la rivière où s'élevaient les bâtiments de la ferme des Bernier, les parents adoptifs de Laurent.

Des vaches paissaient paisiblement dans un champ. Leur arrivée fut saluée par un concert d'abolements qui stoppa l'équipe, craintive.

— J'ai peur des chiens, balbutia Kelly en se réfugiant derrière le photographe.

Ils firent fuir une portée de canards qui s'en allaient à la queue-leu-leu. Des poules caquetaient. Bref, la ferme vivait. Nora soupira. Elle avait craint que tout soit abandonné.

Une femme, encore jeune, était sortie et rappelait ses chiens qui se calmèrent. Sous l'empâtement des traits, Nora retrouvait Martine, la fille des fermiers.

La femme fronça les sourcils en murmurant :

— Nicole ?

— Oui, c'est moi, cria Nora en approchant à grands pas, les bras ouverts.

Le photographe capta les embrassades des deux femmes.

— Bon, très bon, appréciait Kelly, aux anges.

Les deux anciennes copines égrenaient les souvenirs, prenaient des nouvelles des uns et des autres. Nora jouait le jeu, mais elle se fichait bien de tout ça. Une seule question lui brûlait les lèvres, et elle put enfin la poser.

— Et Laurent ? Il travaille ici ?

— « P'tite Quéquette » s'esclaffa Martine. Non ! Il est parti peu de temps après toi.

— Tu as de ses nouvelles ?

— Pas du tout. Il n'est jamais revenu, comme s'il n'avait jamais existé. Il a voulu rayer tout ça. On avait fait fort ! ajouta-t-elle en riant.

Non, il n'avait pas rayé. Elle en avait les preuves : son arrivée sur le tournage, son appel à la radio. Comment le retrouver ?

Elle abrégéa les retrouvailles.

— On rentre, fit-elle, rageuse, en traversant la cour.

— Mais... articula Kelly.

— Ça va ! J'en ai assez de tout ce cirque !

Guy lui prit le bras alors qu'elle se tordait les pieds sur les pierres du chemin.

— Tu vas voir, ma chérie. Le film va faire un triomphe, parce que nous allons, grâce à cette petite virée, faire une promo d'enfer.

Elle lui jeta un regard indifférent. Elle s'en foutait.

*

* *

Sylvette poussa la lourde porte cochère et grimpa les escaliers quatre à quatre. Au second étage, elle s'immobilisa devant l'appartement de Nora et sonna. Hélas ! La belle était absente. Ce n'est que partie remise, ma petite garce, se dit-elle.

Elle monta un étage de plus. La clé tourna dans la serrure. Elle entra et claqua violemment la porte.

Ça ne servait à rien, mais ça calmait ses nerfs. Et des nerfs, ce soir, elle en avait.

Une journée de merde au journal. Le rédacteur en chef l'avait appelée dès le matin. Sans un mot, il lui avait flanqué leur concurrent « Gala » sous le nez.

Parmi les têtes connues qui illustraient la couverture, elle avait reconnu Nora et ces quelques mots de légende : « la vedette de films X sur les traces de son enfance. » Elle avait fébrilement ouvert. La troisième page lui était entièrement consacrée racontant en images le retour de Nora Corto dans son village natal Saint Yver, dans l'Yonne.

— Bravo ! Tu fais bien ton boulot, avait aboyé son chef. Tu te prétends sa copine et c'est la concurrence qui a le reportage. T'as intérêt à rattraper le coup.

Les collègues s'étaient bien foutus d'elle. Et ça, Sylvette avait du mal à le digérer.

Elle se servit un whisky, l'avalait à grandes gorgées, tout en remâchant sa rage. Un deuxième whisky suivit le premier.

Vers dix heures, elle n'avait même pas mangé. Un peu pompette, elle descendit chez Nora. Cette fois, elle eut plus de chance. Nora ouvrit rapidement. Le visage fermé, les cernes sous les yeux, disaient qu'elle n'était pas de bon poil.

— Ah ! C'est toi... marmonna-t-elle en ouvrant largement pour faire entrer la journaliste.

— Ça n'a pas l'air d'aller. Eh bien, moi non plus.

Sylvette se laissa tomber sur le canapé et jeta « Gala » sur la table basse. Nora le prit.

— Ah ! Tu as lu, fit-elle sans émotion particulière.

Sylvette explosa.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? Tu m'as fait un coup en dégueulasse.

— Oh !... On se calme, répondit Nora méchamment. T'as pas d'exclusivité sur ma petite personne, que je sache ? Sinon, tu devrais me payer.

— Tu ne penses qu'à ça, au fric !

— Non ! Au cul, lança Nora.

Puis, elle enchaîna :

— Je ne t'offre pas à boire. Il me semble que tu es déjà bien chargée.

— Ouais... Je devais noyer ma journée de merde, l'engueulade du chef.

Il y eut un instant de silence.

— Ça c'est fait brusquement, expliqua Nora. Ce n'était pas prévu. Mais tu comprends, il faut que je le retrouve. Ça tourne à l'obsession.

— Tu te répètes ! fit l'autre, sans ménagement.

Puis, après un temps de réflexion :

— T'es complètement folle !

— Pourquoi ? Parce que j'ai envie de l'extase suprême, j'ai envie d'être fourrée jusqu'à rendre l'âme, envie d'être pilonnée au point de demander grâce, parce que j'ai envie de cette bite-là ? cria-t-elle.

— Ça, c'est ton problème de nympho. Mais tu es folle, parce que tu oublies que ce type a tout de même tué Sergio.

— Non, il ne l'a pas assassiné. C'est un accident. Et puis, ce n'est pas prouvé que ce soit lui.

La sonnette interrompit la passe d'arme. Nora alla ouvrir.

— Bonsoir, fit Géraldine. Je suis en retard... Le boulot... Tout va bien ?

Elle entra pendant que Nora disait :

— Ça va. J'ai de la visite.

Elle présenta les deux femmes. Sylvette vit tout de suite quel type de femme se trouvait devant elle et instinctivement, elle joua la séduction.

— Bien que tu sois en service, tu prends un verre, lieutenant ? proposa Nora.

— Excellente idée ! s'exclama Sylvette en tendant sa poitrine en avant.

De petits seins, bien pommés, qui pointaient sous le T-shirt. Géraldine capta les signaux, et une chaleur soudaine envahit son ventre. Chut ! Silence, intima-t-elle à ses brusques émotions, tu es une amante fidèle, ne l'oublie pas.

Nora sortait les verres et un flacon de whisky. Géraldine, malgré l'envie de Sylvette, déclina l'invitation à boire. Nora rangea le tout et referma le placard.

— Tu as raison. De toute façon, je tourne demain de bonne heure. Et si je ne veux pas avoir les yeux au milieu de la figure, il me faut mes 8 heures de sommeil.

Sylvette comprit qu'il était temps pour elle de regagner l'étage au-dessus. Elle se leva, présenta une main prometteuse à Géraldine.

— À bientôt, lieutenant. Veillez bien sur notre vedette. Nous serions tous navrés qu'il lui arrive quelque chose.

Nora la raccompagna jusqu'à la porte.

— Tu me dois quelque chose à me mettre sous la dent, dit-elle à son amie. Et vite, parce que mon chef va m'arracher les yeux si je ne lui amène pas un scoop dans la semaine.

— J'y réfléchis, fit Nora en refermant la porte.

Chapitre XIII



Dans le café à Stains, c'était le plein boum. Sur le carrefour, c'était embouteillé, ça klaxonnait et des paquets de piétons envahissaient la chaussée dès que le petit bonhomme passait au vert.

— Un demi, un p'tit blanc, un Martini, clama Laurent en approchant du comptoir derrière lequel le patron ne chômait pas.

À une table au beau milieu du bistrot, Jamel était la vedette. Depuis la mort de Sergio Magui, il jouait volontiers les stars. Chacun, ici, savait qu'il travaillait dans le cinéma. Il en était assez fier. Et depuis qu'il œuvrait sur ce porno, surtout depuis les événements, le verrou de sûreté avait sauté. Il avait compris qu'il pouvait être le roi du quartier en parlant de Sergio, qu'il avait bien connu.

Ce soir, un magazine était étalé sur la table occupée par Jamel et tous se pressaient autour.

— Elle est vachement bandante ! s'exclama un petit jeune.

— Pas pour toi ! jeta Jamel. Attends que la barbe te pousse au menton.

— Mais je me rase ! Une fois par semaine.

— Nora n'aime que les hommes qui ont une sacrée expérience.

Le gamin ne se désarçonna pas. Il mit la main à sa braguette, fit glisser la

fermeture, découvrant un slip bleu marine.

— Descends avec moi aux chiottes. Je vais te montrer de quoi je suis capable.

Une cascade de rires et d'observations obscènes salua le culot du gamin. Une scène qui rappelait à Laurent de biens vilains souvenirs. Il se sentit envahi par une houle chaude, celle de la colère et de l'aversion. Il bondit vers la table.

— Ça suffit, Ludo. Pas de ça ici. Sinon, le patron va te virer.

— Me virer ? Alors que mon père est son meilleur client ? Ça risque pas !

Une main attrapa « Gala » et le magazine circula entre les consommateurs, friands d'observations toutes plus salaces les unes que les autres.

— Regarde ses jambes... Elle relève tellement sa cuisse qu'on pourrait presque apercevoir sa petite culotte.

— C'est ce qu'elle voulait. C'est une vicieuse, cette fille.

— Moi, je te l'attacherai sur le lit et en avant Popaul...

— C'est quoi ce patelin ? Saint Yver...

— Le bled où elle est née.

Laurent, au comptoir, faillit lâcher le demi de bière qu'il posait sur son plateau. Elle était donc allée à Saint Yver... Il se remémora son coup de fil à la radio. Lui avait-il rappelé quelques souvenirs sans doute oubliés ?

— Dis donc, Jamel, ses nichons, c'est du vrai ? Elle est pas passée à la gonflette ? C'est l'idée fixe de toutes les filles aujourd'hui.

— Moi qui les vois tous les jours sans le moindre soutien-machin, je peux vous dire qu'ils sont super et que c'est du nature.

Laurent serra les poings. Bande de porcs ! Moi, je les ai embrassés, mordus, malaxés... Si vous saviez... La douceur de sa peau, la fermeté de ses amortisseurs, et la rondeur du mamelon qui roule sous la langue. Vous ne connaîtrez jamais ça !

Il posa le demi sur la table un peu trop brusquement, et éclaboussa le client.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il.

— Dis donc, Laurent, c'est la belle Nora qui te met dans ces états ?

— Sans doute, lâcha-t-il en faisant demi-tour.

Il alla poser son plateau sur le comptoir et descendit au sous-sol. Il s'enferma dans les toilettes hommes, s'adossa à la porte et ferma les yeux.

Belle la Nicole... Elle avait tenu ses promesses. Gamine, elle faisait déjà tourner la tête de tous les garçons du village et des environs. Ses allures dévergondées, qu'elle cultivait avec perfidie, permettaient tous les rêves à ces gamins qui trituraient leurs quéquettes au lit, le soir.

À cette évocation, son membre se raidit, gonflant le pantalon noir. Il posa sa main dessus, caressa doucement la bête pour la calmer. Mais ce fut le résultat contraire qui se produisit. Sa virilité se manifesta avec plus d'acuité.

Chaque fois qu'il évoquait Nora, et surtout depuis qu'il l'avait faite jouir sans aucune pudeur, sous l'œil de l'équipe de tournage, son sexe répondait présent. Et il n'avait qu'une solution. Il déboutonna le pantalon, glissa la main dans le slip et empoigna l'objet du délit. Raide, gonflé de désir. Il le serra et rapidement, les seins de Nora plein la tête, il s'activa pour atteindre ce plaisir solitaire qu'il ne connaissait que trop bien. Il étouffa son cri de délivrance, resta quelques instants inerte avant de se reculotter.

Belle, Nora, mais quelle garce ! Ça, ils l'ignoraient, là-haut. Lui savait de quoi elle était capable. Hier, comme aujourd'hui... Ça ne faisait aucun doute. Dans un premier temps, il lui avait fait comprendre qu'il n'était plus « P'tite Quéquette ». Maintenant, il fallait qu'elle paie l'humiliation subie et qui était toujours là, comme une arête en travers de la gorge.

Sa résolution prise, il ouvrit la porte et monta se remettre au travail.

*

* *

Le premier geste de Nora quand elle rentrait chez elle, était de mettre la radio à fond. La musique la délassait, lui faisait oublier son corps et ce qu'il avait subi pendant les heures de tournage.

Géraldine sur ses talons, elle grimpa les deux étages en parlant de son métier.

— Tu comprends, expliquait-elle, faut penser à autre chose, sinon, c'est insupportable. Il faut te dire que ça n'a pas plus d'importance que de prendre une douche.

— Faut avoir une sacrée force de caractère, fit Géraldine.

Elles entrèrent dans l'appartement en riant.

Géraldine fonça tout de suite dans l'escalier pour aller aux toilettes tandis que Nora, après avoir enclenché la chaîne hi-fi, se dirigeait vers son téléphone. Elle mit le répondeur en route. Une voix étouffée susurra : « P'tite Quéquette a bien grandi. Tu as pu t'en rendre compte. Vérification, jeudi même lieu, même heure. »

Un second message suivit, mais Nora aurait été bien incapable de dire qui c'était. Elle tremblait de la tête aux pieds. Il avait appelé. Il voulait renouveler l'expérience. Enfin, elle l'avait retrouvé ! Et brusquement, elle réalisa que jeudi, c'était aujourd'hui et que l'heure, c'était dans la soirée.

Il fallait au minimum 2 heures de route pour aller jusqu'à Saint Yver.

Géraldine redescendait. Nora lui coula un regard noir. Comment se débarrasser de son ange gardien ? Elle ne fut pas longue à trouver une idée.

Nora regarda Géraldine aborder la dernière marche de l'escalier et afficha un sourire engageant.

— On se prend un petit verre ?

— Pourquoi pas, répondit Géraldine en la scrutant.

Le sourire ne cachait que faiblement le trouble de la belle. Elle fronça les sourcils.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Nora secoua la tête énergiquement.

— Non, non ! Un peu de fatigue, sans doute. Nous allons passer une soirée tranquille, toutes les deux. Qu'en penses-tu ?

— Bon programme, concéda Géraldine, en masquant sa légère inquiétude.

Nora passa dans la cuisine. Installée dans le canapé, Géraldine l'entendit remuer les verres, les bouteilles. Quelques instants plus tard, Nora réapparut, tenant un plateau.

— Crackers tartinés de tarama et de tapenade, ça te va ?

— Parfait.

Nora fit le service, tendit un verre déjà rempli à la jeune femme et vint s'installer à ses côtés, en prenant le sien.

— À nos amours, déclara la comédienne en cognant son verre contre celui de la fliquette.

— À nos amours.

Géraldine trempa ses lèvres dans le breuvage, pendant, que Nora avalait son verre cul sec.

— Hum... Ça fait du bien, balbutia-t-elle en posant sa tête sur l'épaule de sa compagne.

En même temps, elle se lova tout contre elle.

— Ce soir, j'ai besoin d'une épaule réconfortante.

— Et tu n'as que la mienne, balbutia Géraldine, plus troublée qu'elle n'aurait voulu. Tu aurais dû rester avec Guy.

— Oh... Guy... rétorqua Nora évasive.

Elle se redressa à demi, plongea son regard bleu dans les yeux de son ange gardien.

— Ça fait du bien de changer. Tu ne crois pas ? Ça donne un petit coup de fouet aux amours et on repart du bon pied.

— Si tu le dis... marmonna Géraldine en s'écartant un peu.

Mais Nora avait de la suite dans les idées. Elle recolla immédiatement contre la jeune femme. Sa main se posa sur la cuisse tout près de l'aîne et ne

mit guère de temps à la caresser lentement.

Géraldine respira profondément, ferma les yeux, se laissa envahir par un désir soudain. Puis, prenant sur elle, elle s'empara de la main de Nora et la retira.

— Sois raisonnable...

Elle se pencha vers la table, y prit son verre qu'elle avala, pensant ainsi refouler des désirs qu'elle refusait de reconnaître.

— J'ai envie... plaida Nora.

— Tu n'as pas eu ton compte sur le tournage ?

— Tu sais bien qu'on fait semblant.

Nora glissa une main dans le chemisier de Géraldine. Celle-ci, à nouveau ferma les yeux sous la douceur de cette caresse. Mais elle se rebiffa vite.

— Non ! Allons... Tu as trop bu.

Nora se redressa.

— Et toi, pas assez. Je vais te resservir un verre.

Elle se leva, prit le verre que Géraldine avait encore en main, et passa dans la kitchenette. L'ange gardien se redressa, prit un crackers, le tartina de tarama et l'avalait. Une brusque fatigue l'envahissait. Ou était-ce sa lutte contre la tentation qui l'anéantissait ? Elle se laissa aller au plus profond du canapé.

Quand Nora revint avec un verre plein, Géraldine dormait. Le comprimé avait fait effet plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé.

Sylvette entendit la porte de Nora s'ouvrir. Elle venait de rentrer. Aussitôt, elle passa sur le palier et vit son amie descendre précipitamment. Sans réfléchir, la journaliste attrapa son sac, dans lequel était son appareil photo numérique, ses clés de voiture et suivit Nora.

Celle-ci se rendit au parking qu'elle louait dans le quartier. En courant, Sylvette revint vers sa voiture. Pour une fois qu'elle avait trouvé une place... ! La Clio noire fit rapidement le tour et attendit à proximité de la sortie du parking de Nora. Bientôt, la petite Austin verte apparut en haut de la rampe. Sylvette se glissa dans son sillage.

Les deux véhicules sortirent de Paris et prirent l'autoroute A6. Nora fonçait à la limite de l'imprudence. Sylvette avait du mal à la suivre. Les nombreux poids lourds la gênaient.

Dans l'Austin, Nora, les mains crispées sur le volant, appuyait sur le champignon avec une horloge à la place du cerveau. Si elle arrivait en retard, Laurent n'attendrait pas et ce serait fichu. Ça, il n'en était pas question. Elle doublait les camions les uns après les autres, au mépris de tout danger, se faisant draguer par des appels de phares dès que les routiers apercevaient cette femme seule au volant.

Vers Sens, un semi-remorque bleu lui donna la chasse pendant une bonne demi-heure. Sylvette, derrière, ne comprenait pas et s'inquiétait. Là, Nora eut la frousse. Le type qui la poursuivait l'obligeait à rouler encore plus vite. Finalement, il se lassa, comprit que cette bonne fortune sur laquelle il escomptait, lui échappait.

Pas une minute, Nora ne s'alarma de cette Clio noire qu'elle voyait réapparaître après chaque dépassement, inexorablement dans ses roues.

Les deux heures qui la séparaient de Saint Yver lui parurent les plus longues de sa vie. Quand, enfin, sa voiture s'engagea sur la bretelle de dégagement, elle eut un soupir de soulagement.

Le village, heureusement, n'était plus très loin. En une demi-heure, elle y serait. La montre du véhicule indiquait 9 heures 45. Il ne lui restait plus qu'un quart d'heure ! Elle se mit à prier en abordant la départementale sinueuse. Laurent, je t'en prie, attends-moi... attends-moi !

Les pneus crissaient dans les virages. Elle devait tenir solidement le volant pour ne pas partir dans les décors. Elle se rendait compte qu'elle prenait tous les risques, mais au point où elle en était, elle s'en foutait.

Derrière, Sylvette, plus prudente, avait levé le pied. Maintenant, elle avait compris où son amie se rendait. Elle la retrouverait.

Il était plus de 11 heures quand Géraldine émergea du sommeil dans lequel l'avait plongée la perfide Nora. Bon Dieu, quel mal de tête ! Elle frictionna son front. Pourquoi la petite garce l'avait-elle droguée ? Elle se leva, les jambes flageolantes.

— Nora, appela-t-elle.

Elle grimpa jusqu'à la chambre. Le lit n'était pas défait. Personne dans la salle de bains. Elle se précipita dans l'escalier. Pas plus de Nora dans la minuscule cuisine. Elle s'était fait la malle. Pourquoi ?

Géraldine avisa le téléphone. Elle enclencha le répondeur et entendit le message. Pas besoin de décoder. Elle savait.

Elle prit son portable, composa le numéro de Corentin.

— Y a un problème, jeta-t-elle, sans préambule. Nora m'a droguée et a mis les bouts.

— Quoi ! sursauta Boris.

— Je sais où elle est. À Saint Yver. Elle avait reçu un message.

— De Laurent ?

— Sans doute, répondit Géraldine en haussant les épaules.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à y foncer. Ce type a déjà tué. Il est capable de tout. Ne bouge pas. Je te rejoins.

Nora aborda le village à petite vitesse et gara la voiture dès les premières maisons. Il fallait que tout se passe dans la discrétion.

C'est donc à pied qu'elle traversa Saint Yver endormi. Dans chacune de ces maisons devant lesquelles elle passait, dormait quelqu'un qu'elle connaissait. Les Laurent, les Dufour, les Grand-Jean, etc. Le gros Paul, patron du café, était un vrai saligaud. Il pelotait les petites filles dès que l'occasion s'en présentait. Elle-même y était passée. Et peut-être bien que c'est de ces attouchements furtifs qu'elle avait pris goût aux choses de l'amour.

Elle passa la place. Le clocher de l'église se profilait à dix mètres devant elle. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. C'était derrière le vénérable sanctuaire que le concours s'était déroulé. Un petit côté sacrilège qui les avait excités.

Elle passa devant le portail fermé et contourna les vieilles pierres. Derrière, dans l'impasse, on ne voyait pas grand-chose. Le réverbère au coin de la place n'éclairait pas davantage que voici presque 20 ans.

Nora s'immobilisa, sonda l'obscurité.

— Laurent... souffla-t-elle presque silencieusement.

Le son de sa voix résonnant contre le mur de l'église l'effraya. Elle attendit une réponse qui ne vint pas. À pas lents, elle avança, longeant le mur froid.

— Laurent... appela-t-elle à nouveau.

La nuit se faisait plus dense à mesure qu'elle s'éloignait de la chiche lumière du réverbère.

Et soudain, une main agrippa son bras, la tira vers le mur, l'y plaqua.

Elle se sentit défaillir, les sens bouillant en un incendie qui la dévorait de bas en haut.

— C'est toi ? demanda-t-elle encore avant qu'une bouche impérieuse lui ôte tout mot.

Une langue épaisse, autoritaire, força ses lèvres, se perdit dans sa bouche, jusqu'à la glotte. Elle y enroula la sienne. Ils n'en finissaient pas de se reconnaître, de s'explorer.

Enfin, il la lâcha. Elle était à bout de souffle, le ventre en feu. Elle rejeta la tête en arrière, épousa la froidure du mur. Laurent mordilla ce cou dénudé en psalmodiant :

— P'tite Quéquette... P'tite Quéquette...

— Chut... Tais-toi... Je ne savais pas...

Elle posa sa main sur l'entrejambe du garçon. Le sexe était dur sous le jean, gonflé, tellement tentant.

Nora s'agenouilla, défit la fermeture, dégagea ce membre qui allait lui

donner tant d'extase. Sa bouche se referma sur lui, l'aspira. Sa langue flatte le bout, ses lèvres l'enfermaient dans un étui humide et doux.

Ses deux mains s'étaient emparées des bourses qu'elles caressaient lentement. Laurent ne bougeait pas, se laissait faire, goûtant cette superbe revanche : la gamine effrontée qui l'avait tant humiliée, à genoux devant lui, lui faisant une superbe fellation.

Et elle savait y faire, la garce ! Ses lèvres montaient et descendaient le long de sa hampe, lui tirant des frissons, des râles de plaisir. Il aurait voulu que ça dure toute la nuit.

La jouissance devenait insupportable. Il voulait la retenir, mais il savait que sous cette douce pression, dans quelques secondes, il exploserait.

Il retint son souffle sur le cri qui allait jaillir. C'est à ce moment précis qu'un éclair de flash les illumina.

Laurent se retira précipitamment et sa semence coula sur le macadam. Dans un accès de fureur, il agrippa Nora aux épaules et la secoua.

— Petite putain... Il a fallu que tu convoques la presse !

— Tu es fou ! s'écria-t-elle.

Elle se dégagea, courut vers le bout de la ruelle et reconnut Sylvette.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Mais de quoi tu te mêles ? C'est ma vie privée !

Elle hurlait sans souci du voisinage. Soudain, une cavalcade lui apprit que Laurent abandonnait la partie. Elle se jeta à sa poursuite.

— Laurent, je t'en supplie, reviens !

Sylvette, comme une forcenée, appuyait sur le déclencheur. Elle tenait là un reportage exceptionnel et elle n'entendait pas en rater la fin. Elle se précipita à la suite de Nora.

Sur la place, une fenêtre s'était allumée. Une femme ouvrit un volet, inspecta la rue. Laurent s'était fondu dans l'ombre d'un mur. Nora arriva sur lui. Prudemment, il quitta sa cachette et se perdit dans les ruelles du village en courant. Nora voulut s'élancer à sa poursuite, mais elle en fut empêchée par Sylvette qui lui barrait le passage.

— Arrête ! Sois raisonnable !

— De quoi tu te mêles ? répéta-t-elle. Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— Et toi, tu perds la tête. Cet homme a tué. Je t'ai peut-être sauvé la vie. Raisonne avec ta tête et pas avec ton cul pour une fois ! proféra-t-elle dans un souffle.

— Laisse-moi passer !

Nora se jeta sur la journaliste et la bouscula. Mais malgré sa petite taille et son aspect frêle, Sylvette avait du répondant. Elle résista, repoussa son amie

contre le mur de l'église.

Les pas de Laurent s'étaient perdus dans la nuit.

La garce... la garce, se répétait-il en boucle en enfilant les ruelles et les passages dans le village pour semer Nora, qu'il croyait encore à sa poursuite. Elle avait convoqué la presse. Pourrie jusqu'à la moelle par son métier, son statut de star !

Il lui prenait des envies de la tuer, de serrer ses doigts autour de ce cou tant convoité.

Pendant toutes ces années, il s'était traîné lamentablement, de petit boulot en petit boulot, sans envie, sans talent.

Le qualificatif de « P'tite Quéquette » lui collait à la peau. Toute sa personne, physique, morale, n'était qu'une « P'tite Quéquette », un minus qui ne réussissait rien. Pas plus dans un emploi quelconque que dans ses relations amoureuses. Toutes les filles lui claquaient dans les mains, ou il s'en désintéressait très vite.

Il était resté fixé à une scène qu'il se répétait en boucle : le concours des quéquettes. Et surtout, surtout, ce qu'il ne pouvait oublier, en dehors de l'humiliation ressentie et qui l'avait poursuivi pendant toutes ces années, surtout, il ne pouvait oublier la langue de Nicole dans sa bouche, sa main faisant gonfler son sexe prêt à exploser... et qu'elle avait laissé en plan. Garce, déjà, à 13 ans !

Aucune fille n'avait le goût de cette bouche ; aucune fille ne savait le flatter comme elle avait su le faire. Partant de là, il avait fait de sa vie, un échec permanent.

Voilà tout ce qu'il se répétait en courant, laissant le village derrière lui. Il passa devant la ferme où il avait été élevé, réveilla les chiens qui accompagnèrent sa course d'un bruyant concert.

Une vie dans le brouillard, sans soleil, jusqu'à ce jour, il y avait environ un mois.

Jamel, un habitué du bistrot, faisait toujours le mariolo à propos de ses jobs. Il avait une sacrée veine ! Lors d'un documentaire sur la cité, il avait réussi à garder des liens avec certains techniciens et c'est ainsi qu'il était entré dans ce monde mythique et inaccessible du cinoche.

Dans le quartier, c'était lui la vedette. Et ce soir-là, doublement. Pour la première fois, il travaillait sur un film X. Il racontait les scènes de la journée, faisait crouler de rire toute la salle.

Ce soir-là, une photo circula entre les consommateurs : celle de la vedette du film, une certaine Nora Corto.

Comme les autres, Laurent eut l'occasion d'y jeter un coup d'œil. Et là, ô surprise. La célèbre Nora Corto n'était autre que Nicole Bouvier, celle-là

même qui lui avait collé sur le dos l'infamante étiquette.

Le soir même, il avait cherché son adresse sur un annuaire, sans trop y croire. Et voilà que l'idiotie était inscrite sous son véritable nom et n'était même pas sur liste rouge.

Un plan avait germé dans son esprit traumatisé, assoiffé de vengeance, au cours de ses soirées solitaires. Parce que, à l'heure actuelle, il n'était plus « P'tite Quéquette ». Si son corps était resté frêle, elle avait grossi, la coquine. Et il fallait que Nicole le sache. C'était pour lui la seule façon de tourner la page. De partir dans la vie sur de nouvelles bases.

La suite avait été plus délicate. Il avait fallu interroger Jamel avec doigté pour connaître l'adresse de Sergio Magui, qu'il avait décidé de remplacer pour une scène, et le plan de travail du tournage. Il avait laissé pousser ses cheveux, même si ça ne plaisait pas trop au patron du bistrot.

À bout de souffle, Laurent se laissa tomber sur l'herbe humide. Ses pas l'avaient conduit au bord du Cousin, où ils venaient pêcher un semblant de friture.

La tête au creux de ses bras croisés autour de ses genoux, il soupira. La scène chez Magui avait été affreuse. Il avait dû se faire violence pour être dur, sans pitié.

Mais jamais, non jamais, il n'avait voulu le tuer.

Boris avait roulé à tombeau ouvert. Aimé, qu'il avait sorti de chez lui, se cramponnait à son siège, serrait les fesses sans rien dire. Il avait confiance en la conduite de sa flèche, mais tout de même, on tient à sa petite vie, surtout quand on a charge de famille.

Géraldine, assise derrière, préférait chanter pour éloigner la frousse.

En abordant les premières maisons de Saint Yver, ils repérèrent tout de suite l'Austin de Nora.

— Elle est là, dit Géraldine.

Garée derrière, une autre voiture, une Clio noire.

Boris stoppa la Peugeot près de la voiture de Nora. Tous trois sautèrent hors du véhicule. Les portières claquèrent, mais aucun volet ne s'ouvrit.

— À l'église, jeta Géraldine qui courait déjà. Nora m'a raconté que c'était là que ça s'était passé.

Heureusement, la grande rue, malgré son nom n'était pas très grande. Ils furent en une minute sur la place. Le sanctuaire s'y dressait. Géraldine fit le tour du bâtiment, suivie des deux hommes.

Dans la faible lueur du réverbère de la place, ils aperçurent deux silhouettes, accroupies sur le macadam.

— Nora, cria Géraldine en se précipitant.

Elle était assise par terre et sanglotait dans les bras de Sylvette. Géraldine s'agenouilla au niveau des deux femmes. Elle posa sa main sur le bras de la comédienne.

— Tu n'es pas blessée ?

Ce fut la journaliste qui répondit.

— Non, elle n'est pas blessée. Heureusement que j'étais là.

— Arrête, mais arrête, siffla Nora. Il ne m'aurait rien fait.

Boris, à son tour, s'accroupit auprès des deux femmes.

— Où est-il ?

Nora secoua la tête et essuya ses larmes d'un revers de main.

— Je n'en sais rien. Sans doute à la ferme.

— Nous n'avons pas entendu de moteur. Il doit être encore dans le village, précisa Sylvette.

Boris tendit la main à Nora.

— Allez, lève-toi. Conduis-nous à la ferme.

Elle se mit debout et obéit. Ils traversèrent le village, atteignirent la ferme isolée, au bord de la route. Les chiens se réveillèrent. Une fenêtre s'alluma. Un volet fut ouvert.

— Silence, les chiens, cria une voix de femme. Mais qu'est-ce que vous avez cette nuit ?

Puis, elle aperçut les silhouettes dans la nuit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-elle, en colère.

— Police, répondit Boris d'une voix forte. Nous cherchons Laurent. Nous pensons qu'il s'est réfugié ici.

— J'arrive, fit Martine.

Quelques secondes plus tard, enveloppée d'un châle, elle ouvrit. Boris, en quelques mots, lui expliqua.

— Oui, j'ai entendu les chiens, il y a une petite demi-heure. Mais rien d'autre.

— Il aurait pu se réfugier dans une écurie, dans une grange.

— On va voir.

Ils allèrent jusqu'aux bâtiments qui entouraient la cour.

Non. Vous le voyez. Tout est fermé, comme je l'ai fait hier soir.

— Je sais où il est ! s'écria soudain Nora.

Et, sans attendre de réponse ou de décision, elle quitta la cour et prit le chemin qui conduisait à la rivière.

La nuit tranquille portait loin les bruits. Laurent les entendit alors qu'ils

étaient encore à travers champs.

Il se leva et courut, le long de la berge. La prison... très peu pour lui. Il allait disparaître. Ses maigres économies lui suffiraient sans doute à gagner un coin d'Europe où on lui foutrait la paix.

Il levait haut les pieds pour sauter les ronces et les racines traîtresses. Mais celle-là, il ne la devina pas. Il fit un vol plané qui le propulsa dans l'eau. Son blouson gorgé d'eau l'entraîna vers le fond. Il voulut remonter, mais son pied gauche était coincé dans un trou. Il tira, tenta d'ôter sa chaussure, rien n'y faisait. L'eau, ici était profonde. Il devait avoir au moins deux mètres au-dessus de la tête. Il s'agita, perdit ses dernières bouffées d'oxygène en vain, sentit ses poumons éclater et, enfin, n'y tenant plus, ouvrit la bouche. L'eau s'y engouffra...

Chapitre XIV



La portière de la rutilante BMW claqua. Malik, de sa démarche chaloupée, savamment étudiée, s'éloigna. Les gamins de la cité le saluaient avec respect. Il était le grand frère qui avait réussi, même si c'était dans une branche illégale. Eux, ce qu'ils voyaient, c'était la belle bagnole, l'argent qu'il pouvait leur refile.

Malik avait donné rendez-vous à Jamel au pied du dernier escalier, comme d'habitude. Jamel était un de ses petits revendeurs les plus actifs. Il faut dire que dans le milieu qu'il fréquentait il fallait fournir.

Dans la cité, c'était l'ambiance ordinaire. Les garçons, désœuvrés, le sweat remonté haut sur le cou, les mains dans les poches d'un survêt informe, discutaient ferme dans les halls. Les filles, certaines cachées sous le foulard, riaient sous cape en lançant des regards en dessous aux garçons.

Depuis que la presse lui avait appris qu'il s'était trompé de victime, Malik ne décolérait pas. Pourquoi aussi s'était-il laissé emporter par l'excitation du moment, au point de l'occire cette fille ? Au départ, il voulait juste lui donner une leçon à cette connasse ! Et c'était cette pauvre maquilleuse qui avait morflé. Se trouver là au mauvais moment, c'est sans doute son karma !

Dès qu'il le vit approcher, Jamel décolla du mur tagué contre lequel il s'appuyait. Il fit quelques pas pour se rapprocher du dealer.

Malik, aujourd'hui, allait prendre sa revanche. Depuis que ce petit crétin, qui se prenait pour une vedette parce qu'il croyait en fréquenter, lui avait demandé de la marchandise, Malik s'était fait un plan.

Les deux garçons se tapèrent dans les mains.

— Salut !

— Tout baigne ?

Jamel hocha la tête.

— T'as ce que je t'ai demandé ?

Malik fit la grimace.

— Un petit problème d'approvisionnement. Je l'aurais que ce soir.

— Oh non ! Trop tard. Le gars en a besoin aujourd'hui. Il tourne. Il est en panne. Il a vraiment besoin d'un remontant.

— Désolé, même ! Je voudrais bien te dépanner.

Malik semblait chercher une solution. Il posa sa main sur le bras de Jamel.

— Écoute, j'ai peut-être une solution. Je t'aurai ça dans l'après-midi.

Jamel secoua la tête, contrarié. Il allait avoir l'air de quoi, lui, sur le tournage ? Lui qui y jouait les caïds !

— C'est que je serai plus ici. On tourne à 14 heures.

La perche que Malik attendait.

— Je te l'apporte sur le tournage. Ça te va comme ça ?

— Oh ben, comme ça, c'est peinard !

— Bon. Alors, dis-moi où c'est.

— En grande banlieue.

Jamel lui donna l'adresse exacte.

— Tu pourras pas te tromper. Tu verras les cars de régie-lumière devant. Mais... discrétion, hein ?

— Tu me connais !

Les mains claquèrent l'une contre l'autre en guise de salut et les deux garçons se séparèrent.

Malik gagna l'escalier numéro 2 et s'y engouffra. Quatre à quatre, il monta les deux étages et sortit sa clé.

— Maman, c'est moi, cria-t-il en refermant la porte derrière lui.

La grosse femme apparut immédiatement, le visage affolé.

— Oh ! Mon fils ! Mon fils ! psalmodia-t-elle, les mains levées pour lui caresser le visage.

— Oui, je sais... fit Malik en se dégageant. Il y a longtemps que je ne suis pas venu. Désolé, maman ! C'est le business...

— Il ne fallait pas, il ne fallait pas, mon fils, pleurnicha-t-elle.

Il lui prit les mains.

— Calme-toi. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— La police est venue... Il paraît que tu as tué quelqu'un. Dis, ce n'est pas toi, mon fils, hein ? Rassure-moi. Ce n'est pas toi ?

Le visage de Malik s'était crispé. Quel con ! Il s'était fourré dans le piège. Il devait y en avoir partout dans la cité. Ils allaient le cueillir.

Il se précipita à la fenêtre du salon, écarta délicatement le rideau et inspecta en bas. Tout y était tranquille. Les enfants jouaient, les mères palabraient bruyamment.

Il fit face à sa mère.

— Mais pourquoi tu m'as pas averti ?

Elle eut un geste d'impuissance. Le téléphone était pour elle un instrument barbare. Du temps de son mari, c'était toujours lui, ou les fils, qui répondaient. Mais depuis... Elle craignait son mauvais français, sa mauvaise oreille...

— Et Farid, pourquoi il ne m'a pas appelé ?

— Il est en classe verte, Farid. Il rentre dimanche.

La poisse. Bon ! Fallait pas moisir ici.

Il jeta quelques billets sur la table, posa un baiser sur le front de sa mère et fila vers la sortie.

— J'ai peur pour toi, mon fils.

— Ne crains rien, maman. Ils sont trop cons.

La porte claqua. Malik se pencha par-dessus la rampe, inspecta les étages inférieurs et supérieurs. Rien. Il descendit. Dans le hall, il avança lentement jusqu'à l'entrée. Son œil fit le tour. Les jeunes n'avaient pas bougé ; les femmes jacassaient. Rien que du normal. Sinon, tout ce petit monde aurait joué les filles de l'air.

Il sortit, marcha à grands pas vers la BM et démarra sur les chapeaux de roues.

Comment étaient-ils remontés jusqu'à lui ?

*

* *

Nora, pour une fois, s'abandonnait entre les mains de la maquilleuse, sans rouspéter. Absente, elle se laissait barbouiller. La mort horrible de Laurent ne quittait guère son esprit depuis hier.

Géraldine, assise derrière, l'observait sans indulgence.

Guy poussa la porte.

— Bientôt prête ? demanda-t-il d'une voix douce.

Il savait qu'aujourd'hui il fallait y aller sur la pointe des pieds avec sa vedette. Lui-même n'était pas dans une tranquillité d'esprit parfaite. Ils reprenaient la scène d'orgie et il s'inquiétait au sujet de Stan.

— Oui. Cinq minutes, répondit la maquilleuse.

— Tu descends dès que tu es prête, ma chérie, jeta Guy en repassant la porte.

— Tu descends dès que tu es prête, ma chérie... répéta Nora en se foutant de son amant.

Dans le grand salon du bas, Guy croisa Daniel.

— Il est dans quel état notre champion ? demanda-t-il avec quelque crainte.

— Bof...

— Et merde ! lâcha Guy en sortant.

Bof, parce que Jamel était arrivé les mains vides. Mais ça, le régisseur ne pouvait pas l'avouer au réalisateur.

Daniel rejoignit l'équipe technique. Dès qu'il le vit, le machiniste lâcha ce qu'il faisait pour se précipiter vers lui.

— Je viens de recevoir un coup de fil. Il arrive.

Daniel tapa sur l'épaule de Jamel.

— Parfait. Je vais rassurer Stan. Essaie de retarder le tournage.

— Compte sur moi.

Daniel s'éloignait, mais revint sur ses pas.

— Dis... il a aussi ce que je t'ai demandé ?

— Daniel... Tu me connais. Je suis sérieux.

Évidemment !

Malik avait roulé tranquille. Ce serait trop con de se faire choper pour un excès de vitesse. Pendant tout le trajet, les souvenirs rancuniers l'avaient occupé.

Quand à 16 ans, il avait été repéré et arrêté par les flics il commençait le métier. Et il avait tout de suite compris que l'argent, OK, c'était pénard, mais que c'était tout de même un métier à risque. Mieux valait en changer pendant qu'il était temps.

Si Jamel n'avait pas eu déjà un pied dans ce métier de cinoche, est-ce qu'il aurait eu l'idée ? Seulement, lui, Malik, il était beau garçon. Il avait de l'allure, de la carrure. Machino ? Trop peu pour lui ! Lui, il ambitionnait d'être devant la caméra et non derrière, parmi les obscurs. Ce qu'il voulait c'était les sunlights.

Mais voilà ! Lors de l'essai qu'il avait fait, la belle Nora, déjà vedette,

l'avait déclaré inapte à ce genre d'exercice. Inapte ! Lui que toutes les nanas décrivaient comme un bon coup ! La petite garce ! Pourtant, il l'avait pilonnée avec science, doigté, patience. Eh bien ! Mademoiselle avait déclaré que ce n'était pas ça. Et Guy Tillier, le réalisateur, son mec, l'avait suivie. Dehors Malik !

Il était reparti vers le deal, avec précaution. Il ne s'était jamais fait alpaguer et il avait oublié cette humiliation. Jusqu'à ce que Nora Corto revienne sur le devant de la scène avec le meurtre de son partenaire.

Tout était remonté, en une vague houleuse, et il avait décidé de se venger.

La BM aborda les premières maisons de Saint Nom La Bretèche, vers 14 heures.

Malik allait sur le tournage confiant. La seule photo que les flics possédaient datait de son adolescence. Depuis, il avait bien changé. Et soudain, son pied lâcha l'accélérateur. Quel con ! Non, mais quel con ! Il avait serré le cou de la fille sans gants, à mains nues ! Et dans son dossier, il y avait ses empreintes. Voilà comment les flics l'avaient déniché.

Bon ! S'en tenir à son plan, mais vite fait. Ne pas s'éterniser. Prudence !

Il suivit les indications de Jamel et arriva bientôt devant la villa. Il se gara derrière un camion régie. La marchandise était dans sa poche.

La portière claqua et il passa la grille ouverte en conquérant.

Il entra dans la maison. Dans le grand salon, personne. Des meubles entassés dans un coin, des projecteurs posés au sol. Un coup d'œil par les fenêtres ouvertes. Il les vit s'agiter sur la pelouse.

Il traversa la terrasse et interrogea le premier gus rencontré.

— Jamel, il est où ?

— Derrière. Là-bas. Il s'occupe des accessoires pour la scène suivante.

Malik remercia et se dirigea dans la direction indiquée par son interlocuteur.

La robe rouge de Nora balayait les escaliers. Géraldine, qui la suivait, prenait garde de ne pas marcher dessus. Le visage fermé, la vedette allait sur le tournage comme on va à la guillotine.

Pascal l'attendait dans le grand salon. Il fronça les sourcils. Ça n'allait pas être une petite affaire de la déridier. Nora commençait un peu trop à se prendre pour une grande star depuis que les médias s'intéressaient à elle. Et qui dit star, dit caprices, difficultés en vue !

Il la prit par le bras et l'entraîna vers la terrasse.

— Tu vas voir, tout va bien se passer. J'ai vu Stan, il est en pleine forme et confiant.

Nora ne répondit rien. Elle se laissa guider jusque sur le lieu du tournage.

Guy lâcha la caméra et approcha.

— Tout va bien ? demanda-t-il, plus pour se rassurer.

Il voyait bien la gueule qu'elle tirait !

— Bon... Je vais chercher Stan, jeta Pascal en tournant les talons.

Il traversa la pelouse à grandes enjambées en direction des communs. À quelques mètres devant lui, il voyait Stan de dos, en compagnie de Jamel, discuter avec un troisième type que Stan lui cachait en partie.

Quand ce dernier bougea, Pascal s'immobilisa, stupéfait. Ce type, il le connaissait, mais d'où ? Un petit sachet passa des mains de l'inconnu dans celles de Stan. Et soudain, ce fut le déclic. La photo que Boris leur avait montrée. C'était lui. L'assassin d'Amélie.

Aucun des trois types ne l'avait aperçu. Prudemment, il rebroussa chemin et prenant son portable, tout en marchant, il appela Boris.

— C'est Pascal. Arrive ! Il est là.

— Qui ?

— L'assassin d'Amélie. Celui dont tu nous as montré la photo l'autre soir.

— Fais ce que tu peux pour le retenir. Avertis Géraldine. Et s'il se barre, tu le prends en filature.

— Mais... paniqua le producteur.

Trop tard. Boris avait raccroché.

Pascal se retourna à demi, vit les trois hommes qui discutaient toujours. Devant lui, les acteurs se mettaient en place pour la scène à tourner. Guy releva la tête et le voyant revenir sans Stan, il fronça les sourcils. Il avança vers son ami.

— Ne me dis pas que ce petit con a encore un problème d'érection.

— Non... non... Le problème n'est pas de ce côté.

Il lui prit le bras, l'attira à l'écart et lui souffla à l'oreille :

— Le type qui a tué Amélie est là.

Guy eut un sursaut que Pascal maîtrisa.

— Il discute avec Stan et Daniel. Je viens d'avertir Boris. Il arrive. Surtout pas de panique. Fais comme si tu n'étais pas au courant. Je compte sur toi.

Guy hocha la tête et rejoignit son équipe. Nora remarqua tout de suite son air contrarié.

— Je parie que Stan n'est pas à la hauteur de ce qu'on lui demande, persifla-t-elle.

— Si... si... ça va aller. En place.

La vedette obéit de mauvaise grâce.

Pascal s'était approché de Géraldine. Il posa sa main sur l'épaule de la

jeune femme et se pencha vers son oreille.

— Je peux vous parler ?

Elle le regarda, étonnée, mais se leva pour le suivre. Ils firent quelques pas et quand Pascal jugea qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, il fit sa révélation.

Géraldine l'accueillit en professionnelle, sans aucune panique.

— Il se croit hors d'atteinte et veut approcher Nora. Retournez vers Daniel et Stan. Occupez-les.

Faites ce que Boris a dit. Moi, je m'occupe de Nora.

Elle revint sur le lieu du tournage et approcha du chef opérateur en lui glissant à l'oreille, pendant que Nora tendait son visage à la maquilleuse pour une retouche :

— Prétextez que la lumière n'est pas bonne, qu'il faut attendre.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis, grinça-t-elle entre ses dents.

L'opérateur s'exécuta. Guy ne ronchonna pas. Un coup d'œil de Pascal lui avait fait comprendre.

— Va te reposer dans la chambre. Je t'appelle quand c'est possible, dit-il à Nora.

— Tu viens ? fit Géraldine en se faisant presque câline.

Nora ouvrit de grands yeux. Tiens, tiens... ! Quelques moments de plaisir pour se mettre en train avant l'assaut de ce stupide Stan n'étaient pas de refus. Elle prit le bras de Géraldine et toutes deux remontèrent vers la maison.

Malik, tout en discutant, surveillait ce qui se passait sur le lieu de tournage. Il avait repéré Nora et cherchait comment l'approcher, l'isoler dans un coin tranquille pour lui faire sa fête. Qu'elle s'en souvienne de son vit, cette garce !

Quand il la vit quitter l'œil de la caméra, entraînée par cette grande fille brune, il abrégea la discussion, soudain pressé.

— Tu paies, souffla-t-il à Stan.

L'autre allongea le fric qu'il empocha. Prêt à tourner les talons, Jamel le coinça.

— Eh ! Ma deuxième commande.

Malik fouilla sa poche, en sortit une boîte qu'il lui tendit.

— Tiens ! 50 euros.

— T'as augmenté tes prix.

— Tout augmente. Et si t'es pas content, ajouta-t-il en tendant la main pour récupérer la boîte.

— Non, non...

Jamel avait déjà calculé le bénéfice qu'il pourrait faire sur le dos de Daniel. Au minimum 10 euros.

— Salut, fit Malik. À la prochaine. Quand tu veux.

Il les planta là. Devant lui, à l'autre bout de la pelouse, les deux filles se hâtaient vers la maison. Elles disparurent à l'intérieur. Quelques instants plus tard, il foula à son tour le carrelage de marbre blanc du hall. Face à lui, l'escalier qui conduisait aux chambres. Il les entendait discuter à mi-voix, tout en montant.

— C'est ce petit con, encore ! enrageait Nora. On va terminer à quelle heure à cause de lui...

Malik s'élança dans les escaliers. Grâce à l'épais tapis, il monta incognito. Elles arrivèrent devant la porte de la chambre-maquillage. Géraldine ouvrit. Une puissante poussée les propulsa à l'intérieur plus vite qu'elles ne l'auraient voulu.

Malik referma la porte dans son dos, les deux filles lui faisant face, le dévisageant.

— T'es la maquilleuse ? demanda-t-il à Géraldine.

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ?

Nora s'était recroquevillée au coin du lit, les yeux exorbités.

— À toi, rien. C'est la petite Nora qui m'intéresse. Tu n'étais pas prévue au programme, mais tu vas assister. Tu verras, c'est instructif.

Il plissa les yeux sur la vedette qui pâissait sous le maquillage.

— J'ai fait un essai avec toi, il y a quelques années. Tu as décrété, du haut de ta grandeur que je n'étais pas à la hauteur. Eh bien, tu vas voir.

D'une brutale poussée, il envoya Géraldine au tapis. Elle cogna la tête contre la table et resta assommée quelques secondes.

Malik avait déjà déboutonné son jean et son sexe, promptement, avait surgi, dans toute sa grandeur, dressé, menaçant. Il approcha de Nora. D'un geste brutal, il arracha le haut de la robe, dénudant la somptueuse poitrine qui s'offrit à sa convoitise.

Il avança les mains, comme des serres.

— Plus un geste ! ordonna une voix dans son dos.

Il se retourna, d'un bloc, surpris. Géraldine le tenait en joue sous son arme. Dans l'autre main, elle brandissait sa carte.

— Police ! T'es moins bavard, tout à coup ?

Le premier moment de stupeur passé, il se reprenait. Une femme-flic... Elle n'oserait pas tirer. Il fit un pas en avant. Géraldine l'ajusta.

— J'ai dit pas bouger ! *No understand ?*

Géraldine fit un quart de tour.

— Avance vers la porte. Et sois bien sage, sinon...

Malik obéit, cherchant désespérément dans sa petite tête comment se sortir de ce cauchemar.

— Allez ! Ouvrez !

Nora leur avait emboîté le pas. Les uns derrière les autres, ils descendirent, traversèrent le hall.

Malik se disait : une fois hors de la baraque, je fonce. Mais son élan fut rapidement stoppé. Devant eux, Corentin et Brichot, les armes à la main, se tenaient prêts à toute éventualité.

Brichot, en apercevant Géraldine derrière, se précipita pour menotter Malik.

— Alors, grand chef, apostropha la jeune femme en rangeant son arme devenue inutile, on arrive quand le boulot est fait.

Boris la serra contre lui.

— C'est toi la grande chef, aujourd'hui.

— Question d'opportunité, tout simplement, répliqua-t-elle en riant.

Guy serra Nora contre lui.

— Voilà, c'est fini. Le cauchemar est terminé. Oui... c'était fini. Elle lui fit un pauvre sourire.

Quand retrouverait-elle un amant à la hauteur de ce pauvre Laurent ?

Elle regarda Malik emmené vers la voiture. Peut-être que ce ringard aurait été un bon coup ?